

ONZE DISCOURS

POUR

LA NEUVAINÉ DE LA NOËL.

I^{er} DISCOURS.

Le Verbe s'est fait homme.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur ?

(Luc. xii. 49.)

Les hébreux solennisaient un jour qu'ils appelaient *dies ignis*, le jour du feu, en commémoration du feu avec lequel Noémie consuma la victime, à son retour de la captivité de Babylone avec ses compatriotes; c'est de ce nom, et avec plus de raison encore, qu'il faudrait appeler le jour de Noël, jour de feu, dans lequel Dieu, sous la forme d'un enfant, vint allumer les feux de l'amour dans le cœur des hommes. *Ignem veni mittere in terram*, dit Jésus-Christ, et en vérité il en fut ainsi. Avant la venue du messie, qui, sur la terre, aimait Dieu ? A peine était-il connu dans une petite contrée du monde, c'est-à-dire dans la Judée; là même combien était petit le nombre de ceux qui l'aimaient véritablement. Sur tout le reste de la terre les uns adoraient le soleil, les autres les bêtes, les pierres ou des créatures encore plus viles. Mais depuis la venue de Jésus-Christ, le nom de Dieu a été connu partout, et beaucoup d'hommes l'ont aimé. Dieu fut plus

aimé depuis cette époque, et dans un petit nombre d'années, qu'il ne l'avait été durant quatre mille ans qui s'étaient écoulés depuis la création; c'est que les hommes commencèrent alors à sentir leurs cœurs embrasés de ces saintes flammes.

Beaucoup de chrétiens, long-temps avant le jour de la fête, sont dans l'usage de préparer dans leurs maisons une crèche, pour représenter la naissance de Jésus-Christ; mais bien peu parmi eux songent à préparer leur cœur et en faire un berceau où puisse naître et se reposer Jésus enfant. Soyons au nombre de ces derniers, allumons dans notre sein ces heureuses ardeurs qui rendent l'âme satisfaite dans cette terre, et lui procurent ensuite les célestes béatitudes. Considérons dans ce premier jour que le Verbe éternel s'est fait homme exprès pour nous enflammer de son divin amour; demandons des lumières à Jésus-Christ et à sa très-sainte mère, et commençons.

Adam notre premier père a péché; oubliant tous les biens qu'il a reçus, il s'est révolté contre le Seigneur; il a mangé du fruit défendu. Dieu s'est vu alors obligé à le chasser du paradis terrestre, et à le priver, lui et ses descendants, du paradis céleste et éternel qu'il leur avait préparé pour qu'ils en jouissent après cette vie temporelle. Voilà donc tous les hommes condamnés à une vie de souffrances et de misères, et exilés à jamais du séjour divin. Mais voilà aussi que Dieu paraît s'affliger et se plaindre. *Et nunc quid mihi est hic, dicit Dominus, quoniam ablatum est populus meus gratis?* (Isa. cap. 52.) Et maintenant que m'est-il resté des délices du paradis, maintenant que j'ai perdu les hommes que j'aimais tant? *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* (Prov. VIII. 31.) Mais, Seigneur, vous avez dans le ciel tant de séraphins, d'anges et d'in-

telligences , et vous ressentez si vivement la perte des hommes ! Mais avez-vous besoin des hommes ou des anges pour compléter votre béatitude ? Vous fûtes toujours et vous êtes en vous-mêmes très-heureux ; qu'est-ce qui peut manquer à votre bonheur qui est infini ? Tout cela est vrai , dit Dieu , (c'est le cardinal Hugues qui lui prête ce langage) mais en perdant l'homme , *non reputo aliquid me habere* ; il me semble que j'ai tout perdu , qu'il ne me reste rien . Je faisais mes délices d'habiter parmi eux , et maintenant les voilà condamnés à vivre toujours loin de moi . Mais comment le Seigneur peut-il dire que les hommes sont ses délices ? Oui , dit S. Thomas ; car Dieu aime l'homme , comme si l'homme était son Dieu , et que sans l'homme il ne pût être heureux . *Quasi homo dei Deus esset , et si in ipso beatus esse non posset*. (Opus. LXIII. cap. 7.) S. Grégoire de Naziance ajoute que Dieu , par l'amour qu'il a pour les hommes , paraît pour ainsi dire être hors de lui . *Audemus dicere quod Deus pro magnitudine amoris extra se sit*. (Epist. I. 8.) Suivant le proverbe que l'amour met hors de lui celui qui aime : *Amor extra se rapit*.

Mais non , dit ensuite le Seigneur , je ne veux point perdre l'homme ; qu'il se trouve pour lui un rédempteur qui satisfasse ma justice , et le rachète ainsi des mains de ses ennemis et de la mort éternelle qui lui est due . Ici S. Bernard croit voir un débat s'élever entre la justice divine et la miséricorde ; je suis perdue , dit la justice , si Adam n'est point puni ; *perii , si Adam non moriatur* . Je suis perdue , dit à son tour la miséricorde , si l'homme n'obtient son pardon ; *perii nisi misericordiam consequatur* . Pour terminer la contestation , le Seigneur décide que , pour sauver l'homme de la mort qu'il mérite , un innocent perdra

la vie : *Moriatur qui nihil debebat morti*. Il n'y avait pas d'être innocent sur la terre. Puisque parmi les hommes, dit alors le Père éternel, il ne s'en trouve aucun qui puisse satisfaire ma justice, voyons est-il quelqu'un qui veuille aller racheter l'homme? Les anges, les chevaliers, les séraphins se taisent, aucun ne répond; le Verbe éternel s'avance. *Ecce ego*, dit-il, *mitte me*. O mon père, s'écrie le fils unique, votre majesté qui est infinie ayant été offensée par l'homme, ne peut recevoir une entière satisfaction de la part d'un ange qui n'est qu'une créature; et quoique vous vous contentiez de la satisfaction que donnerait un ange, songez que, malgré tant de bien que nous avons fait à l'homme, tant de promesses, tant de miracles, nous n'avons pu encore obtenir son amour parce qu'il n'a pas encore connu celui que nous aurons pour lui; que si nous voulons l'obliger à nous aimer, nous ne trouverons jamais d'occasion plus favorable à l'accomplissement de ce désir. Il faut donc que votre fils aille sur la terre pour le racheter; que là il prenne chair humaine et que, payant par sa mort la dette de l'homme, il satisfasse pleinement votre justice, et que l'homme de son côté soit bien convaincu de notre amour.

Mais, répond le père, pense, ô mon fils, qu'en te chargeant de payer pour l'homme, tu seras obligé de mener une vie pleine de fatigue et de douleur.—N'importe, dit le fils, *ecce ego, mitte me*.—Pense que tu seras obligé de naître dans une étable au milieu des bêtes; que tu seras, encore enfant, obligé de fuir en Égypte pour éviter de tomber aux mains de ces hommes que tu veux sauver, et qui, dès tes plus tendres années, chercheront à t'arracher la vie. — N'importe mon père, *ecce ego, mitte me*. — Songe que, de retour dans la Palestine, tu vivras dans

l'indigence et le mépris, simple ouvrier d'un pauvre artisan. — N'importe, *ecce ego, mitte me.* — Que, lorsque tu sortiras pour prêcher et manifester qui tu es, tu n'auras que très-peu de disciples qui s'attachent à toi; que tous les autres te dénigreront et te calomnieront, te traitant d'imposteur, de magicien, d'insensé, de samaritain, et que finalement ils te poursuivront jusqu'à te faire mourir honteusement sur un douloureux gibet. — N'importe, *ecce ego, mitte me.*

Dès qu'il fut arrêté que le fils de Dieu se ferait homme pour devenir le rédempteur des hommes, l'archange Gabriel fut envoyé à Marie; celle-ci accepta Jésus pour fils : *Et Verbum caro factum est.* Bientôt Jésus, du sein de sa mère, entra dans le monde; il dit alors à son père d'un ton humble et soucieux : O mon père, puisque les hommes ne peuvent apaiser votre justice par leurs œuvres ni par leurs sacrifices, me voici, moi, votre fils, déjà revêtu de chair humaine, disposé à expier les fautes des hommes par mes souffrances et par ma mort : *Ideo ingrediens mundum, dicit: Hostiam et oblationem noluiisti; corpus enim apstasti mihi: tunc dixi: Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. v.)

C'est donc pour nous, vers de terre que nous sommes, et pour acquérir notre amour, qu'un Dieu a voulu se faire homme? Oui; cela est de foi, comme nous l'enseigne la sainte Église : *Propter homines et propter nostram salutem descendit de cælo et homo factus est.* Oui, voilà ce qu'a fait un Dieu pour se faire aimer de nous. Après avoir vaincu Darius et subjugué la Perse, Alexandre-le-Grand chereha à gagner l'affection du peuple vaincu; il prit le costume perse. Notre Dieu a fait à peu près la même chose; pour conquérir l'affection des hommes, il s'est tout revêtu des

formes et des habitudes humaines ; il s'est fait homme : *Habitu inventus ut homo.* (Philip. II. 7.) Il voulut montrer ainsi jusqu'où arrivait l'amour qu'il portait aux hommes : *Apparuit gratia Salvatoris nostri omnibus hominibus.* (Ad Tit. 2. 11.) L'homme ne m'aime pas, dit sans doute le Seigneur, parce qu'il ne me voit pas ; je veux qu'il me voie, qu'il converse avec moi et qu'il m'aime : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* (Baruch. III. 38.) L'amour de Dieu pour l'homme est immense ; il avait toujours été tel : *In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans tui.* (Jer. xxxi. 3.) Mais on ignorait encore combien cet amour était grand, incompréhensible ; on put l'apprécier, quand on vit le fils de Dieu sous la forme d'un enfant, couché sur la paille dans une étable : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* (Tit. 3. 4.) On lit dans le texte grec : *Singularis Dei erga homines apparuit amor.* La puissance de Dieu, dit S. Bernard, s'était d'abord montrée au monde dans l'œuvre de la création, sa sagesse parut dans le gouvernement du monde ; mais par son incarnation il n'a fait voir que la grandeur de sa miséricorde : *Apparuerat ante potentia in rerum creatione, apparebat sapientia in earum gubernatione, sed benignitas misericordie maxime apparuit in humanitate.* (Serm. de Nativ.) Avant que Dieu apparût sur la terre sous la figure humaine, on pouvait comprendre toute la portée de la bonté divine ; il s'incarna pour que cette bonté se manifestât dans toute son étendue : *Priusquam appareret humanitas, latebat benignitas. Sed unde tanta agnosci poterat? Venit in carne ut, apparente humanitate, agnosceretur benignitas.* (S. Bern. Serm. in Epiph.) Eh ! de quelle manière le Seigneur aurait-il pu montrer plus clairement à l'homme ingrat sa bonté et son amour ? L'homme, dit S. Fulgence, méprisant Dieu, s'é-

tait séparé de lui pour toujours ; et comme il ne pouvait plus retourner à Dieu, Dieu est venu retrouver l'homme : *Homo Deum contemnens a Deo discessit. Deus, hominem diligens, ad homines venit.* (Serm. sup. Nat. Christ.) S. Augustin avait déjà dit : *Quia ad mediatorem venire non poteramus, ipse ad nos venire dignatus est. In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis.* (Osee. xi. 4.) L'homme se laisse gagner par l'amour ; les marques d'affection qu'on lui donne sont des chaînes qui le lient et qui l'obligent d'aimer celui qui l'aime. Ce fut pour s'attirer l'amour des hommes que le Verbe éternel voulut devenir homme : c'était la plus grande preuve d'amour qu'il leur pût donner : *Deus factus est homo, ut familiarius ab homine diligeretur Deus.* (Hug. de S. Vict. in lib. Sent.) C'était là probablement ce que notre Sauveur voulut donner à entendre à un dévot religieux franciscain, appelé père François de Saint-Jacques, comme on le voit dans le journal franciscain du 15 décembre. Jésus se fit voir à lui plusieurs fois sous la forme d'un bel enfant ; et comme le religieux cherchait toujours à le retenir, l'enfant s'échappait et fuyait. Le religieux se plaignait tendrement de ce que l'enfant ne se laissait point saisir. Un jour, ce même enfant lui apparut, tenant à la main des chaînes, pour lui donner à entendre qu'il était venu l'attacher, s'attacher lui-même et ne plus se séparer de lui. Le religieux enhardi prit les chaînes, les attacha par un bout aux pieds de l'enfant, par l'autre à son cœur ; et depuis ce jour, en effet, il lui sembla toujours qu'il voyait l'aimable enfant prisonnier dans son cœur. Or, ce que Jésus fit cette fois avec son serviteur François de Saint-Jacques, il l'a fait avec tous les hommes, lorsqu'il s'est incarné. Par ce prodige d'amour il a voulu s'enchaîner à nous et en même temps enchaîner nos cœurs

en nous obligeant à l'aimer, suivant cette prophétie d'Osée : *In funiculis Adam*, etc.

Dieu avait déjà, dit S. Léon, montré sa bienfaisance à l'homme de plusieurs manières ; mais jamais encore il n'avait aussi bien manifesté l'excès de sa bonté qu'en leur envoyant le Rédempteur, pour leur montrer les voies du salut et leur procurer la vie de la grâce : *Diversis modis humano generi bonitas divina munera impertiit, sed abundantiam solitæ benignitatis excepit, quando in Christo ipsa ad peccatores misericordia, ad errantes veritas, ad mortuos vita, descendit.* (Serm. 4 de Nativ.) S. Thomas demande pourquoi l'on dit que l'incarnation du Verbe est l'œuvre du Saint-Esprit : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto* ? Il est certain que toutes les œuvres de Dieu, que les théologiens appellent *opera ad extra*, appartiennent aux trois personnes réunies ; pourquoi donc l'incarnation est-elle attribuée au seul Esprit-Saint ? La principale raison du docteur angélique, c'est que toutes les œuvres de l'amour divin sont attribuées à la personne du Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils ; et l'incarnation fut sans contredit l'ouvrage tout entier de l'amour immense de Dieu pour les hommes : *Hoc autem ex maximo Dei amore provenit ut filius Dei carnem assumeret in utero Virginis.* (S. Thom. 3. p. p. 51. an. 1.) Et voilà ce que voulait exprimer le prophète en disant : *Deus ab austro veniet.* (Habac. III.) *A magna caritate Dei nos effulsit*, dit l'abbé Robert en commentant ce passage. S. Augustin (cap. 4. de Catech.) dit que le Verbe éternel est venu sur la terre pour faire connaître à l'homme tout son amour : *Maxime propterea Christus advenit, ut cognosceret quantum diligat Deus.* S. Justinien ajoute : *In nullo sic amabilem suam hominibus*

patefecit caritatem, sicut cum Deus homo factus est. (De Cast. Conn. cap. 23.)

Mais ce qui fait mieux connaître encore l'amour de Dieu pour l'homme, c'est que le fils de Dieu est venu chercher l'homme qui le fuyait, comme l'indique l'apôtre par ces mots : *Nusquam angelos, sed semen Abrahamæ apprehendit.* (Hebr. II.) S. Chrysostôme commente ainsi ce texte : *Non dixit suscepit, sed apprehendit, ex metaphora insequentium eos qui aversi sunt, ut fugientes apprehendere valeant.* (Hom. 5. in epist. ad Hebr.) Dieu descend du ciel comme pour arrêter l'homme ingrat qui fuyait : *Pourquoi t'éloignes-tu, lui dit-il; ne vois-tu pas que pour l'amour de toi seul je suis venu sur terre? Arrête; aime-moi, n'évite pas celui qui te recherche et qui t'aime. Ainsi Dieu est venu chercher l'homme qui s'était perdu, et afin que l'homme pût mieux connaître combien il était aimé, et rendre à son tour affection pour affection, il voulut d'abord se montrer sous la forme d'un tendre enfant, couché sur la paille. O heureuse paille, s'écrie S. Pierre Chrysologue, plus belle que les roses et les lys, quelle terre fortunée t'a produite? Quel bonheur est le tien d'avoir servi de couche au roi du ciel! O que tu es froide pour Jésus, puisque tu ne sais point le réchauffer dans cette humide étable où il est tout tremblant de froid; mais tu es pour nous de feu et de flamme, car tu allumes en nous un incendie d'amour tel que ne pourrait l'éteindre toute l'eau des fleuves : *Ofelices paleas, rosis et lileis pulchriores, quæ vos genuit tellus? Non palearum momentaneum, sed perpetuum vos suppeditatis incendium, quod nulla flumina extinguent.* (S. Petr. Chrys. serm. 58.)*

Il ne suffit pas, dit S. Augustin, à l'amour divin, d'avoir fait l'homme à son image, lorsqu'il créa notre pre-

mier père, il voulut se faire lui-même ensuite à notre image pour nous racheter : *In homine fecit nos Deus ad imaginem suam; in hac die factus est ad imaginem nostram.* Adam mangea du fruit défendu, trompé par le serpent qui avait dit à Ève que quiconque goûterait de ce fruit deviendrait semblable à Dieu et acquerrait la science du bien et du mal. Ce fut alors que le Seigneur dit par ironie : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (Gen. III.) Et nous, depuis l'incarnation, ne pouvons-nous pas dire avec vérité? Voilà Dieu qui est devenu l'un de nous : *Nunc vere dicimus, ecce Deus factus est unus ex nobis.* (Riccard. de S. Vict.) Prends-y bien garde, ô mortel, dit S. Augustin : *Deus tuus factus est frater tuus.* Ton Dieu est devenu tel que toi, fils d'Adam comme toi, revêtu comme toi de chair périssable, comme toi sujet aux souffrances et à la mort. Il pouvait prendre la nature d'ange ; mais il voulut prendre la tienne, afin de satisfaire la justice divine avec la même chair que celle d'Adam pécheur. Il s'en glorifiait lui-même, car il aimait à se dire fils de l'homme ; nous pouvons bien donc l'appeler notre frère. Un Dieu se faire homme ! il y a là plus d'abaissement que si tous les princes de la terre, tous les anges, tous les saints du ciel, en y comprenant même la mère de Dieu, s'étaient abaissés à devenir un brin d'herbe ou une poignée de fumée ; oui, certes, car l'herbe, le fumier, les princes, les anges, les saints sont des créatures, et entre les créatures et Dieu la distance est infinie.

Ah ! plus un Dieu s'est humilié pour l'amour de nous, en se faisant homme, plus il nous a fait connaître sa bonté, comme le dit S. Bernard : *Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se fecit in bonitate.* L'amour qu'a pour nous Jésus-Christ, dit l'apôtre, nous oblige,

nous force à l'aimer : *Caritas Christi urget nos.* (II. Cor. III. 14.) O Dieu ! si la foi ne nous en rendait certains, qui croirait jamais qu'un Dieu, par amour pour une vile créature telle que l'homme, ait pris la vile nature de l'homme. S'il vous arrivait par aventure, dit un dévot auteur, en cheminant par une rue, d'écraser avec votre pied un ver de terre et de le tuer, et que quelqu'un voyant que vous en avez compassion, vous dit : Si vous voulez rendre l'existence à ce ver de terre, il faut d'abord que vous deveniez ver comme lui, et qu'ensuite vous perdiez la vie, afin que le ver puisse reprendre la sienne, en se baignant dans votre sang, que répondriez-vous ? Et que m'importe, diriez-vous sans doute, que le ver ressuscite ou qu'il reste mort ? Moi lui rendre la vie aux dépens de la mienne ? Vous vous exprimeriez ainsi, surtout si ce vermisseau, au lieu d'être un animal innocent, n'était qu'un serpent ingrat qui, après avoir reçu de vous des bienfaits, aurait cherché à vous infecter de ses venins ! Mais enfin, si votre amour pour ce méchant reptile allait jusqu'au point que, pour le rappeler à la vie, vous voulussiez souffrir la mort, que diraient les hommes ? Ce serpent lui-même, que vous auriez sauvé en mourant, que ne dirait-il pas lui-même, s'il était capable de raison. Voilà pourtant ce qu'a fait pour vous Jésus-Christ, pour vous, la plus vile des créatures ; et vous ingrat, si Jésus avait pu mourir une seconde fois, vous lui auriez déjà ôté la vie par vos péchés. Combien n'êtes-vous pas plus vil à l'égard de Dieu que le ver de terre ne l'est à votre égard ? Que faisait à Dieu que vous fussiez mort à jamais et damné pour vos péchés, comme vous le méritiez ? Et pourtant il a eu pour vous tant d'amour que, pour vous délivrer de la mort éternelle, il est d'abord devenu ver comme vous, et qu'ensuite il a répandu

pour vous tout son sang et souffert la mort que vous seul aviez méritée.

Oui, tout ici est de foi : *Et Verbum caro factum est.* (Luc. 1.) *Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc. 1. 5.) La sainte Église, en considérant l'œuvre de la rédemption, déclare qu'elle est frappée de terreur : *Consideravi opera tua et expavi.* (Resp. 3. in 2. noct. circumc.) Le prophète l'avait déjà dit : *Consideravi opera tua et expavi. Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo.* (Habac. III.) Aussi c'est avec raison que S. Thomas appelle l'incarnation, *miraculum miraculorum* ; miracle incompréhensible où Dieu a montré la puissance de son amour envers les hommes, amour qui de Dieu le rendait homme et de créateur créature : *Creator oritur ex creatura*, dit S. Pierre Damien (Serm. 1. de Nat.) ; de seigneur le rendait esclave, d'être impassible sujet aux douleurs et à la mort : *Fecit potentiam in brachio suo.* (Luc. II.) S. Pierre d'Alcantara, entendant chanter un jour l'évangile de la troisième messe de Noël, *In principio erat Verbum*, etc., se sentit, par ce mystère, si enflammé d'amour pour Dieu, que, tombant en extase, il se sentit transporté en l'air jusqu'au pied du saint-sacrement. (In vita, lib. 3. cap. 1.) S. Augustin ne pouvait se lasser, disait-il, de considérer la grandeur de la bonté divine dans l'œuvre de la rédemption : *Non satiabor considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani.* (Confess. cap. 6.) Ce fut pour cela que le Seigneur envoya ce saint, à cause de la grande dévotion qu'il avait eue pour ce mystère, écrire sur le cœur de Sainte Marie Madeleine de Pazzi ces paroles : *Et Verbum caro factum est.*

Celui qui aime, n'aime que pour être aimé ; Dieu qui nous a tant aimés, dit S. Bernard, ne veut de nous que

notre amour : *Cum amat Deus non aliud vult quam amari.* (Serm. 83. in Cant.) S'adressant ensuite à nous, il ajoute : *Notam fecit dilectionem suam, ut experiatur et tuam.* Homme, qui que tu sois, tu as vu l'amour que Dieu t'a montré, en se faisant homme, en souffrant, en mourant pour toi ; quand est-ce que Dieu verra par expérience et par tes actions ton amour pour lui ? En voyant un Dieu revêtu de chair, qui s'est condamné à une vie aussi pénible et à une mort aussi cruelle, comment se fait-il que l'homme ne brûle pas constamment d'amour, comme il devrait le faire, pour un Dieu si aimant ? *Utinam dirumperes caelos et descenderes, a facie tua montes defluerent, aquæ arderent igni.* (Is. LXIV. 1.) O mon Dieu, disait le prophète (avant la venue du Verbe divin), si vous daigniez quitter les cieus et descendre au milieu de nous ! Alors, en vous voyant homme comme eux, les hommes sentiraient s'aplanir tous les obstacles qu'ils rencontrent maintenant dans l'accomplissement de votre loi et de vos préceptes : *Montes defluerent.* Cette flamme que vous allumeriez dans les cœurs humains, ah ! comme elle embraserait de votre amour les âmes les plus froides : *Aquæ arderent igni.* En fait, depuis l'incarnation du fils de Dieu, quel incendie d'amour divin parmi tant d'âmes aimantes ! Il est certain que dans un siècle seul, depuis la venue de Jésus-Christ parmi nous, Dieu a été plus aimé par les hommes qu'il ne l'avait été dans les quarante siècles qui avaient précédé son apparition. Combien de jeunes gens, de nobles, de princes même qui ont quitté les richesses, les honneurs, jusqu'au pouvoir suprême, pour s'enfermer dans un désert ou dans un cloître, pauvres et méprisés, satisfaits de pouvoir plus librement aimer leur Sauveur ! Combien de martyrs sont allés joyeusement aux tourmens et à la mort !

Combien de vierges qui ont refusé de riches mariages, et sont allées mourir pour Jésus-Christ, donnant ainsi leur amour en échange de tout celui que Dieu a montré en s'incarnant et en mourant pour elles.

Oui, tout cela est vrai ; mais, et c'est ici le cas de gémir, la même chose est-elle arrivée pour tous les hommes ? Tous ont-ils cherché à répondre à ce grand amour de Jésus-Christ ? Hélas ! la plus grande partie des hommes ne l'ont-ils point payé, ne le paient-ils pas d'ingratitude ! Et vous, mon frère, comment avez-vous témoigné votre reconnaissance envers Dieu ? L'avez-vous toujours remercié ? Avez-vous réfléchi à ce que veut dire un Dieu qui s'incarne et qui meurt pour vous ? Un homme assistait à la messe sans dévotion, comme tant d'hommes font chaque jour ; il ne donna aucune attention, ne fit aucun signe de respect à ces paroles qui se disent à la fin : *Et Verbum caro factum est* ; alors un démon lui donna un grand soufflet, en lui disant : Ingrat, tu entends que Dieu s'est fait homme pour toi, et tu ne daignes pas seulement t'incliner ! Oh ! si Dieu en avait fait autant pour moi, j'aurais employé l'éternité entière à lui rendre grâce. — Dites-moi, chrétien, Jésus-Christ pouvait-il faire d'avantage pour se faire aimer de vous ? S'il avait dû se dévouer à la mort pour sauver son propre père, qu'aurait-il fait de plus que de s'abaisser à prendre chair humaine, et de s'abandonner à la mort ? Je dirai plus : Si Jésus-Christ avait été simplement un homme et non une personne divine, et qu'il eût voulu par quelque preuve d'affection acquérir l'amour de son Dieu, qu'aurait-il fait de plus que ce qu'il a fait pour acquérir le vôtre ? Si votre esclave avait donné pour vous son sang et sa vie, n'aurait-il pas enchaîné votre cœur ? Ne vous croiriez-vous pas obligé

à l'aimer, au moins par reconnaissance? Et pourquoi Jésus-Christ, qui a donné pour vous son sang et sa vie, n'a-t-il pu obtenir ce que vous n'auriez pas refusé à votre esclave?

Hélas! les hommes ne méprisent l'amour divin que parce qu'ils ne savent pas, ou que, pour mieux dire, ils ne veulent pas savoir quelle jouissance on trouve à posséder la grâce divine qui, suivant l'expression du sage, est un trésor infini : *infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiae Dei.* (Sap. VII. 14.) On estime, on recherche la faveur d'un prince, d'un prélat, d'un noble, d'un savant, même d'une femme du monde; et il y a des hommes qui la prennent moins que rien, puisqu'ils y renoncent pour un peu de fumée, pour un goût dépravé, un caprice, un peu de terre. Eh! bien, mon cher frère, voulez-vous encore qu'on vous compte parmi ces ingrats? Si vous ne voulez point de Dieu, dit S. Augustin, voyez si vous trouverez ailleurs quelque chose qui vaille mieux : *aliud desidera si melius invenire potes.* Allez, cherchez un prince plus courtois, un patron, un frère, un ami plus aimable et plus aimant. Cherchez qui mieux que Dieu puisse vous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Celui qui aime Dieu n'a rien à craindre de fâcheux, car Dieu ne peut s'empêcher d'aimer ceux qui l'aiment. *Ego diligentes me diligo.* (Prov. VIII. 17.) Celui que Dieu aime, que pourrait-il craindre? *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?* (Ps. I. II. 26.) Ainsi s'exprimait David; ainsi disaient les sœurs de Lazare au Seigneur : *quem amas infirmatur.* (Jo. XI. 3.) Il leur suffisait de savoir que Jésus aimait leur frère, pour être persuadées qu'il l'aiderait à guérir. Mais Dieu peut-il aimer ceux qui ne l'aiment point? Ah! prenons une fois la ferme résolution de rendre

à Dieu amour pour amour ! Prions-le sans cesse de nous accorder la faculté de l'aimer. Cette faveur, disait S. François de Sales, est celle que nous devons désirer et demander par dessus tout, parce que l'amour divin apporte aux âmes toutes sortes de biens. *Venerunt omnia bona pariter cum illa.* (Sap. VII. 11.) Aussi S. Augustin disait-il : *ama et fac quod vis.* Celui qui aime une personne fuit tout ce qui peut lui déplaire et cherche, au contraire, tout ce qui lui plaît. Ainsi, celui qui aime Dieu véritablement ne peut, de propos délibéré, rien faire qui l'afflige ; il s'applique au contraire à faire tout ce qui peut lui être agréable.

Pour obtenir plus promptement et plus sûrement ce don de l'amour de Dieu, recourons d'abord à celle qui l'aime, au-dessus de tout, c'est-à-dire à Marie, sa mère, en qui cet amour fut si ardent que les démons, dit S. Bonaventure, n'osaient point essayer de la tenter. *A sua inflammata caritate pellebantur, ut non ausi sint illi appropinquare.* Les séraphins eux-mêmes, dit Richard, pouvaient descendre du ciel pour apprendre, en voyant le cœur de Marie, la manière d'aimer Dieu. *Seraphim e cælo descendere poterant ut amorem discerent in corde Virginis.* Et comme le cœur de Marie est tout embrasé d'amour de Dieu, ajoute-S. Bonaventure, tous ceux qui aiment cette sainte mère de Dieu, et s'approchent d'elle, sentent que ce même amour s'allume en eux et les rend semblables à elle : *Quia tota ardens fuit, omnes se amantes eamque tangentes accendit, et sibi assimilat.*

(Si quelqu'un voulait citer dans ces discours quelques traits de Jésus enfant, il pourrait faire usage de ceux qui sont rapportés à la fin, après les méditations.)

COLLOQUE.

Disons avec S. Augustin : *O ignis qui semper ardes, accende me.* Verbe incarné, vous vous êtes fait homme pour allumer dans nos cœurs l'amour divin, comment avez-vous pu y trouver tant d'ingratitude ? Pour vous faire aimer d'eux vous n'avez rien épargné ; vous êtes allé jusqu'au point de répandre votre sang et de perdre la vie ; et vous n'avez fait que des ingrats ! Peut-être ignorent-ils ce que vous avez fait pour eux. Non, ils ne l'ignorent pas ; ils croient que vous êtes venu prendre pour l'amour d'eux la forme humaine et vous charger de leurs misères ; ils savent que vous avez embrassé une vie de peine et de douleur, qu'a terminée une mort ignominieuse, et ils vivent sans se souvenir de vous. Ils aiment leurs parens ; ils aiment leurs amis ; ils aiment jusqu'aux bêtes ; s'ils reçoivent d'elles quelque marque d'affection, ils tâchent de les en récompenser ; ce n'est donc qu'envers vous qu'ils se montrent indifférens ou ingrats ! Mais hélas ! en les accusant, je m'accuse moi-même, car je vous ai encore plus maltraité qu'ils ne l'ont fait. Néanmoins votre bonté m'encourage ; elle m'a souffert si long-temps pour pouvoir me pardonner et m'enflammer de votre amour, pourvu que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Dieu, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vois, ô mon Rédempteur, que mon cœur ne serait plus digne de vous, puisqu'il vous a quitté pour les créatures ; je crois pourtant que vous le voulez encore ; et moi je vous le donne de toutes les forces de ma volonté. Embrassez-le donc tout entier de votre saint amour ; faites que je n'aime

désormais que vous, bonté infinie, mon Jésus, moi souverain bien, objet de toutes les affections de mon ame ! O Marie, ma mère, mère du bel amour, *mater pulchræ dilectionis*, demandez pour moi la grâce d'aimer mon Dieu : je l'espère de vous.

II^e DISCOURS.

Le verbe éternel de grand s'est fait petit.

Parvulus natus est nobis, Filius datus est nobis. (Is. xi. 6.)

L'amour, disait Platon, est l'aimant de l'amour. De là est sorti le proverbe rapporté par S. Jean Chrysostôme : *Si vis amari, ama*. Le meilleur moyen, en effet, d'obtenir l'affection d'une personne c'est de l'aimer et de lui faire connaître qu'elle est aimée. Mais cette règle, ô mon Jésus, commune à tous, ne paraît pas être faite pour vous, car les hommes sont reconnaissans envers tous excepté envers vous. Il n'est pas possible que vous fassiez plus que vous n'avez fait pour prouver votre amour aux hommes et vous en faire aimer. Et pourtant, combien peu vous aiment ! O mon Dieu le plus grand nombre, disons mieux presque tous, vous négligent, vous oublient, vous offensent, vous dédaignent. Faut-il que nous aussi, nous soyons au nombre de ces ingrats ? Oh ! non, il ne le mérite point ce Dieu si bon, si aimant, qui de grand et d'infini qu'il était, a voulu se faire petit pour que nous l'aimassions. Demandons à Jésus et à Marie qu'ils nous éclairent.

Pour bien entendre combien il a fallu d'étendue, dans

l'amour divin, pour se faire homme et prendre la forme d'un petit enfant, il faudrait connaître aussi toute la grandeur de Dieu. Mais quel homme, quel ange même pourrait concevoir la grandeur de Dieu qui est infinie. Dire de Dieu qu'il est plus grand que les cieux, que les rois, que les saints, que les anges, ce serait, dit S. Ambroise, faire injure à Dieu, comme se serait offenser un prince puissant que de lui dire qu'il est plus grand qu'un brin d'herbe ou qu'un moucheron. Dieu est la grandeur même, et toutes les grandeurs de l'univers ne sont qu'une infiniment petite parcelle de la grandeur de Dieu. David réfléchissant à la grandeur divine, et ne pouvant parvenir à la concevoir, ne pouvait que s'écrier : *Domine quis similis tibi!* (Psal. xxxiv. 10.) Quelle grandeur, ô mon Dieu, est comparable à la vôtre. Mais comment David, dont l'intelligence était finie, aurait-il pu comprendre une qualité infinie ? *Magnus dominus et laudabilis nimis; et magnitudinis ejus non est finis.* (Psalm. cxxxiv. 5.) *Cælum et terram ego impleo.* (Jerem. xxiii. 24.) Ainsi nous tous, nous ne sommes que des êtres pleins de misère qui, semblables à d'imperceptibles mollusques, vivons dans cet immense océan de l'essence de Dieu. *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (Act. xvii. 28.)

Que sommes-nous donc respectivement à Dieu ? Que sont tous les hommes, tous les monarques de la terre, tous les saints, tous les anges du ciel, en comparaison de l'infinie grandeur de Dieu ? Tous ensemble, nous sommes mille fois moins que n'est un grain de sable comparé à tout l'univers : *Ecce gentes quasi stilla situlæ; quasi pulvis exiguis.* (Isa. xl. 15.) *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* (Ibid. xvii.)

Or, ce Dieu si grand s'est fait petit enfant ; et pour qui ?

Parvulus natus est nobis ; pour nous donc. Pourquoi ? *Ille parvulus*, répond S. Ambroise, *ut vir possis esse perfectus ; ille involutus pannis, ut tu a mortis laqueis absolutus sis, ille in terris ut tu in cælis.* (In Lucam, lib. 2. cap. 2.) Il s'est fait petit pour nous faire grands ; il a voulu être enveloppé de langes, pour nous délivrer des chaînes de la mort ; il est descendu sur la terre, pour que nous puissions monter au ciel. Voilà donc l'être immense devenu faible enfant, celui que les cieus ne peuvent contenir, le voilà couvert de lambeaux, dans une crèche où mangaient la veille de vils animaux, sur un peu de paille qui lui sert de lit et d'o-reiller : *Videas potentiam regi, dit S. Bernard, sapientiam instrui, virtutem sustentari, Deum lactantem et vagientem, sed miseros consolantem.* Regardez un Dieu qui peut tout, pressé dans des langes qui ne lui permettent pas de se mouvoir ; un Dieu qui sait tout et qui ne peut parler ; un Dieu qui gouverne le ciel et la terre, qu'on doit porter dans ses bras ; un Dieu qui pourvoit tous les hommes et tous les animaux, qui a besoin d'un peu de lait pour se nourrir ; un Dieu qui console les affligés et qui est la joie du paradis, pleurant, gémissant, cherchant qui le console lui-même.

En un mot, dit S. Paul, en descendant sur la terre, le fils de Dieu s'est en quelque sorte anéanti : *Semetipsum exinanivit.* (Philip. II. 5.) Et pourquoi ? pour être aimé de l'homme et le sauver : *Ubi te exinanivisti, dit S. Bernard, ibi pietas, ibi caritas magis effulsit.* Oui, mon Rédempteur chéri, plus vous vous abaissâtes en devenant homme et enfant, plus vous nous prouvâtes la grandeur de votre miséricorde et de votre amour qui voulait nous sauver. Les Hébreux avaient la connaissance du vrai Dieu qui s'était manifesté à eux par plusieurs signes ; ce n'était pas assez

pour eux : ils voulaient voir Dieu face à face. Dieu trouva le moyen de satisfaire ce désir. Il se fit homme pour se rendre visible : *Sciens Deus visendi se desiderio cruciari mortales, unde se visibilem faceret, hoc elegit.* (S. Petr. Chrysol. serm. 47.) Pour se rendre plus cher aux hommes, il voulut qu'on le vît sous la forme d'un enfant ; l'aspect d'un enfant est toujours agréable : *Se parvulum exhibuit, ut seipsum faceret gratum.* (Id.) Il s'humilia au point de paraître sous la forme d'un enfant pour mieux obtenir notre affection : *Exinanitio facta ad usum nostrum.* (S. Cyr. Alex.) Le prophète Ezechiel eut donc raison de dire : O Verbe incarné, que le temps de votre venue sur la terre serait le temps de l'amour : *Ecce tempus tuum, tempus amantium.* (Ezech. xvi. 8.) N'est-ce pas en effet pour être aimé de nous que Dieu nous a donné tant de marques d'amour : *Ad nihil amat Deus nisi ut ametur*, dit S. Bernard. Dieu lui-même l'avait dit dès les premiers temps : *Et nunc, Israël, quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas... et diligas eum.* (Deuter. x. 12.)

Pour nous contraindre à l'aimer, Dieu n'a pas voulu s'en rapporter à d'autres que lui ; il est venu lui-même se faire homme pour nous racheter. S. Jean Chrysostôme fait une belle réflexion sur ces paroles de l'apôtre : *Non enim angelos apprehendit, sed semen Abrahamæ. Quare, demande-t-il, non dixit : Suscepit, sed apprehendit.* Pourquoi S. Paul n'a-t-il pas dit simplement que Dieu prit chair humaine, au lieu d'employer le mot *apprehendit* qui semble signifier qu'il la prit en quelque sorte par force ? S. Chrysostôme répond que ce mot a été employé *ex metaphora insequentium eos qui versi sunt*, pour faire entendre que Dieu désirait être aimé des hommes qui lui tournaient le dos et ne lui tenaient aucun compte de son amour ; ce qui fut

cause que Dieu descendit du ciel et s'incarna pour se faire aimer comme par force par l'homme ingrat qui le fuyait.

Nous avons vu pourquoi le Verbe se fit homme et enfant ; il aurait pu venir sur la terre, homme parfait comme le premier homme Adam ; mais la forme gracieuse de l'enfance lui parut plus propre à exciter l'amour. Les enfans par eux-mêmes se font aimer et s'attirent la bienveillance de ceux qui les regardent, c'est ce que dit S. François de Sales : Le Verbe se fait voir sous la forme d'un enfant pour exciter plus d'intérêt chez les hommes : *Et qualiter venire debuit*, dit S. Chrysostôme, *qui voluit peller timorem, quæ-rere caritatem. Infantia hæc, quam barbariem non vincit, quam duritiem non solvit, quid non amoris expostulat? Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.* (Serm. 158.) Si notre Seigneur, veut dire le saint, avait prétendu en venant sur la terre se faire craindre et respecter, il se serait plutôt présenté sous la forme d'un homme accompli, entouré de la dignité royale ; mais comme il ne cherchait qu'à gagner les cœurs, il se montra comme un pauvre enfant, né dans une caverne entre deux animaux, placé dans une crèche, étendu sur la paille, sans langes et sans feu : *Sic nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.* Oh ! Seigneur qui peut donc vous avoir porté à descendre du trône du ciel pour venir naître dans une étable ? L'amour que vous avez pour les hommes, qui de la droite du Père où vous êtes assis, vous a placé dans une crèche ? qui, de votre royaume placé au-dessus des étoiles, vous a étendu sur cette paille ? qui, du milieu des anges, vous a conduit entre deux animaux ? c'est l'amour. Vous embrasez les chérubins, et vous tremblez de froid ! vous soutenez les cieus, et il faut qu'on vous porte ! vous nourrissez les hommes et les bêtes, et un peu de lait vous est nécessaire ! Vous don-

nez le bonheur aux autres, et vous poussez des cris, vous pleurez ! Qui vous a donc réduit à tant de misère ? l'amour. *Sic nasci voluit*, etc.

Aimez donc, aimez, ames chrétiennes, s'écrie S. Bernard, aimez cet enfant si aimable : *Magnus Dominus et laudabilis nimis. Parvulus Dominus et amabilis nimis.* (Serm. 47. in Cant.) Oui ! continue le saint, ce Dieu était de toute éternité, comme il l'est aujourd'hui, digne de louange et de respect pour sa grandeur, comme le disait le roi David : *Magnus et laudabilis.* Maintenant que nous le voyons tout enfant, ayant besoin de lait, ne pouvant bouger, tremblant de froid, criant, pleurant, cherchant des bras pour le recevoir, quelqu'un qui le réchauffe et l'apaise, oh ! qu'il est devenu aimable et cher à nos cœurs ! *Parvulus et amabilis nimis.* Nous devons l'adorer comme Dieu, mais l'amour en nous doit égaler le respect : *Puer cum pueris*, nous dit S. Bonaventure, *cum floribus, cum brachiis libenter esse solet.* Si nous voulons plaire à cet enfant, veut dire le saint, il faut avant tout que nous devenions enfans avec lui, c'est-à-dire, simples et humbles ; que nous lui portions ensuite des fleurs de vertu, de douceur, de pénitence, de charité, que nous le recevions avec amour dans nos bras. Que te faut-il encore, ô homme ! ajoute S. Bernard ; vois les fatigues, les peines que son ardent amour lui a fait supporter depuis qu'il est venu du ciel sur la terre pour te chercher : *Oh ! quanto labore et quam ferventi amore quæsit animam tuam amorosus Jesus !* L'entends-tu, né à peine, t'appeller à lui par ses cris, comme s'il te disait : Mon ame, je te cherche ; c'est pour toi, pour te gagner à moi que je suis venu du ciel sur la terre : *Virginis uterum vix egressus dilectam animam tuam more infantium vocat, a, a, anima*

mea, anima mea, te quero, pro te hanc peregrinationem assumo.

O Dieu, jusqu'aux bêtes, si nous leurs faisons du bien, si nous leurs donnons quelque chose, elle nous montrent leur reconnaissance ; elles s'approchent de nous, elles nous obéissent à leur manière, elles montrent du plaisir en nous voyant. Et nous, comment sommes-nous si ingrats encore, Dieu qui s'est donné lui-même à nous, est venu du ciel, s'est fait enfant pour nous sauver et obtenir notre amour. Allons donc, aimons l'enfant de Bethléem : *Amemus puerum de Bethlehem*, s'écriait amoureusement S. François, aimons Jésus-Christ qui avec tant de peines et de souffrances a cherché à gagner nos cœurs.

Par amour pour Jésus-Christ nous devons aimer notre prochain, ceux mêmes qui nous ont offensés. Isaïe appelait le Messie *Pater futuri sæculi* ; mais pour être enfant de ce père nous devons aimer nos ennemis ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii patris vestri.* (Matth. v. 43.) Il nous a donné aussi l'exemple sur la croix, priant le Père éternel de pardonner à ceux qui le crucifiaient. Celui qui pardonne à son ennemi, dit S. Jean Chrysostôme, obtient de Dieu son pardon pour lui-même : *Non est possibile quod homo qui dimiserit proximo, non recipiat remissionem a Domino.* Nous en avons d'ailleurs la promesse émanée de Dieu lui-même : *Dimittite et dimittimini.* (Luc. vi. 17.) Pardonnez et l'on vous pardonnera. Un religieux, qui n'avait pas mené toujours une vie exemplaire, parvenu à sa dernière heure, déplorait ses péchés, toutefois il montrait une grande confiance en disant : *Numquam injurias vindicavi.* Voulant dire par-là : Il est vrai que j'ai offensé le Seigneur, mais il a promis le pardon à

qui pardonnait à ses ennemis : j'ai pardonné à ceux qui m'ont offensé : je puis donc espérer que Dieu aussi me pardonnera.

Mais parlant en général pour tous les pécheurs, peuvent-ils craindre que le pardon leur soit refusé s'ils pensent à Jésus-Christ? C'est précisément pour obtenir de Dieu ce pardon que le Verbe éternel s'est abaissé à s'incarner : *Non veni vocare justos sed peccatores.* (Matth. IX.) Nous pouvons répliquer avec S. Bernard : *Ubi te exinanivisti, etc.* S. Thomas de Villeneuve nous encourage en nous disant : *Quid times peccator? Quomodo damnabit pœnitentes qui moritur ne damneris? Quomodo objiciet redeuntem qui de cœlo venit quærens te?* Que craignez-vous, pécheur? Si vous avez le repentir de vos fautes, serez-vous condamné par celui qui meurt pour vous soustraire à la condamnation? Si vous retournez sincèrement à lui, vous repoussera-t-il, lui qui n'est venu du ciel que pour vous chercher?

Que le pécheur cesse donc de craindre, s'il veut s'amender et aimer Jésus-Christ, qu'il ne s'épouvante pas, mais qu'il espère; s'il déteste le péché et qu'il cherche Dieu, qu'il cesse de s'affliger et que plutôt il se livre à la joie : *Lætetur cor quærentium Dominum.* (Psalm. ciii. 15.) Le Seigneur nous a promis formellement qu'il oublierait les injures reçues en faveur du repentir : *Si impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ez. xviii. 21.) Afin de nous inspirer plus de confiance, notre Seigneur s'est fait enfant : *Ad parvulum quis accedere formidat?* Dit S. Thomas de Villeneuve; qui craignit jamais de s'approcher d'un enfant? Les enfans n'inspirent ni la terreur ni le mépris, mais la bienveillance et l'amour. *Puer nescit irasci, et si irascitur, facile placatur,* dit S. Pierre Chysologue. Les enfans ne savent point se mettre en cour-

roux, et si quelquefois ils s'emportent, ils s'apaisent bien aisément; il suffit de leur donner un fruit, une fleur, de leur faire une caresse, de leur dire un mot affectueux, aussitôt ils oublient ou pardonnent. Une larme de douleur, un sentiment de repentir suffisent pour calmer Jésus enfant : *Parvulorum mores agnoscitis*, dit encore S. Thomas de Villeneuve, *una lacrymula placatur offensus, injuriam non recordatur. Accedite, ergo ad eum dum parvulus est, dum majestatis videtur oblitus*. Il a déposé sa majesté divine, et se montre enfant pour nous enhardir et nous conduire à ses pieds : *Nascitur parvulus ut non formides potentiam, non justitiam*, dit S. Bonaventure. Il se présente comme un enfant, tout plein de douceur et de miséricorde pour nous délivrer de la crainte que pourrait nous causer l'idée de sa puissance et de sa justice : *Celavit Deus*, dit Gerson, *sapientiam in infantuli ætate, ne accuset*. Dieu de miséricorde, vous avez caché votre divine sagesse sous les formes d'un jeune enfant, afin qu'elle ne nous accusât pas de nos péchés : *Justitiam in humilitate, ne condemnet*; la justice sous les apparences de l'abaissement pour qu'elle ne nous condamnât pas; *potentiam in infirmitate ne cruciet*, la puissance sous le voile de la faiblesse, pour qu'elle ne nous châtie point. Lorsque Adam, après son péché, entendit la voix de Dieu qui l'appelait : *Adam, ubi es?* Il se remplit d'épouvante : *Vocem tuam audivi et timui*. Mais le Verbe incarné, dit le même saint, *homo natus terrorem deposuit*, en comparaisant sous la forme humaine, a déposé tout ce qui lui pouvait donner l'aspect effrayant : *Noli timere; non puniendum sed salvandum requirit*. Bannissez toute crainte; votre Dieu ne vient point pour punir, il vient pour sauver : *Ecce infans est sine voce. Nam infantis vox magis est miseranda quam timenda, tenera membra Virgo mater pannis*

alligat, et adhuc trepidas? (Serm. I. in Nat.) Ce Dieu qui devait vous punir s'est fait enfant ; sa voix n'a plus rien qui vous effraie ; car la voix d'un enfant, voix de douleur et de souffrance, est plus digne de pitié qu'elle n'est capable d'inspirer de la crainte. Ne craignez pas que Jésus étende la main pour vous punir, tandis que sa mère enchaîne ses mains sous les langes pour qu'il ne vous punisse pas. Réjouissez-vous donc, ô pécheurs, dit S. Léon, le jour de Noël est un jour de paix. La naissance de Jésus est marquée d'allégresse, Isaïe appela le Messie *Princeps pacis*. En effet Jésus-Christ est prince, non de vengeance contre les pécheurs, mais de miséricorde et de paix, en se constituant médiateur entre Dieu et les pécheurs : *Si peccata nostra superant nos*, dit S. Augustin, *sanguinem suum non contemnit Deus*. Si nous pouvons satisfaire la dette que nous avons contractée envers la justice suprême, le Père éternel ne dédaigne pas le sang de Jésus-Christ qui paie pour nous. Un gentilhomme, appelé don Alphonse Albuquerque, ayant fait naufrage dans un voyage sur mer, croyait déjà toucher à sa dernière heure, lorsque apercevant près de lui un enfant qui pleurait, il le prit dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : Seigneur, s'écria-t-il, je ne mérite point que vous m'exauciez, mais que les pleurs de cette innocente créature vous apaisent, et sauvez-nous. La tempête s'étant calmée presque aussitôt, ce gentilhomme se sauva. Faisons de même, nous pécheurs, nous avons offensé Dieu, nous sommes condamnés à la mort éternelle ; la justice divine demande avec raison à être satisfaite ! Offrons à Dieu ce tendre enfant, et disons-lui avec confiance : Seigneur, si nous ne pouvons expier nos offenses, entendez cet enfant qui gémit, qui se plaint, qui tremble de froid dans cette grotte ; cet enfant paie

pour nous notre dette, il vous demande grâce. Si nous ne méritons pas le pardon, vous l'accorderez aux larmes de votre fils innocent; voilà ce que nous conseille S. Anselme; il dit d'abord que Jésus-Christ qui désire ardemment que nous puissions nous sauver, encourage ceux d'entre nous qui se trouvent coupables envers Dieu; pécheurs, leur dit-il, ne perdez point toute confiance. Si vos péchés vous ont rendus esclaves du démon, si vous ne trouvez aucun moyen de vous soustraire à cette servitude, faites ainsi : prenez-moi dans vos bras, offrez-moi à mon père et vous échapperez à la mort éternelle. *Qui misericordias intelligi valet, quod filius dicat: tolle me, et redime te.* La divine mère a donné le même conseil à sœur Françoise Farnèse; elle plaça dans ses bras Jésus enfant : Voilà mon fils, lui dit-elle ensuite, sachez-vous en servir utilement en l'offrant souvent à Dieu.

Si nous voulons nous assurer encore mieux du pardon, réclavons l'intercession de cette sainte mère elle-même, car elle est toute-puissante auprès de son fils pour obtenir le pardon des pécheurs, comme le dit S. Jean Damascène; et ses prières ont la force d'un ordre, dit à son tour S. Antonin sur l'esprit de Jésus qui l'aime si tendrement et qui veut la voir honorée. *Oratio Deiparæ habet rationem imperii.* Cela fait dire à S. Pierre Damien que lorsque Marie va implorer Jésus-Christ en faveur de quelqu'un de ses serviteurs en quelque sorte, *accedit imperans, non rogans; domina, non ancilla; nam filius nihil negans honorat.* (Serm. 1. de nat. B. V.) S. Germain ajoute que la très-sainte Vierge, par l'autorité qu'elle a comme mère, ou plutôt qu'elle eut pendant quelque temps sur son fils, peut demander le pardon en faveur du pécheur le plus désespéré. *Tu autem materna auctoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant,*

eximiam remissionis gratiam concilias. (In encom. B. V.)

COLLOQUE.

O doux , aimable et saint enfant , vous avez tout fait pour vous faire aimer des hommes ; il suffit de dire que de fils de Dieu vous vous êtes fait fils d'Adam, et que vous êtes né sur la terre comme tous les enfans , mais plus pauvre et plus avili que les autres , puisque vous avez choisi pour maison une étable , pour berceau une crèche , pour lit un peu de paille. Vous avez voulu vous montrer d'abord sous cette forme de pauvre petit enfant , pour commencer à gagner nos cœurs dès l'instant même de votre naissance ; vous avez ensuite continué durant tout le cours de votre vie de nous donner les plus grandes preuves d'amour , jusqu'à vouloir mourir ignominieusement sur un infâme gibet. Comment donc se fait-il que vous ayez trouvé tant d'ingratitude chez la plupart des hommes , puisque je vois que peu vous connaissent et que ceux qui vous aiment sont moins nombreux encore. O mon Jésus , je veux être au moins compté au nombre de ces derniers. Autrefois je vous ai méconnu , et , oubliant votre amour , je n'ai cherché qu'à me satisfaire , sans me mettre en peine de vous ni de votre amitié. Je connais maintenant le mal que j'ai fait ; je m'en repens de tout mon cœur. O enfant chéri , ô mon Dieu ! pardonnez-moi par les mérites de votre sainte enfance. Je vous aime , ô mon Jésus , et je vous aime tant que , si je savais que tous les hommes doivent renoncer à vous et à votre loi , je vous serais fidèle , dussé-je mille fois perdre la vie. Je sais que ces lumières et cette volonté que j'ai maintenant c'est vous qui me les avez données , je vous en remercie , objet divin de mon amour , et je

vous prie de me les conserver de même que votre grâce. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous savez que plus d'une fois je vous ai trahi ; ne m'abandonnez point par pitié, autrement je retomberai dans mes erreurs, et je serai pire encore peut-être. Acceptez mon cœur qui vous aime, bien qu'il vous ait autrefois dédaigné ; mais, ô divin enfant, il est épris aujourd'hui de votre bonté ; ô Marie, glorieuse mère du Verbe incarné, ne m'abandonnez pas non plus, vous qui êtes mère de la persévérance et dispensatrice des grâces divines. Aidez-moi toujours, avec votre secours, ô mon espérance, je serai fidèle à Dieu jusqu'à ma mort.

III^e DISCOURS.

Le Verbe éternel de Seigneur s'est fait esclave.

Humiliavit semetipsum formam servi accipiens. (Phil. II. 8.)

En considérant la miséricorde infinie de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, S. Zacharie s'écrie avec raison : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* (Luc. I. 68.) Bénissons à jamais le nom de Dieu qui a daigné descendre sur la terre et se faire homme pour racheter les hommes. *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi.* Afin que dégagés des chaînes du péché et de la mort, et libres de l'esclavage où nous tenaient nos ennemis, nous puissions d'abord, sans crainte et en qualité d'enfans de Dieu, servir et aimer notre père dans cette vie, et ensuite le

posséder et jouir face à face de sa présence dans le royaume des bienheureux, qui, d'abord fermé pour nous, nous a été ouvert par notre Sauveur. Nous étions tous esclaves de l'enfer ; mais qu'a fait le Verbe éternel , notre Seigneur suprême, pour nous délivrer de cet esclavage ? De Seigneur il s'est fait esclave lui-même. Considérons dans cet acte l'esprit de miséricorde et le sentiment d'amour infini qui l'ont produit. Prions d'abord Jésus et Marie de nous éclairer.

Dieu est Seigneur de tout ce qui est , de tout ce qui peut être dans le monde. *In ditione tua cuncta sunt posita ; tu enim creasti omnia.* Qui peut contester à Dieu le domaine suprême, universel, puisqu'il est le créateur et le conservateur de tout ? *Et in vestimento et in femore suo scriptum : rex regum et Dominus dominantium.* (Apoc. xix. 16.) Maldonat expliquant ces mots *in femore* donne à entendre que la grandeur et la majesté viennent au roi de la terre des objets extérieurs, par faveur ou concession du roi suprême qui est Dieu ; mais que ces qualités sont inhérentes à la nature même de Dieu qui, étant Dieu, ne peut pas ne pas être Seigneur du monde entier. Ce roi suprême dominait au ciel sur les anges, et ici-bas sur toutes les créatures, excepté sur le cœur des hommes qui malheureusement vivaient sous l'esclavage du démon. Oui, le démon, avant l'avènement de Jésus-Christ, était le Seigneur ou le tyran des hommes, et il se faisait adorer par eux comme Dieu ; on l'encensait, on lui offrait des sacrifices, non-seulement de victimes choisies parmi les animaux, mais encore de victimes humaines ; les pères immolaient leurs enfans, des insensés s'immolaient eux-mêmes. Et le tyran infernal, que rendait-il aux hommes qui le servaient pour prix de leurs sacrifices ? Il tourmen-

tait leurs corps, aveuglait leur esprit, et par un chemin de douleur il les conduisait misérablement à la mort éternelle. Ce fut pour abattre sa tyrannie que le Verbe éternel s'incarna. Ainsi le Verbe est venu pour tirer les hommes de l'horrible servitude où ils étaient plongés, leur faire éviter les ténèbres de la mort, briser à jamais leurs ignominieuses chaînes et leur montrer la véritable voie de salut, afin qu'ils pussent servir exclusivement leur maître légitime qui les aimait comme un père. En un mot, il a voulu d'esclaves de Lucifer faire de tous les hommes des enfans de Dieu, *ut sine timore*, etc. Le prophète Isaïe avait déjà prédit que notre Rédempteur devait détruire l'empire du démon sur les hommes : *Sceptrum exactoris ejus superasti*. (Isa. ix. 4.) Pourquoi Isaïe appelle-t-il le démon *exactor*? Parce que ce tyran, répond S. Cyrille, exige des pauvres pécheurs sur lesquels il domine un tribut considérable de passions, de ressentimens et d'inclinations perverses, avec lesquelles il les attache à lui de plus en plus en même temps qu'il les tourmente. Mais comment le Seigneur est-il venu pour nous délivrer de la servitude de cet ennemi? comment a-t-il opéré notre délivrance. *Cum in forma Dei esset*, dit l'apôtre (ad Philip. II. 5.), *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus*. Il était déjà fils unique de Dieu, égal à son père, éternel comme son père, sage, tout-puissant, immense, heureux, Seigneur suprême du ciel et de la terre, des anges et des hommes, de même que son père; mais pour l'amour des hommes il s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un esclave en se revêtant de chair humaine, et en se faisant semblable aux hommes; et comme ceux-ci, par suite de leurs péchés,

étaient devenus esclaves du démon, il a fallu qu'il prit leurs formes afin de les racheter au prix de son sang et de sa vie, et satisfaire la justice divine en souffrant lui-même la peine qui leur était due. O si la sainte foi ne nous assurait tous ces prodiges, qui pourrait y croire? qui aurait pu les espérer? Mais la foi nous enseigne et nous rend certains que ce Seigneur suprême de tout *exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.*

Depuis sa plus tendre enfance, le Rédempteur voulut, en se faisant esclave, commencer à dépouiller le démon de l'empire qu'il avait sur l'homme comme Isaïe l'avait prédit : *Voca nomen ejus, accelera, spolia, detrahare festina, prædare.* (Is. VIII. 3.) Ce que S. Jérôme explique par ces termes : *Hoc est; ne ultra patiatnr regnare diabolum.* A peine Jésus est-il né, dit Bède, que pour obtenir notre délivrance de l'esclavage du démon, il commence à prendre la forme et les fonctions d'esclave, en se faisant inscrire au nombre des sujets de César pour le paiement du cens : *Mox natus censu Cæsaris adscribitur et ob nostri liberationem ipso servitio adscribitur.* (Beda in Luc. 2.) Pour commencer à payer notre dette au moyen de ses souffrances et pour montrer en même temps par quelque signe qu'il s'est soumis aux charges de la servitude où il vient d'entrer, il se laisse emprisonner dans son maillet, symbole des liens dont les bourreaux devaient un jour l'entourer pour le conduire à la mort. *Patitur Deus,* dit un auteur, *se pannis alligari, eo quod venerat mundi debita soluturus.* Il se soumet ensuite et pour tout le temps de sa vie à l'obéissance envers un homme et une Vierge : *Erat subditus illis.* (Luc. 2.) Le voilà plus tard comme ouvrier dans cette pauvre maison de Nazareth, employé par Joseph et par Marie, tantôt à dégrossir le bois que Joseph

devait travailler, tantôt à recueillir les fragmens qui ne pouvaient servir que pour le feu, ou à balayer la maison, à puiser de l'eau ; à ouvrir et à fermer la boutique. Comme Marie et Joseph étaient pauvres, dit S. Basile, et qu'ils étaient obligés de vivre de leur travail, Jésus, pour s'exercer à l'obéissance, et leur montrer en même temps le respect qu'il avait pour eux, cherchait à faire, autant qu'il le pouvait, tout ce qu'il y avait de pénible dans la maison : *In prima ætate, subditus parentibus omnem laborem corporalem obedienter sustinuit. Cum enim illi essent pauperes, merito laboribus dediti erant. Jesus autem, his subditus, omnium etiam simul perferendo labores, obedientiam declarabat.* (Instit. monach. cap. 4.) Un Dieu qui sert, qui balaie la maison, qui se livre à des travaux pénibles ! Oh ! qu'une seule de ces pensées devrait nous embraser d'amour !

Lorsqu'ensuite le Sauveur commença de prêcher il devint serviteur de tout le monde, déclarant lui-même qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir les autres : *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* (Matth. xx. 28.) Comme s'il eût dit, suivant le commentaire de Cornelius à Lapidé : *Ita me gessi et gero ut velim omnibus ministrare quasi omnium servus.* Même Jésus-Christ à la fin de sa vie ne se contenta pas, dit S. Bernard, d'avoir la forme d'un serviteur, il voulut même ressembler à un méchant serviteur afin d'être plus rigoureusement châtié, et de souffrir ainsi la peine qui nous était due comme esclaves que nous étions de l'enfer en punition de nos péchés. *Non solum formam servi accipiens, ut subesset, sed etiam mali servi, ut vapularet, et servi peccati pœnam solveret.* Voici enfin que le Seigneur, dit Grégoire de Nisse, serviteur obéissant de tous, se soumet à la sentence de

Pilate tout injuste qu'elle est, et se livre aux bourreaux qui le tourmentent et le crucifient. *Omnium Dominus judicis sententiæ subicitur, omnium rex carnificum manum experiri non gravatur.* (Tom. II. cap. 7.) S. Pierre avait dit: *Tradebat autem judicanti se injuste.* (I. Petr. II. 23.) Tel qu'un serviteur qui se soumet sans murmure au châtement qu'il mérite, *cum malediceretur, non maledicebat; cum pateretur, non comminabatur.* Ainsi ce Dieu nous a tant aimés que jusqu'à sa mort il a voulu obéir comme serviteur, et mourir ensuite douloureusement par un supplice ignominieux, tel que celui de la croix, qui n'était infligé qu'aux esclaves. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philip. XI. 8.) Il obéit non comme Dieu, mais comme homme, comme esclave, *formam servi accipiens, etc.* Quand S. Paulin se dévoua à la servitude pour racheter le fils d'une pauvre veuve, il fit admirer cet acte généreux de charité. Mais qu'est-ce que cette charité au prix de celle de notre Rédempteur qui, étant Dieu, et voulant nous racheter de l'esclavage du démon et de la mort qui nous était due, se fait esclave lui-même, se laisse garrotter avec des cordes et attacher sur une croix où il perd la vie au milieu d'un océan de douleur et d'ignominie. Afin que le serviteur devînt maître, dit S. Augustin, Dieu voulut se faire serviteur: *Ut servus in Dominum verteretur, formam servi Dominus accepit.*

O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! O inestimabilis dilectio caritatis! s'écrie la sainte Église (In sab. S. Exult.) ô œuvre admirable de miséricorde! O complaisance inappréciable de l'amour divin! *Ut servum redimeres, filium tradidisti.* O Dieu de majesté infinie, vous avez eu tant d'amour pour les hommes, que pour racheter ses serviteurs ingrats, vous avez livré à la mort votre propre fils!

Mais s'écrie Job à son tour : *Quid est homo quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum?* (Job. VII. 1.) Qu'est-ce que l'homme, vile créature ingrate, que vous veuilliez le rendre si considérable en l'honorant et en l'aimant autant que vous le faites? Que vous importe le salut de l'homme ou sa perte? Pourquoi votre cœur semble-t-il n'avoir de sentiment que pour aimer l'homme et le rendre heureux?

Réjouissez-vous donc, ames dévotes qui aimez Dieu et qui espérez en lui, rejouissez-vous. Si le péché d'Adam et vos propres péchés surtout vous ont fait un grand tort, considérez le bien immense de la rédemption, bien mille fois plus grand que ce que vous avez perdu. *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* (Rom. v. 20.) Le bien que nous avons acquis, dit S. Léon, par la grâce du Rédempteur est bien plus grand que ce que nous a fait perdre la malice du démon : *Ampliora adepti sumus, per Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam.* (Ser. I. de Ascens.) Isaïe avait déjà prédit que par le moyen de Jésus-Christ l'homme recevrait de Dieu de plus grandes grâces que n'étaient graves les peines qu'il aurait encourues par ses péchés. *Suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis.* (Isa. XL. 2.) L'interprète Adam dans Cornelius à Lapede, explique ainsi ce texte : *Deus ita dimisit Ecclesiæ iniquitates per Christum, ut duplicia (id est multiplicia bona) susceperit pro pœnis peccatorum quas merebatur.* Le Seigneur a dit : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Jo. x. 10.) Je suis venu donner la vie à l'homme et une vie plus abondante que celle qu'il avait perdue par le péché : *Non sicut delictum ita et donum.* (Roman. v. 15.) Le péché de l'homme a été grand, mais le bienfait de la rédemption, dit l'apôtre, a été plus grand

encore ; car elle n'a pas seulement apporté au mal un remède suffisant, mais elle a fourni au pécheur une grâce surabondante. *Et copiosa apud eum redemptio.* (Psal. cxxix.) Le sacrifice de la vie de Jésus-Christ, dit S. Anselme, a excédé de beaucoup la dette des pécheurs. *Vita hominis illius superat omne debitum quod debent peccatores.* (De red. hom. c. v.) De là cette expression de l'Église qui appelle heureuse la faute d'Adam : *O felix culpa quæ tantum meruit habere Redemptorem.* Le péché, il est vrai, a obscurci pour nous la connaissance des vérités éternelles, et il a introduit dans notre ame l'appétit et le désir des biens sensibles, défendus par la loi divine ; oui, mais combien de secours, combien de moyens Jésus-Christ ne nous a-t-il point procurés par ses mérites pour acquérir les lumières nécessaires pour nous conduire et la force de vaincre tous nos ennemis et de nous avancer dans les voies de la vertu. Les sacremens, le sacrifice de la messe, la prière à Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ, oh ! que ce sont là des armes puissantes pour obtenir la victoire sur les tentations et en même temps pour parcourir sans obstacle la carrière de la perfection. Il est certain que c'est avec ces mêmes moyens qui nous sont donnés que tous les saints de la loi nouvelle ont acquis le rang qu'ils occupent. C'est donc notre faute, si nous ne voulons pas nous en servir.

Oh ! combien nous devons rendre grâce à Dieu qui nous a fait naître depuis la venue du Messie ! Que de plus grands biens nous avons reçus depuis notre rédemption ! Combien Abraham, les prophètes et les patriarches de l'ancienne loi ne désiraient-ils pas la naissance du Rédempteur ! mais ils ne la virent pas ; ils importunèrent presque le ciel par leurs soupirs et par leurs prières : *Rorate caeli*

desuper, s'écriaient-ils, *et nubes pluant justum*. (Isa. XLV. 8.) Ouvrez votre sein, ô cieux, et envoyez-nous le juste, afin qu'il puisse apaiser le courroux de Dieu, puisque nous ne pouvons, nous misérables pécheurs, obtenir notre pardon. *Emitte agnum dominatorem terræ*. (Isa. XVI. 1.) Envoyez, Seigneur, l'agneau sans tache, qui s'immolant lui-même, satisfera pour nous votre justice, et régnera ainsi sur le cœur des hommes qui maintenant vivent misérablement sous les chaînes du démon. *Ostende nobis misericordiam tuam et salutem tuam da nobis*. (Psalm. VIII. 8.) De toutes vos miséricordes, Seigneur, montrez-nous celle que nous désirons avec le plus d'ardeur, celle que vous nous avez promise : montrez-nous notre Rédempteur. Ils priaient, ils soupiraient, mais c'était en vain. Quatre mille ans devaient s'écouler depuis la création du monde avant l'apparition du Messie. Ce bonheur nous était réservé : mais hélas ! que faisons-nous ? quel parti savons-nous tirer de ce grand événement. Ah ! aimons bien cet aimable Rédempteur qui est déjà venu, qui nous a rachetés des mains de nos ennemis, qui en mourant lui-même nous a délivrés de la mort éternelle que nous avions méritée, nous a ouvert le paradis, nous a donné tant de sacremens, nous laisse tant de secours, tant de moyens de le servir et de l'aimer en paix dans cette vie, pour aller-ensuite dans l'autre le chercher et le posséder ! *Fuit ille*, dit S. Ambroise, *pannis involutus, ut tu laqueis absolutus sis ; illius paupertas meum patrimonium est ; infirmitas Domini mea est virtus ; lacrymæ illæ mea delicta lavarunt*. Tu serais trop ingrate envers Dieu, ô mon ame, si tu ne l'aimais point après tout ce qu'il a fait ; il a voulu être enveloppé dans ses langes pour te délivrer des lacs de l'enfer ; il s'est fait pauvre pour que tu pusses

prendre part à ses richesses ; il s'est montré faible pour te donner de la force contre tes ennemis ; il a souffert ; il a versé des larmes, pour que ces larmes lavassent tous tes péchés.

Mais ô mon Dieu, qu'il est borné le nombre de ceux qui ont été reconnaissans envers vous, et que vous avez trouvés fidèles à votre amour. Hélas ! la plus grande partie des hommes, après un tel bienfait, un tel acte de miséricorde et d'amour, disent à Dieu : Non, Seigneur, nous ne voulons point vous servir ; nous aimons mieux être les esclaves du démon, dévoués aux peines de l'enfer, que d'être vos serviteurs. Mais le Seigneur à son tour répond à ces ingrats : *Rupisti vincula mea ; dixisti : non serviam.* (Jer. II. 20.) Que dites-vous ? Mon frère, avez-vous été un de ces malheureux ? Eh ! bien, dites-moi : qu'avez-vous gagné à vivre éloigné de Dieu, et dans l'esclavage du démon ? Votre cœur a-t-il goûté la paix ? Ah prenez-y garde : la parole divine ne manque pas : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame et siti et nuditate, et omni penuria.* (Deuter. xxviii 47.) Puisque tu n'as point voulu servir ton Dieu, tu serviras ton tyran ; mais jette les yeux sur toi-même : vois comme il t'a traité. Il t'a fait gémir comme un esclave sous le poids des chaînes, pauvre, affligé, privé de toute consolation intérieure. Mais relève-toi, Dieu te parle, tu peux encore te dégager de ces chaînes de mort qui t'oppressent : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (Is. LII. 2.) Hâte-toi, maintenant qu'il en est temps encore, romps tes liens, pauvre ame captive, qui t'es volontairement rendue l'esclave de l'enfer ; brise ces nœuds qui te retiennent et te poussent vers l'enfer. Viens, dit le Seigneur, et désormais ne porte que mes chaînes ; chaînes d'or, chaînes d'amour,

chaînes de paix, chaînes de salut. *Vincula ejus alligatura salutaris.* (Eccl. vi. 31.)

Mais de quelle manière les ames s'unissent-elles à Dieu ? Par l'amour : *Caritatem habete quod est vinculum perfectionis.* (Coloss. III. 14.) Quand une ame n'a pas d'autre aiguillon que la crainte du châtement, et que cette crainte seule l'empêche de pécher, elle est toujours en grand péril de rechute. Mais celui qui s'attache à Dieu par amour peut être assuré qu'il ne le perdra jamais tant qu'il l'aimera ; et pour cela il est nécessaire que nous demandions toujours à Dieu le don de son saint amour, en le priant toujours, et en lui disant : Seigneur, retenez-moi toujours, ne souffrez pas que je me sépare de vous et de votre amour. La seule crainte que nous pouvons désirer et demander à Dieu c'est celle de déplaire à ce bon père. Ayons aussi recours à notre Mère, prions la très-sainte Vierge Marie d'obtenir pour nous la grâce de n'aimer que Dieu seul, et de nous unir si bien à son fils par l'amour, que le péché ne puisse plus nous diviser.

COLLOQUE.

O mon Jésus, pour l'amour de moi, et pour me délivrer des chaînes de l'enfer, vous avez voulu vous faire esclave, non-seulement de votre père, mais encore des hommes et des bourreaux jusqu'à perdre la vie ; et moi, pour de vils plaisirs, je me suis dégagé de votre service, et je suis devenu esclave du démon. Je maudis mille fois ces momens, où usant si mal de ma liberté, j'ai méprisé votre grâce, ô majesté infinie ! Ah ! pardonnez-moi, et attachez-moi à vous avec cette aimable chaîne d'amour que vous employez pour réunir vos ames bien-aimées. Je vous aime,

ô Verbe incarné, mon souverain bien ! Je ne désire aujourd'hui que vous aimer, je ne crains que d'être privé de votre amour. O mon Jésus ! par toutes les peines de votre vie et de votre mort, ne souffrez pas que je vous quitte jamais : *Ne permittas me separari a te*. Ah ! mon Dieu, si après tant de grâces que vous m'avez faites, tant de fois que vous m'avez pardonné, que vous m'avez envoyé la lumière, que vous m'avez invité si affectueusement à vous aimer, si je vous tournais encore une fois le dos, malheureux que je suis, quel pardon pourrais-je encore espérer de vous ! comment n'aurais-je pas à craindre d'être précipité par vous aux enfers ? Ah ! je le répète, *Ne permittas me separari a te*. O Marie, mon refuge, vous avez été jusqu'à présent l'heureuse médiatrice qui a obtenu pour moi miséricorde ; aidez-moi maintenant, et demandez pour moi mille morts avant que j'aie le malheur de perdre de nouveau la grâce de Dieu.

IV^e DISCOURS.

Le Verbe éternel d'innocent s'est fait coupable.

Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester.

(Isa. xl. 1.)

Avant l'avènement du Rédempteur, tous les hommes étaient réduits à gémir sans consolation sur la terre ; car tous étaient nés sous le poids de la colère divine, et Dieu, justement irrité par leurs péchés, ne pouvait s'apaiser.

Ecce tu iratus es, et peccavimus, s'écriait le prophète Isaïe, (64), *non est qui consurgat et teneat te*. C'est que Dieu étant l'offensé, et l'homme n'étant qu'une misérable créature, il n'était pas possible que l'homme expiât suffisamment, quelque peine qu'il pût souffrir, l'offense faite à la majesté infinie ; pour satisfaire la justice divine il fallait que l'expiation vint d'un autre Dieu. Mais cet autre Dieu n'était pas ; il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu ; et Dieu qui était l'offensé, ne pouvait pas se satisfaire lui-même ; ainsi nul espoir ne s'offrait à nous. Mais consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur : *Consolamini, consolamini, popule mi, dicit Deus vester, quoniam completa est malitia*. (Isa. XL. 1.) Dieu a trouvé le moyen de sauver l'homme en satisfaisant à la fois sa justice et sa miséricorde : *Justitia et pax osculatæ sunt*. (Psalm. LXXIV. 11.) Et comment cela s'est-il fait ? Le fils de Dieu lui-même s'est fait homme ; il a pris la forme de pécheur, et s'étant chargé de la dette des hommes, il a satisfait par sa mort la justice divine, en même temps qu'il a exercé sa miséricorde. Ainsi, pour délivrer les hommes de la mort éternelle, Jésus-Christ, d'innocent s'est fait coupable, c'est-à-dire qu'il a paru sur la terre comme un pécheur. Oui, c'est à ce point que l'a réduit son amour pour les hommes ; c'est sous ce point de vue que nous allons le considérer ; mais auparavant, demandons les lumières à Jésus et à Marie, afin de pouvoir le faire avec avantage.

Qu'était Jésus-Christ ? Il était, répond S. Paul : *Sanctus, innocens, impollutus*. Saint, innocent, sans tache. Disons mieux : c'était la sainteté, l'innocence, la pureté même, puisqu'il était fils de Dieu, Dieu comme son père, objet de toutes les complaisances de l'Éternel ; et quand ce fils bien-aimé voulut délivrer les hommes du péché et de la mort

qui en est la suite, que fit-il? *Apparuit ut peccata nostra tolleret.* (I. Jo. III. 5.) Il se présenta devant son père, offrant de satisfaire pour les hommes, et le père alors, ainsi que le dit l'apôtre, l'envoya sur la terre pour se revêtir de la chair humaine, prendre la ressemblance d'un pécheur et se rendre tout-à-fait semblable aux hommes souillés de péchés. *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* (Rom. VIII. 3.) *Et de peccato*, ajoute S. Paul, *dammavit peccatum in carne.* Ce qui signifie, selon l'explication de S. Jean Chrysostôme et de Théodoret, que le père condamna le péché à perdre l'empire qu'il avait sur les hommes, en condamnant à la mort son divin fils qui, bien qu'il fût couvert d'une chair infectée de péchés, n'en était pas moins saint et innocent.

Ainsi, Dieu pour sauver les hommes, et en même temps satisfaire sa justice, a condamné son propre fils à une vie pénible terminée par une mort douloureuse. Mais cela est-il vrai? C'est là un article de foi, nous dit S. Paul: *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* (Rom. VIII. 32.) C'est ce que Jésus lui-même assure en ces termes: *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* (Jo. III. 16.) Célius de Rhodes raconte que Déjotarus, père de plusieurs enfans, aimant l'un d'eux au-dessus de tous les autres, fit périr ces derniers pour laisser à son bien-aimé sa succession tout entière. Dieu a fait tout le contraire; c'est son bien-aimé qu'il a fait périr pour sauver les hommes, créatures ingrates, viles et méprisables: *Sic Deus dilexit mundum, etc.* Quoi! Dieu daigne aimer ces mêmes hommes au point de sacrifier son propre fils, son fils unique, qu'il aime autant que lui-même: *Ut filium suum unigenitum daret! Non servum, non angelum,* s'écrie S. Jean Chrysostôme, *non archange-*

lum dedit, sed filium suum. (Hom. vi. in Joa.) Encore, comment nous l'a-t-il donné? Il l'a donné humble, pauvre, méprisé; il l'a livré à des esclaves qui l'ont traité comme un malfaiteur, et l'ont fait mourir sur un gibet, tout abreuvé d'opprobre. O grâce! ô véhémence de l'amour divin! dit S. Bernard: *Oh gratiam! oh amoris vim!* (Serm. LXIV. in Cant.) Si on nous disait qu'un grand prince a livré à la mort son fils unique, son fils chéri, pour sauver du supplice un vil esclave, qui ne s'attendrait? dit S. Jean Chrysostôme; et si Dieu lui-même ne l'avait fait, qui aurait pu jamais croire que cela fût possible? *Quæ numquam humanus animus haud cogitare, haud sperare potuit, hæc nobis largitus est.*

Mais, Seigneur, n'est-ce pas une injustice que de condamner à la mort le fils innocent qui vous aime, pour sauver l'esclave coupable qui vous offense? Selon la raison humaine, dit Salvien, il y aurait là sans doute une grande injustice: *Quantum ad rationem humanam injustam rem quilibet homo faceret si pro pessimis servis filium bonum occidisset.* (De prov. lib. iv.) Mais il n'y a pas eu d'injustice de la part de Dieu, puisque le fils lui-même a déclaré à son père qu'il voulait payer la dette des hommes: *Oblatus est quia ipse voluit.* (Is. xxxv. 7.) Voilà donc Jésus qui s'immole volontairement comme victime d'amour; le voilà, l'agneau qui, sans résistance, vient se placer sous les ciseaux du tondeur, qui, malgré son innocence, vient souffrir de la part des hommes, l'injure, l'affront et la douleur sans pousser aucune plainte: *At quasi agnus coram tondente se obmutescet, nec aperiet os suum.* (LIII. 7.) Voilà enfin notre Rédempteur qui, pour nous sauver, veut souffrir la mort et tous les châtimens que nous méritons. *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit.* (Isa.

LIII. 7.) S. Grégoire de Naziance ajoute : *Tamquam impius pati non recusabat modo homines salutem consequerentur.*

(Orat. pro Apolog.)

Qui a produit tous ces prodiges ? demande S. Bernard, un Dieu mourir pour ses créatures ! *Quis fecit ? Fecit caritas.* C'est l'amour que Dieu a pour les hommes, le saint docteur considère notre Sauveur bien-aimé au moment où il fut pris dans le jardin de Gethsemani, *et ligaverunt eum.* (Jo. XVIII. 12.) Et il fait cette question : *Quid tibi et vinculis ?* Seigneur, lui dit-il, je vous vois lié comme un criminel par ces misérables qui veulent vous conduire injustement à la mort. Eh ! qui a-t-il de commun entre vous et ces indignés chaînes ? C'est aux malfaiteurs que la justice les destine, non à vous qui êtes innocent, vous fils de Dieu, la sainteté même. Ce ne sont pas, dit S. Laurent Justinien, les liens dont les soldats le chargèrent, qui traînèrent Jésus à la mort : ce fut son amour pour les hommes : *O caritas, s'écrit-il, quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit !* Le même S. Bernard examine ensuite l'injuste sentence de Pilate qui condamne Jésus à la mort, après avoir lui-même déclaré qu'il le trouvait innocent ; puis se tournant vers Jésus, il gémit et s'écrit : *Quid fecisti, o innocentissime salvator, quod sic judicareris ?* Ah ! Seigneur, j'entends ce juge inique qui vous condamne à mourir sur la croix ; eh ! quel mal avez-vous donc fait, quel délit pour mériter cette mort infâme, cette mort des plus affreux scélérats ? Ah ! je vous entends, mon Jésus, le crime que vous avez commis, c'est d'avoir eu trop d'amour pour les hommes : *amor tuus peccatum tuum.* Oui, c'est cet amour, plutôt que Pilate, qui vous condamne à mourir, car votre mort était le prix de la rançon des hommes. Quand le temps de

la passion s'approchait, notre Rédempteur priaït son père de le glorifier un peu plus tôt en recevant le sacrifice de sa vie. *Clarifica me tu, pater.* (Jo. xvii.) S. Jean Chrisostôme s'écrie frappé de stupeur : *Quid dicis? Hæc gloriari appellas?* Une longue passion, une mort accompagnée de tant de douleurs, voilà ce que vous appelez votre gloire? Et comme si Jésus lui-même répondait, le saint ajoute : *Ita, pro dilectis hæc gloriam existimo.* Oui, l'amour que j'ai pour les hommes est tel, que je mets ma gloire à souffrir et à mourir pour eux.

Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere : ecce Deus vester ultionem adducet retributionis, Deus ipse veniet et salvabit vos. (Isa. xxxv.) Ne craignez plus, pauvres pécheurs, dit le prophète; pourquoi désespérer d'obtenir le pardon, quand le fils de Dieu vient pour vous sauver, lorsque, pour vous soustraire à la juste punition qui vous était due, il offre sa propre vie? Si vos œuvres sont insuffisantes pour calmer le courroux céleste, voici qui le calmera : cet enfant que vous voyez gisant sur la paille, pleurant, tremblant de froid; ce sont ses larmes qui apaiseront Dieu offensé. N'ayez plus de tristesse, dit S. Léon; la sentence de mort prononcée contre vous ne peut plus vous atteindre, depuis qu'est né celui qui vous apporte la vie. *Neque fas est locum esse tristitiæ ubi natalis est vitæ. Dulcis Dies pœnitentibus,* dit S. Augustin; *hodie peccatum tollitur, et peccator desperat?* Si vous ne pouvez rendre à Dieu la satisfaction que vous lui devez, voici Jésus qui l'offre à votre place. Il a commencé à faire pénitence dans cette étable, il la fera toute sa vie et l'accomplira sur la croix, où il attachera, dit S. Paul, le décret de votre condamnation afin de l'effacer avec son sang. *Dolens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contra-*

rium nobis et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. (Coloss. III.) Il dit ailleurs que Jésus-Christ en mourant pour nous est devenu notre justice : *Factus est nobis sapientia justitia sanctificatio et redemptio.* (I. Cor. I.) *Justitia*, dit S. Bernard, *in ablutione peccatorum.* Cela est vrai, car Dieu ayant accepté pour notre rachat les souffrances et la mort de Jésus-Christ, il est obligé comme par un pacte exprès, de nous pardonner. *Qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II. Cor. V.) L'innocent est devenu la victime de nos péchés, afin que le pardon nous appartînt ensuite de droit en vertu de ses mérites. C'est pour cela que David demandait à Dieu de le sauver non-seulement par sa miséricorde, mais encore par sa justice : *in justitia tua libera me.* (Psalm. XXX.)

Dieu a toujours ardemment désiré le salut des pécheurs; ce désir l'excitait à les suivre en leur criant sans cesse : *Redite prævaricatores ad cor.* (Is. XVII. 8.) Pécheurs rentrez dans vos cœurs, songez à l'amour que je vous ai montré et ne m'offensez plus. *Convertimini ad me et ego convertar ad vos.* (Zac. I. 3.) Tournez-vous vers moi et je vous embrasserai. *Quare moriemini, domus Israël? Revertimini et vivite.* (Ezech. XXI. 31.) Pourquoi, mes enfans, voulez-vous vous perdre et vous condamner vous-mêmes à la mort éternelle; revenez à moi et vivez. En un mot, sa miséricorde infinie l'a fait descendre du ciel sur la terre pour venir vous soustraire à la mort. *Per viscera misericordiae Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto.* (Luc. I. 78.) Il importe ici de réfléchir à ce que dit S. Paul : Avant que Dieu se fit homme, il conservait pour nous la miséricorde, mais il ne pouvait compatir à nos peines, parce que la compassion cause une souffrance morale, et que Dieu est incapable de souffrance. Ce fut

pour pouvoir se livrer à la compassion que le Verbe se fit homme , capable de souffrir et de prendre ainsi part à nos peines. *Non enim habemus pontificem qui non possit compatî infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato.* (Hébr. 45.) Il dit ailleurs : *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* (Hébr. II. 17.)

Qu'elle est grande, en effet , la compassion de Jésus-Christ pour les pécheurs ! C'est cette compassion qui lui a fait dire qu'il était le pasteur qui cherche sa brebis égarée et qui en la retrouvant se réjouit en disant : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat* (Luc. xv.) Qui la met sur ses épaules et l'attache à lui, de peur de la perdre une seconde fois , *et imponit in humeros suos gaudens.* (Ibid.) C'est elle qui lui a fait dire qu'il est ce tendre père qui , lorsque l'enfant prodigue qui l'a quitté retourne à ses pieds , ne le repousse pas , mais l'embrasse , le carresse, et sent expirer toute sa colère en le voyant repentant. *Accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* (Ibid.) C'est elle qui lui fait dire : *Sto ad ostium et pulso;* (Ap. III. 20.) c'est-à-dire que , bien que chassé de l'ame par le péché , il ne s'éloigne pas , mais qu'il reste en dehors de la porte du cœur , à laquelle il frappe sans cesse pour y rentrer. C'est elle qui lui fait dire à ses disciples qui , dans leur zèle indiscret , voulaient tirer vengeance de ceux qui les avaient repoussés : *Nescitis cuius spiritus estis.* (Luc. VI. 53.) Vous me voyez plein de compassion pour le pécheur , et vous prétendez vous venger : allez , allez , vous n'avez point mon esprit ; c'est elle enfin qui lui a fait dire : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. XI.) Venez à moi , vous tous qui êtes affligés et tourmentés du poids de vos péchés et je vous soulagerai. Avec quelle

bienveillance, en effet, ne pardonne-t-il pas à Madeleine, aussitôt qu'elle reconnaît ses fautes, au paralytique auquel il rend à la fois la grâce et la santé, à la femme adultère que lui amènent les prêtres pour qu'il la condamne. *Nemo te condemnavit*, lui dit-il, *nec ego te condemnabo*. (Jo. VIII.) Aucun de ceux qui l'ont conduite à moi ne l'a condamnée. Comment te condamnerais-je, moi qui ne suis venu que pour sauver les pécheurs : va en paix et ne péche plus. *Vade et jam amplius noli peccare*.

Ah ! ne craignons rien de Jésus-Christ, craignons seulement de nous-mêmes et de notre obstination si, après que nous l'avons offensé, nous refusons d'obéir à sa voix qui nous appelle à recevoir le pardon. *Quis est qui condemnet?* dit l'apôtre; *Christus, Jesus qui mortuus est, qui etiam interpellat pro nobis?* (Rom. VIII.) Si nous perséverons dans l'obstination, Jésus sera obligé de nous condamner ; mais si nous avons le repentir du mal que nous avons fait, qu'avons-nous à craindre de Jésus-Christ ? Qui nous condamnera ? dit S. Paul ; n'est-ce pas notre Rédempteur lui-même, celui qui est mort exprès pour ne point nous condamner ? Celui qui pour pouvoir nous pardonner n'a point voulu de pardon pour lui-même ? *Ut servum redimeret, sibi ipsi non pepercit?* S. Bernard.

Allez donc, pécheur, à l'étable de Bethléem et rendez grâce à Jésus enfant qui, pour vous, est tout tremblant de froid, gémissant et pleurant sur un peu de paille. Rendez grâce à votre Rédempteur. Si vous désirez le pardon, il vous attend dans cette crèche pour vous l'accorder ; allez, hâtez-vous de le demander, et n'oubliez jamais que Jésus-Christ a payé pour vous. *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris*. (Eccl. XXIX. 20.) N'oubliez pas, dit le prophète, le bienfait immense que vous avez reçu quand

Jésus est devenu caution de votre dette envers Dieu, et qu'il s'est chargé de la peine que vous méritiez. Ne l'oubliez pas, et surtout aimez votre Rédempteur ; car si vous l'aimez, vos péchés même ne nous empêcheront pas de recevoir de Dieu toutes les grâces qu'il accorde aux âmes qu'il chérit. *Omnia cooperantur in bonum.* (Rom. VIII.) *Etiam peccata*, ajoute la glose. Le souvenir des péchés commis est utile au pécheur qui en gémit et qui les déteste ; car il le rendra plus humble et sans doute aussi plus reconnaissant envers Dieu qui l'a accueilli avec tant d'amour. *Gaudium erit in caelo super uno peccatore penitentiam agente*, etc. (Luc. xv. 7.) Mais de quel pécheur pourra-t-on dire que son retour cause au ciel plus de joie que la bonne conduite de beaucoup de justes ? Cela s'entend de ce pécheur qui, reconnaissant de la bonté divine, se consacre avec ferveur à l'amour divin comme l'ont fait S. Paul, sainte Madelaine, sainte Marie Égyptienne, S. Augustin, sainte Marguerite de Cortone, et cette sainte surtout qui, après avoir vécu dans le péché pendant plusieurs années, vit un jour dans le ciel la place que Dieu lui avait destinée au milieu des Séraphins et qui, se voyant ainsi favorisée par le Seigneur, lui dit : Pourquoi tant de grâces à moi, Seigneur ? Avez-vous oublié toutes mes offenses ? Le Seigneur, lui répondit : Quand une âme est repentante de ses fautes, j'oublie toutes les injures que j'en ai reçues. *Si impius egerit penitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. xviii. 21.)

Concluons, les péchés qu'on a faits n'empêchent pas qu'on ne puisse devenir saint. Dieu, quand nous le désirons, nous offre promptement tous les secours nécessaires. Qu'avons-nous donc à faire ? à nous donner à Dieu tout entiers, à lui consacrer tous les jours de vie qui nous

restent, hâtons-nous donc, point de retard ; car si la chose manque, ce sera par notre faute : Dieu n'y est pour rien. Ne faisons point, par notre négligence, que ces appels miséricordieux que nous fait le Seigneur ne soient pour nous que des sujets de remords et de désespoir à nos derniers momens, car alors la nuit viendra : *Venit nox, in qua nemo potest operari.* (Jo. ix. 4.) Reconnaissons-nous à la très-sainte Vierge qui, ainsi que le dit S. Germain, se glorifie de ramener et de sanctifier les pécheurs les plus endurcis, en obtenant pour eux tous les trésors de la grâce ; et certes elle peut le faire parce que c'est en qualité de mère qu'elle adresse à Jésus-Christ ses demandes. *Tu autem materna in Deum autoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias.* (S. Germ. in encom. Deip.) Elle-même nous y encourage, comme l'Église nous l'enseigne en lui faisant dire : *Mecum sunt divitiæ...., ut ditem diligentes me.* (Prov. viii.)—*In me gratia omnis viæ et veritatis ; in me omnis spes vitæ et virtutis.* (Eccl. xxiv.) Venez tous à moi, dit-elle, car en moi vous trouverez toute espérance de vous sauver et de vous sanctifier.

SENTIMENT D'AFFECTION ET PRIÈRES.

Que suis-je donc, ô mon divin Rédempteur, pour que vous m'avez tant aimé, et que vous l'avez fait avec tant de persévérance ? Qu'avez-vous reçu de moi qui ait excité en vous cet amour, si ce n'est du dégoût et du mécontentement qui auraient dû plutôt vous obliger à m'abandonner et à me chasser de votre présence ? J'accepterais, Seigneur, toute sorte de châtiment, mais non celui-là ; si vous m'abandonniez, je ne pourrais plus vous aimer, et c'est à vous aimer que je mets tout mon bonheur. Je

veux vous aimer autant que peut le faire un malheureux pécheur, qui oubliant les faveurs et les preuves d'amour qu'il a reçues de vous, s'est éloigné de vous et a renoncé volontairement à votre grâce pour de vains plaisirs d'un moment. Pardonnez-moi, mon Jésus chéri, tandis que je me repens sincèrement de tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Mais vous savez que je ne me contente pas seulement du pardon; Je veux, autant que je le puis, compenser par l'amour l'ingratitude que j'ai montrée jusqu'à présent. Une ame innocente vous rend grâce de de l'avoir préservée du péché; je dois vous aimer, moi, comme un pécheur rebelle, condamné aux peines de l'enfer pour ses péchés, et toujours racheté par vous, et ramené aux voies du salut, riche de lumières, de secours et de saintes inspirations. O Rédempteur des hommes, qui l'avez étési souvent de mon ame, vous m'avez enfin montré tant d'amour, que, vaincu par les preuves que vous m'en avez données, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer aussi et de placer en vous tout mon amour. Je vous aime donc, ô bonté infinie, ô Dieu infiniment aimable; mais augmentez encore ces saintes flammes qui me consomment, percez mon cœur des flèches de votre amour; pour votre propre gloire faites-vous aimer de celui qui vous a le plus offensé. Marie, ô ma mère, vous êtes l'espérance et le refuge des pécheurs, secourez donc un pécheur qui veut se rendre agréable à Dieu et n'aimer que lui.

V^e DISCOURS.

Le Verbe éternel de fort s'est rendu faible.

Dicite pusillanimis : confortamini et nolite timere ! Deus ipse veniet et salvabit vos. (Is. xxxv.)

Le prophète en parlant de l'avènement du Rédempteur, s'exprime en ces termes : *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium. (Is. xxxii. 16.)* Isaïe parlait des païens (au nombre desquels étaient nos pères), qui vivaient dans une terre déserte, abandonnée des hommes qui avaient connu et adoré le vrai Dieu, et seulement habitée par les esclaves du démon ; terre déserte et sans issue, car ces malheureux ignoraient le chemin du salut. Eh bien ! cette terre si misérable devait, à l'avènement du Messie, se réjouir, se voir couverte de serviteurs du vrai Dieu, qui se fortifieraient par la grâce divine contre toutes les attaques de leurs ennemis, fleurir comme un beau lis par la pureté des mœurs et le parfum de toutes les vertus. C'est pour cela qu'Isaïe ajoute : *Dicite pusillanimis : confortamini, etc.* Cette prédication s'est accomplie : écrivons-nous donc dans les transports de notre allégresse ; réjouissons-nous, ô fils d'Adam, réjouissons-nous, chassez toute crainte. Si vous êtes nés faibles et incapables de résister à tant d'ennemis : *Nolite timere, Deus ipse veniet et salvabit vos.* Ce Dieu est venu sur la terre, et en vous donnant des forces suffisantes pour combattre et pour vaincre, il vous a sauvés. Comment le Rédempteur vous a-t-il

donné ces forces ? C'est en devenant faible lui-même de fort et de tout puissant qu'il était ; il s'est revêtu de notre faiblesse et il nous a communiqué sa force. C'est ce que nous allons examiner après avoir demandé des lumières à Jésus et à Marie.

Dieu est le seul être qu'on puisse appeler fort , puisqu'il est la force même de laquelle émane toute celle que les forts peuvent avoir : *Mea est fortitudo : per me reges regnant.* (Prov. VIII. 14.) Dieu est ce grand être puissant qui peut tout ce qu'il veut, et n'a besoin pour opérer que de sa volonté. *Ecce tu fecisti caelum et terram in fortitudine tua et non erit difficile omne verbum.* (Jer. XXXII. 17.) A un simple signe il a créé de rien le ciel et la terre : *Ipse dixit, et facta sunt.* (Psalm. CXLVIII. 5.) S'il le voulait d'un autre signe il pourrait détruire cette grande machine de l'univers : *Potest universum mundum uno nutu delere.* (II. Machab. VIII. 18.) Nous savons qu'il n'eut qu'à vouloir, et qu'en un instant cinq villes furent consumées par le feu du ciel. Nous savons qu'antérieurement un déluge, inondant la terre, fit périr tous les hommes à l'exception de huit personnes. O Seigneur, s'écrie le prophète, qui peut résister à la force de votre bras ? *Virtuti brachii tui quis resistet?* (Is. XL. 10.)

Tout ceci nous montre combien est grande la témérité du pécheur qui a l'audace de résister à Dieu et d'opposer sa faible main à celle du Tout-Puissant. *Tetendit adversus Dominum manum suam, contra Omnipotentem roboratus est.* (Job. xv. 21.) Si nous voyions une fourmi attaquer un soldat, ne trouverions-nous pas qu'il y aurait témérité bien grande ? Combien n'est-il pas plus téméraire l'homme qui ose s'en prendre à Dieu et qui, méprisant sa grâce et ses préceptes, se déclare son ennemi !

Ce sont ces ennemis ingrats et téméraires que le fils de Dieu est venu sauver en se faisant homme, en se chargeant des peines qu'ils avaient méritées, en obtenant pour eux le pardon : et comme l'homme était resté faible et sans force par l'effet du péché, que fit le Rédempteur ? De fort et de tout-puissant qu'il était, il se fit faible. Ce fut en prenant sur lui-même la force corporelle de l'homme, qu'il obtint pour l'homme par ses propres mérites la force d'esprit nécessaire pour surmonter les attaques de la chair et du démon ; et le voilà aussitôt devenu faible enfant, ayant besoin de lait pour se soutenir, si faible que de lui-même il ne peut se mouvoir ni se soutenir.

En venant sur la terre, le Verbe éternel voulut cacher sa force : *Deus ab austro veniet; ibi abscondita est fortitudo ejus.* (Habac. c. III.) Jésus, dit S. Augustin, fort et infirme, fort puisqu'il a créé le monde, infirme puisqu'il est devenu semblable à nous. *Invenimus Jesum fortem, per quem sine labore facta sunt omnia; infirmum vis nosse? Verbum caro factum est.* (Tract. xv. in Jo.) Or, continue le saint docteur, le fort a voulu guérir notre faiblesse, en la prenant pour lui. *Condidit nos fortitudine sua, quæsit nos infirmitate sua.* C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il s'est comparé lui-même à la poule, en s'adressant à Jérusalem : *Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti?* (Matth. XXIII. 37.) La poule, dit S. Augustin, se rend malade pour élever ses poussins ; c'est à ce signe qu'on reconnaît qu'elle est mère. Ainsi agit notre Rédempteur ; c'est à son propre mal qu'on reconnaît qu'il est le père de tous ces malades qu'on appelle les hommes.

Voici le Roi du ciel, dit S. Cyrille, enveloppé dans des langes qui ne lui permettent pas même de se mouvoir :

Qui cœlum regit, fascis involvitur. Voyez-le dans le voyage qu'il doit faire en Égypte par ordre du Père éternel. Il veut obéir, mais il ne peut marcher; il faut que Joseph et Marie le portent tour à tour dans leurs bras. Au retour, il faut qu'ils s'arrêtent souvent en chemin pour se reposer, car l'enfant a tellement grandi qu'on ne peut plus le porter, et d'un autre côté, il est encore si jeune et si faible qu'il ne peut faire beaucoup de chemin. *Sic magnus, ut portari non valeat, et sic parvus, quod per se ire non possit.*

Voyez-le déjà un peu grand, dans la boutique de Nazareth, aidant péniblement Joseph dans son métier de menuisier. Oh! qui pourrait contempler attentivement Jésus, ce bel adolescent, travaillant une pièce de bois grossier, et lui dire : Aimable enfant, n'êtes-vous pas ce Dieu qui dans un instant a tiré le monde du néant? Eh! comment aujourd'hui prenez-vous tant de peine pour dégrossir ce bois, sans avoir pu finir encore votre ouvrage? Qui vous a rendu si faible? O sainte foi! ô amour divin! ô Dieu! Comme une de ces pensées, si nous nous en pénétrions bien, devrait nous enflammer, nous consumer d'amour! A quel point un Dieu est-il descendu pour se faire aimer des hommes! mais voyez-le au terme de sa vie, chargé de liens dans le jardin, attaché à la colonne du prétoire pour être flagellé; voyez-le la croix sur l'épaule, ayant à peine la force de la soutenir, et tombant plusieurs fois par le chemin; voyez-le attaché à la croix avec des clous dont il ne peut s'arracher; voyez-le enfin tombant en faiblesse, agonisant et bientôt rendant l'esprit.

Pourquoi Jésus-Christ s'est-il rendu si faible? afin de nous communiquer sa force, afin que nous pussions com-

batre et vaincre les démons : *Vicit Leo de tribu Juda.* (Ap. v. 5.) La volonté de sauver les hommes, dit David, est inhérente à la nature divine : *Deus noster, Deus salvos faciendi; et Domini, Domini exitus mortis.* (Ps. LXVII. 22.) Voici ce que dit Bellarmin sur ce texte : *Hoc est illi proprium, hæc est ejus natura : Deus noster est Deus salvans et Dei nostri sunt exitus mortis, id est liberatio a morte.* Si nous sommes faibles, confions-nous en Jésus-Christ et nous pourrons tout : *Omnia possum in eo qui me confortat,* disait l'apôtre. (Phil. iv. 13.) Je puis tout, non avec mes propres forces, mais avec celles qui me viennent du Rédempteur par ses mérites. *Confidite filii, ego vici mundum.* (Jo. XVI. 33.) Prenez courage, mes enfans, dit Jésus-Christ, si vous ne pouvez résister à vos ennemis : *Ego vici mundum, j'ai vaincu pour vous, ma victoire est pour votre bien : Servez-vous maintenant des armes que je laisse en vos mains pour vous défendre, et vous vaincrez.* Quelles sont donc les armes que Jésus-Christ a laissées en nos mains ? L'usage des sacremens et la prière. Vous savez que par le moyen des sacremens, surtout de la pénitence et de l'eucharistie, nous recevons les grâces que le Sauveur a obtenues pour nous, et l'expérience journalière peut vous apprendre que celui qui fréquente les sacremens se maintient dans la grâce de Dieu ; avec quelle force surtout ne résiste-t-il pas aux tentations ! On appelle l'eucharistie pain céleste afin que nous sachions bien que de même que le pain de la terre conserve la vie du corps, de même la communion conserve la vie de l'ame, c'est-à-dire la grâce divine. Le concile de Trente définit la communion un remède qui nous guérit des péchés véniels et nous préserve des péchés graves : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservemur.* (Sess. XIII.

cap. 2.) S. Thomas dit en parlant de l'eucharistie, que la plaie que nous fait le péché serait incurable, si nous n'avions ce remède divin : *Esset incurabilis, nisi subveniret medicina Dei.* (Op. de sacr.) Innocent III (de myst. missæ) dit que la passion de Jésus-Christ nous délivre de la chaîne du péché, et la communion de la volonté de pécher : *Mysterium crucis eripit nos a potestate peccati, mysterium eucharisticæ eripit nos a voluntate peccandi.*

Le second moyen que nous avons de vaincre les tentations, c'est d'adresser nos prières à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Jo. xiv. 14.) Ainsi tout ce que nous demanderons à Dieu au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire par ses mérites, nous l'obtiendrons. Ce qu'on voit arriver continuellement, c'est que ceux qui sont tentés et qui ont recours à Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ obtiennent toujours la victoire; qu'au contraire ceux qui ne se recommandent pas à Dieu succombent misérablement et se perdent. Ils disent pour s'excuser qu'ils sont de chair et faibles. Mais de quel avantage sera pour eux cette excuse, puisqu'ils ne veulent pas se fortifier en recourant à Jésus-Christ, chose pour laquelle ils n'ont besoin que d'invoquer son saint nom avec confiance. Quelle excuse aurait celui qui se plaindrait de ce que son ennemi l'a vaincu, si quand on lui présente une arme pour se défendre il ne voulait ni s'en servir ni la recevoir? S'il alléguait sa faiblesse, qui ne le condamnerait en lui disant : Puisque tu te sentais faible, pourquoi n'as-tu point accepté les armes qu'on t'offrait? Le démon, dit S. Augustin, a été enchaîné par Jésus-Christ; il peut aboyer mais non mordre; il ne pourra mordre que celui qui voudra être mordu. Quand

un chien est à la chaîne , n'y a-t-il pas de la folie à aller se faire mordre par lui? *Venit Christus et alligavit diabolum. Alligatus est tanquam innexus canis catenis. Stultus est homo quem canis in catena positus mordet. Ille latrare potest, sollicitare potest, morderé non potest nisi volentem. Non enim extorquet à nobis consensum, sed petit.* (Serm. 197.) Il dit ailleurs que le Rédempteur nous a donné tout ce qu'il nous faut pour guérir. Celui qui ne veut pas observer la loi ne meurt que parce qu'il veut lui-même être son meurtrier. *Quantum in medico est, sanare venit aegrotum. Ipse se interimit qui præcepta observare non vult.*

Celui qui se prévaut de Jésus-Christ , se rend fort de toute la force de Jésus-Christ qui , dit S. Augustin , ne nous exhorte pas seulement à combattre , mais nous soutient et nous rend vainqueurs. *Hortatur ut pugnes et adjuvat ut vincas, et deficientem sublevat et vincentem coronat.* (In. Psalm. xxxii.) *Tunc saliet*, dit Isaïe, chap. 32 , *sicut cervus claudus*; c'est-à-dire que par les mérites de Jésus-Christ , celui qui pouvait à peine se mouvoir , acquerra l'agilité d'un cerf. *Et quæ erat arida, erit in stagnum et sitiens in fontem aquarum.* Le sol le plus aride deviendra fécond en vertus; *in cubilibus in quibus prius dracones habitabant oriatur vigor calami et junci.* Dans les ames qui servaient d'abord d'habitation au démon , naîtra la vigueur du roseau et du jonc. Du roseau, c'est-à-dire de l'humilité, *quia humilis est vacuus in oculis suis*, dit Cornelius à Lapidé; et du jonc , c'est-à-dire de la charité, parce que dans certains lieux , dit le même auteur , on s'en sert en guise de mèches pour les lampes. En un mot, nous trouverons en Jésus-Christ toute la grâce, toute la force, tout l'appui nécessaire , quand nous aurons recours à lui. *In om-*

nibus divites facti estis, ita ut nihil vobis desit in illa gratia. (I. Cor. 1.) C'est pour cela qu'il s'est fait homme, et qu'en quelque sorte il s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum.* (Phil. II. 7.) *Quare ad nihilum se redegit; se evacuavit majestate, gloria et robore,* dit un commentateur. Il s'est réduit presque à rien; il s'est dépouillé de sa majesté, de sa gloire, de sa force, et il s'est chargé de toutes nos faiblesses, afin de nous communiquer les vertus et de devenir notre lumière, notre justice, notre sanctification et notre rançon. *Factus est nobis sapientia à Deo justitia, sanctificatio et redemptio.* (I. Cor. 1.) Toujours prêt à donner de la force et des secours à ceux qui en demandent.

Vidi præcinctum ad mamillas zona aureâ. (Apoc. I. 15.) S. Jean voit le Seigneur le sein plein de lait, c'est-à-dire de grâce, et entouré d'une ceinture d'or. Cela signifie que Jésus-Christ est comme pressé et contraint par l'amour qu'il a pour les hommes. De même qu'une femme qui a le sein plein de lait cherche et désire trouver des enfans qui la déchargent de ce poids, de même il désire que nous lui demandions des grâces et des secours pour vaincre nos ennemis qui arrêtent les effets de sa bienveillance et mettent notre salut en danger. Oh! qu'il est bon et libéral, notre Dieu, envers une ame qui véritablement le cherche : *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Thren. III. 25.) Si donc nous ne devenons point saints, c'est notre faute, c'est que nous ne nous en tenons pas seulement à Dieu seul. *Vult et non vult piger.* (Prov. XIII.) Les chrétiens de foi tiède veulent et ne veulent pas, et s'ils finissent par être vaincus, c'est qu'ils n'ont pas la volonté ferme de plaire à Dieu. Une volonté ferme vient à bout de tout, parce que l'ame qui veut réellement se donner à Dieu trouve en Dieu de l'appui; Dieu lui tend

la main pour l'aider à vaincre tous les obstacles qui peuvent l'arrêter dans la voie de la perfection. Tel était le sens de ces paroles d'Israïe. *Utinam dirumperes cœlos et descenderes a facie tua montes defluerent* (LXIXV. 1.) *Erunt prava indirecta et aspera in vias planas.* (XL. 4.) A la venue du Rédempteur, avec la force qu'il donnera aux âmes ferventes, disparaîtront tous les appétits de la chair; les routes âpres et tortueuses deviendront, pour elle, droites et unies, c'est-à-dire que ce que les hommes trouvaient d'abord difficile, rude et pénible est devenu aisé, agréable et doux par le moyen de la grâce donnée par Jésus-Christ et de l'amour qu'il allume dans les cœurs. Ainsi S. Jean de Dieu se réjouissait d'être fustigé dans un hospice comme un insensé; ainsi sainte Lidovine jouissait de se voir couverte de plaies, sur un lit qu'elle ne pouvait quitter; ainsi S. Laurent bravait le tyran qui le faisait brûler sur un gril et il donnait avec joie sa vie pour Jésus-Christ. Ainsi encore tant d'âmes aimantes trouvent la paix et le contentement, non dans les plaisirs et les honneurs du monde, mais dans les douleurs et dans l'ignominie.

Ah! prions Jésus-Christ de nous donner ce feu qu'il est venu allumer sur la terre, et nous trouverons encore qu'il est moins difficile de mépriser les biens périssables de la terre, et d'entreprendre les grandes choses pour la gloire de Dieu. *Qui amat non laborat*, dit S. Augustin. Pour une âme qui aime Dieu, il n'y a ni fatigue ni peine à souffrir, à prier, à se mortifier, à s'humilier, à se détacher des délices du monde. Plus elle fait ou plus elle souffre, plus elle veut faire et souffrir. *Dura sicut infernus æmulatio : Lampades ejus lampades ignis atque flammarum.* (Cant. VIII. 6.) Les flammes de l'amour divin sont

comme celles de l'enfer ; elles ne disent jamais c'est assez. Peu ne suffit pas à l'âme qui aime Dieu.

« De même que dans l'enfer aucun feu n'est jamais trop ardent , de même un amant ne trouve jamais sa flamme trop vive. »

Prions la très-sainte Vierge , qui (comme cela fut révélé à sainte Marie Madeleine de Pazzi) distribue aux âmes l'amour divin , d'obtenir pour nous ce don précieux. Elle est le trésor de Dieu et la trésorière de toutes ses grâces, *thesaurus et thesauraria gratiarum.*

COLLOQUE.

Mon Dieu et mon Rédempteur, j'étais perdu ; c'est vous qui au prix de votre sang m'avez racheté de l'enfer , et quoique plusieurs fois je sois retombé dans le péché , vous ne vous êtes point lassé de me secourir. *Tuus sum ego , salvum me fac.* Puisque je suis à vous , comme je l'espère , ne permettez pas qu'il m'arrive encore de me révolter contre vous et de vous perdre. Pour moi , plutôt que de me voir de nouveau l'esclave du démon , je suis résolu à souffrir la mort mille fois ; mais vous connaissez ma faiblesse , donnez-moi la force de repousser les attaques du démon. Je sais que j'obtiendrai de vous du secours contre les tentations si je vous le demande , car vous me l'avez promis : *Petite et accipietis ; omnis qui petit , accipit.* Mais ma seule crainte , c'est de négliger dans l'occasion d'avoir recours à vous , et par conséquent de succomber. Donnez-moi donc, Seigneur, les lumières et la force de recourir toujours à vous , et de vous invoquer toutes les fois que j'éprouverai des tentations ; c'est là, Seigneur , ce que je vous demande avec le plus d'instance ;

accordez-le moi par les mérites de votre sang : Et vous , Marie , obtenez-le pour moi au nom de l'amour que vous avez pour Jésus-Christ.

VI^e DISCOURS.

Le Verbe éternel de sien s'est fait nôtre.

Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis. (Isa. ix. 6.)

Dis-moi , cruel Hérode , pourquoi , dans ton ambition de régner , fais-tu périr tant d'enfans innocens. Qu'est-ce qui te trouble ? qu'elle crainte t'agite ? Tu crains sans doute que le messie déjà né ne doive te dépouiller de ta royauté ? *Quid est*, dit S. Fulgence, *quod sic turbaris, Herodes? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo subjugare.* (Serm. 5, de Epiph.) Ce roi que tu redoutes n'est point venu vaincre les puissans de la terre par la force des armes ; il est venu régner sur les cœurs des hommes en souffrant et en mourant pour eux. *Venit ergo*, dit le même saint, *non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus.* Notre aimable Rédempteur n'est pas venu faire la guerre pendant sa vie ; il est venu pour triompher de l'amour des hommes en laissant sa vie sur une croix , comme il le dit lui-même : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me ipsum.* (Jo. XII. 32.) Mais laissons là Hérode, ames dévotes, et venons à nous. Pourquoi le fils de Dieu est-il venu sur la terre ? pour se donner à nous ? Oui , nous dit Isaïe : *Parvulus natus est nobis, filius datus*

est nobis. C'est là que le Seigneur s'est laissé conduire par son amour pour nous et le désir qu'il a d'obtenir les nôtres. De *sien* il s'est fait nôtre. Avant de voir comment cela s'est opéré, demandons des lumières au très-saint sacrement et à la divine Marie.

Le plus grand privilège de Dieu, pour mieux dire le grand attribut de sa divinité, c'est d'être sien, d'exister par lui-même, de ne dépendre de personne. Toutes les créatures, quelques grandes qu'elles soient, ne sont rien en effet, puisque tout ce qu'elles ont elles le tiennent de Dieu qui les a créés et qui les conserve, de telle manière que si Dieu cessait un moment de les conserver, elles perdraient sur le champ leur être et retourneraient au néant. Dieu au contraire ne peut pas cesser d'être parce qu'il est par lui-même, et qu'il n'y a par conséquent aucun être qui puisse le détruire ou diminuer sa grandeur, sa puissance et sa félicité. Mais le Père éternel, dit S. Paul, a donné son fils pour nous, *pro nobis omnibus tradidit illum*. (Rom. VIII. 32.) Le fils lui-même a voulu se donner; *dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*. (Ephes. v. 2.) Dieu en se donnant pour nous, s'est donc fait nôtre? oui, dit S. Bernard: *Natus est nobis qui sibi erat*. Celui qui était tout entier à lui-même, a voulu naître pour nous. *Triumphat de Deo amor*. Ce Dieu que personne n'a pu dominer, l'amour l'a vaincu; il en a si bien triomphé que de sien il l'a rendu nôtre; *sic Deus dilexit mundum*, etc. (Jo. III. 16.) Dieu, dit Jésus-Christ, a aimé les hommes au point de leur donner son fils, et celui-ci s'est donné lui-même pour être aimé d'eux.

Dieu avait essayé de plusieurs manières de s'attacher les cœurs des hommes; il avait employé tour à tour les bienfaits, les menaces et les promesses, et toujours en

vain. Son amour infini, dit S. Augustin, trouva pourtant le moyen d'y réussir; ce fut l'incarnation du Verbe. Par là il se donne tout à nous pour nous obliger à l'aimer de tout notre cœur. *Modum tunc, ut se proderet, invenit amor.* (Serm. 206, de Temp.) Dieu pouvait envoyer un ange, un séraphin pour racheter l'homme, mais alors l'homme aurait dû partager son cœur et son amour entre son Créateur et son Rédempteur. Dieu qui voulait tout l'amour et tout le cœur de l'homme, *voluit esse nobis Creator et Redemptor*, dit un pieux écrivain; il était notre Créateur, il voulut aussi être notre Rédempteur.

Et le voilà déjà venu du ciel sous la forme d'un enfant, né pour nous, et tout entier à nous. *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis.* Et c'est là justement ce que l'ange voulut dire aux bergers quand il leur adressa ces mots : *Natus est vobis hodie Salvator.* (Luc. II. 11.) Comme s'il eût dit : Pasteurs, allez à la grotte de Bethléem; là vous adorerez un enfant que vous y trouverez, étendu sur la paille, dans une crèche, tremblant de froid et pleurant; apprenez que cet enfant est votre Dieu, qui n'a voulu envoyer personne pour vous sauver, et qui vient lui-même pour mieux obtenir votre amour. Qu'un roi dise à un de ses serviteurs quelques mots confidentiels, qu'il lui sourie, qu'il lui donne une fleur, combien ce serviteur s'estimera heureux et honoré! combien croirait-il l'être davantage, si ce roi le choisissait pour ami, l'admettait à sa table, le logeait dans son palais, le tenait sans cesse auprès de lui. Oh! mon souverain, mon Jésus, avant la rédemption, vous ne pouviez faire entrer l'homme dans le ciel parce que le péché lui en fermait l'accès; vous êtes venu sur la terre pour converser avec lui comme un frère; et pour vous donner à lui tout entier. *Deus piissi-*

mus, dit S. Augustin, *præ amore hominis, non solum sua, verum se ipsum impendit.*

Son affection pour les hommes est si vive que non-seulement il est né et mort pour nous, mais encore qu'avec son sang il nous a préparé un bain de salut pour nous laver de tous nos péchés : *Et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc. 1. 5.) Mais Seigneur, dit l'abbé Guerri, pour ce désir que vous montrez d'être aimé de l'homme ne vous prodiguez-vous pas excessivement ? *Oh, Deum ! si fas est dicere, prodigum sui præ desiderio hominis !* Et ! comment ne l'appellerions-nous point prodigue, continue-t-il, *an non prodigum sui, qui non solum sui sed se ipsum impendit, ut hominem recuperaret.*

Pour acquérir l'amour des hommes, dit S. Augustin, Dieu a lancé plusieurs flèches d'amour à leurs cœurs : *No- vit Deus sagittare ad amorem ; sagittat ut faciat amantem.* (In Psalm. 119.) Quelles sont ces flèches ? ce sont toutes les créatures que nous apercevons, car Dieu a tout créé pour l'homme, afin que l'homme l'aimât. *Cælum et terra omnia mihi dicunt ut amem te.* Il semblait au saint docteur que le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, la plaine, les fleuves lui parlaient et lui disaient : Augustin, aime Dieu, parce que Dieu nous a créés pour toi afin que tu l'aimasses. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, quand elle tenait en main un beau fruit ou une belle fleur, disait que ce fruit, que cette fleur étaient pour son cœur autant de traits qui le blessaient et l'enflammaient d'amour pour Dieu ; elle pensait alors que Dieu de toute éternité avait créé cette fleur ou ce fruit, afin qu'elle pût deviner son amour et lui donner à son tour tout le sien. Toutes ces belles créatures que nous voyons, disait sainte Thérèse, les mers, les ruisseaux, les fleuves, les fruits,

les oiseaux, tout nous reproche notre ingratitude envers Dieu, puisque ce sont là des marques d'amour qui nous trouvent indifférens. On rapporte d'un dévôt solitaire qu'allant un jour par la campagne, il lui sembla que chaque fleur, que chaque brin d'herbe lui reprochait de manquer de reconnaissance, et que les frappant doucement de son bâton, il leur disait : Taisez-vous, taisez-vous; c'est assez, c'est assez, je vous entends! vous me dites que je suis un ingrat, que c'est pour moi que Dieu vous a créées si belles, afin que je l'aimasse, ce que je ne fais pas; allons, je vous ai entendues, taisez-vous maintenant. C'était ainsi qu'il excitait tous les sentimens d'affection qu'il sentait dans son cœur.

Toutes ces créatures étaient donc autant de flèches d'amour dirigées au cœur de l'homme; mais ce ne fut pas assez pour Dieu, car cela ne suffisait pas pour obtenir l'amour des hommes : *Posuit me sicut sagittam electam; in pharetra sua abscondit me.* (Isa. XLIX.) Le cardinal Hugues dit sur ce passage que, de même qu'un chasseur garde sa meilleure flèche pour porter le dernier coup à la bête qu'il veut abattre, de même Dieu, parmi tous les dons qu'il nous destinait avait réservé Jésus pour nous l'envoyer, quand les temps marqués pour sa venue seraient accomplis, afin de porter le dernier coup au cœur des hommes : *Sagitta electa reservatur; ita Christus reservatus est in sinu patris donec veniret plenitudo temporis, et tunc missus est ad vulneranda corda fidelium.* Jésus fut donc la flèche choisie et réservée; le coup qu'elle portera, dit David, renversera vingt peuples entiers : *Sagittæ tuæ acutæ populi sub te cadent.* (Psalm. XLIV.) Oh combien je vois de cœurs blessés d'amour devant la crèche de Bethléem! Com-

bien j'en vois au pied de la croix! combien j'en vois prosternés devant le saint sacrement.

Selon S. Pierre Chrysologue, le Rédempteur pour se faire aimer, voulut prendre plusieurs formes : *Propter nos alias monstratur in formas, qui manet unica suæ majestatis in forma.* (Serm. xxiii.) Ce Dieu qui est immuable, s'est fait voir tantôt comme un enfant dans une étable, tantôt en adolescent dans un atelier, comme un criminel sur un gibet, ou sous la forme de pain sur l'autel. Jésus a voulu apparaître sous toutes ces figures, mais en chacune d'elles il montre son amour. Ah! Seigneur, que pouviez-vous de plus pour vous faire aimer? *Notas facite*, s'écriait Isaïe, *adinventiones ejus.* (xii. 4.) Ames qu'il a rachetées, disait le prophète, allez publiant partout les inventions bienveillantes de ce Dieu aimant pour conquérir l'amour des hommes jusqu'à se donner lui-même à eux, après les avoir déjà comblés de bienfaits. *Si vulneris curam desideras*, dit S. Ambroise (Lib. 3. de virg.), *medicus est.* Si vous êtes malade et que vous veuillez guérir, voici Jésus qui vous guérira avec son sang. *Si febris æstuaris, fons est.* Si les flammes impures des affections terrestres vous tourmentent, voilà l'intarissable source des consolations. *Si mortem times, vita est; si cælum desideras, via est.* Si vous craignez la mort, vous trouverez en lui la vie; si vous cherchez le ciel, il vous montrera le chemin.

Jésus-Christ ne s'est pas donné seulement à tous les hommes en général, il s'est donné à chacun en particulier. C'était là ce qui faisait dire à S. Paul. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. ii. 20.) S. Jean Chrysostôme dit que Dieu aime chacun de nous comme il aime tous les hommes : *Adeo singulum quemquam hominem diligit, quo diligit orbem universum.* (Hom. xxiv. in epist. ad

Galat.) Ainsi, mon cher frère, s'il n'avait eu que vous seul dans le monde, le Rédempteur serait venu de même, il eût donné pour vous son sang et sa vie. Il n'est pas possible d'expliquer, ni même de comprendre, dit S. Laurent Justinien, l'amour de ce Dieu pour chacun de nous. *Neque valet explicari quo circa unumquemque. Deus moveatur affectu.* Et S. Bernard ajoute en parlant de Jésus-Christ : *Totus mihi datus, totus in usus meos expensus.* S. Jean Chrysostôme dit à son tour : *Totum nobis dedit, nihil sibi reliquit.* Il nous a donné sa vie et son sang ; il s'est donné lui-même dans le saint sacrement ; il ne lui reste rien à donner. En effet après qu'il s'est donné lui-même, qu'aurait-il pu donner encore ? *Deus ultra quo se extenderet, non habet.* (S. Thom. op. LXXIII. c. 2.) Après la rédemption, il ne reste plus rien à faire pour l'homme.

Chacun de nous devrait donc dire avec S. Bernard : *Me pro me debeo ; quid retribuam Domino pro se ?* J'appartiens à Dieu et je me dois à lui puisqu'il m'a donné l'être ; mais que donnerai-je à Dieu pour le don qu'il m'a fait de lui-même ? Mais ne nous tourmentons pas sur ce point ; il suffit que nous donnions à Dieu notre cœur ; il n'en demande pas davantage. Les rois de la terre veulent des royaumes et des richesses, Jésus-Christ ne veut régner que dans nos cœurs ; nos cœurs, voilà son domaine, et ce domaine il veut l'obtenir en mourant sur la croix. *Et factus est principatus super humerum ejus.* (Is. ix. 6.) Plusieurs interprètes et avec eux, S. Basile, S. Cyrille. S. Augustin et d'autres, entendent par ce mot la croix que Jésus-Christ porta sur ses épaules. Ce roi du ciel, dit Cornélius à Lape, est un Seigneur bien différent du démon ! Celui-ci met tout le poids sur les épaules de ses esclaves ; Jésus-Christ au contraire en charge les siennes, il em-

brasse la croix sur laquelle il veut mourir pour gagner l'empire de nos cœurs. *Diabolus onera imponit humeris subditorum; Christus suis humeris sustinebit onus sui principatus, quia Christus sceptrum imperii sui, puto, crucem humeris suis bajulabit et regnabit a ligno.* (A Lap. in loc. cit. Isa.)

Les rois de la terre ont le sceptre et la couronne pour insignes de leur dignité, dit Tertullien; Jésus n'a que sa croix; c'est là le trône du haut duquel il veut régner sur notre amour. *Qui regum insigne potestatis suæ humero præfert, et in capite diadema aut in manu sceptrum? Solus rex Christus Jesus potestatem suam in humero extulit crucem scilicet, ut exinde regnaret.*

Puisque Jésus-Christ s'est donné tout entier à chaque homme, dit Origène, quel mérite aura l'homme à se donner tout entier à Jésus-Christ. *Christus semetipsum dedit; quid ergo magnum faciet homo, si semetipsum offerat Deo, cui ipse se prior obtulit Deus.* (Orig. hom. xxiv. in Nat.) Donnons donc de bon gré notre cœur et notre amour à ce Dieu qui pour les obtenir a immolé sa vie et s'est donné lui-même, *Oh! si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Mulier, da mihi bibere?* (Jo. iv. 7.) Oh si tu savais, dit Jésus à la Samaritaine, la grâce que tu reçois de Dieu et si tu connaissais celui qui te demande à boire! Oh si l'âme comprenait quelle faveur elle reçoit quand Dieu lui dit: *Aime-moi, Diliges Dominum Deum tuum!* Si un prince disait à son esclave de l'aimer, cette invitation ne serait-elle pas toute puissante? Et quand Dieu vous demande votre cœur, vous le retiendrez. *Præbe, fili mi; cor tuum mihi.* (Prov. xxiii. 26.)

Mais ce cœur, il ne le veut point partagé, il le demande tout entier. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Ne nous a-t-il pas donné tout son sang, toute sa vie, tout

lui-même? Il est juste que nous nous donnions sans réserve. Nous donnerons tout notre cœur, si nous donnons notre volonté toute entière, si nous ne voulons désormais que ce que Dieu veut, Dieu qui certainement ne veut que notre bien et notre bonheur. *In hoc Christus mortuus est, et resurrexit ut mortuorum et vivorum dominetur. Sive ergo morimur, sive vivimus, Domini sumus.* (Rom. xvi. 8.) Jésus est mort pour nous; publions donc à compter de ce jour, en face du ciel et de la terre que nous ne nous appartenons plus, que nous sommes tout entiers à notre Dieu.

Oh! combien Dieu aime à voir un cœur qui est tout à lui, que d'affection, que de biens, de délices, de gloire, ne lui prépare-t-il point dans le paradis? Le vénérable P. Jean Léonard de Lettera, dominicain, vit un jour Jésus-Christ, qui sous la forme d'un chasseur, un dard à la main, parcourait la forêt. Le serviteur de Dieu lui demanda ce qu'il faisait. Jésus lui répondit qu'il allait à la chasse des cœurs. Qui sait, me suis-je dit; si pendant cette neuvaine le divin chasseur, le Rédempteur enfant ne réussira pas à blesser et à prendre quelque cœur qu'il aura vainement poursuivi jusqu'à présent? Ames dévotes, si Jésus réussit à nous prendre, nous posséderons aussi Jésus-Christ. L'échange me semble assez avantageux pour nous. Thérèse, dit un jour le Seigneur à cette sainte, jusqu'à ce moment tu n'as pas été à moi toute entière; et je veux que tu m'appartiennes sans réserve, car je suis tout à toi. S. Augustin appelle l'amour : *Vitam copulantem amantem cum amato.* Dieu ne demande qu'à s'unir à nous, mais il est nécessaire que de notre côté nous tachions de nous unir à Dieu. Si nous voulons que Dieu soit tout à nous, soyons tout à lui.

SENTIMENS D'AFFECTION ET PRIÈRE.

Que je serais heureux, si d'aujourd'hui en avant je pouvais toujours dire avec l'épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (Cant. II. 16.) Mon Dieu bien-aimé s'est donné à moi, il est bien juste que je me donne à lui et que toujours je dise : *Quid mihi est in caelo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (Psalm. LXII. 2.) O précieux enfant, mon Rédempteur, puisque vous êtes descendu du ciel pour vous donner à moi, qu'irai-je chercher sur la terre ni dans le ciel même, excepté vous qui êtes le bien suprême, et le paradis des âmes. Que mon cœur n'obéisse donc qu'à vous, ne cherche qu'à vous plaire, car vous seul aimez mon âme. Que d'autres cherchent les biens de ce monde; qu'ils en jouissent s'il y a aucune jouissance hors de vous. Soyez vous seul ma richesse, mon bien, ma paix, mon espérance dans cette vie et dans l'autre. Voilà mon cœur, je vous le donne; qu'il soit à vous, non à moi. De même qu'en entrant dans le monde, vous vous offrites au Père éternel : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam; Deus meus volui.* (Psalm. XXXIX.) De même, ô mon Sauveur, je vous abandonne toute ma volonté. C'est par elle que je vous ai offensé, car elle fut rebelle autrefois; mais je me repens amèrement de tout ce qui m'avait fait perdre votre amitié et ma volonté vous sera désormais consacrée. *Domine, quid me vis facere?* Que voulez-vous de moi? Seigneur, je suis prêt à tout faire. Disposez de moi comme il vous plaira, j'accepte tout, je me résigne à tout. Je sais que vous ne voulez que ce qui me convient le mieux. Je remets donc mon âme en vos mains. *In manus tuas*

commendo spiritum meum. Aidez-là, par pitié, conservez-la pour vous, et puisque vous l'avez achetée au prix de votre sang, faites qu'elle soit tout à vous, rien qu'à vous, toujours à vous. *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

Oh bienheureuse Marie ! très-sainte Vierge, vous fûtes toujours à Dieu, toute belle, toute pure et sans tache. *Tota pulchra es et macula non est in te.* Vous fûtes celle qui seule parut digne d'être appelée par votre époux ma colombe parfaite : *Una est columba mea, perfecta mea.* Vous êtes le jardin enclos, exempt de tout défaut, et tout rempli de fleurs et de fruits de vertu. O ma mère, vous si belle aux yeux de votre Dieu, ayez pitié de mon ame, que mes péchés ont rendu difforme. Mais si autrefois je n'appartenais pas à Dieu, maintenant je ne veux être qu'à lui ; j'emploierai tout le reste de ma vie à aimer mon Rédempteur. Vous, mon espérance, donnez-moi la force d'être reconnaissant et fidèle jusqu'à la mort. Je l'espère ; ainsi soit-il.

VII^e DISCOURS.

D'heureux, le Verbe éternel s'est fait malheureux.

Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. (Isa. xxx. 20.)

Omne quod in mundo est, dit S. Jean, concupiscentia carnis est; concupiscentia oculorum et superbia vitæ. (I. Jo. II. 16.) Voilà les trois mauvais amours qui dominent l'homme depuis le péché d'Adam : amour des plaisirs,

amour des richesses , amour des honneurs qui engendre l'orgueil. Pour nous apprendre par son exemple à mortifier nos sens, et à vaincre l'amour des plaisirs, le Verbe divin s'est fait d'heureux malheureux et affligé ; pour nous apprendre à nous détacher des biens de la terre , il s'est fait de riche pauvre ; enfin, pour nous enseigner l'humilité qui triomphe de l'amour des honneurs, de grand il s'est fait humble. Nous traiterons ces trois points dans ces trois derniers jours de la semaine ; nous nous bornerons aujourd'hui au premier. Notre Rédempteur est venu nous apprendre par l'exemple de sa vie plus encore que par les doctrines qu'il a prêchées , à mortifier nos sens ; c'est pour cela que d'heureux qu'il était dans l'éternité, il s'est rendu malheureux sur la terre , ainsi que nous l'allons voir : Invoquons d'abord le saint nom de Jésus et de Marie.

En parlant de la béatitude divine, l'apôtre donne à Dieu seul le titre d'heureux et puissant : *Beatus et solus potens*. (Tim. vi. 15.) Et c'est avec raison, car toute la félicité dont nous pouvons jouir nous, ses créatures, n'est qu'une parcelle infiniment petite de l'immense félicité de Dieu. C'est dans la faculté d'être admis à goûter à ce bonheur suprême que les habitans du ciel mettent tout leur bonheur. *Intra in gaudium Domini tui*. (Matth. xxv. 21.) C'est le paradis que le Seigneur donne aux ames qui entrent en possession du royaume éternel.

Dieu en créant l'homme ne l'avait point mis d'abord sur la terre pour y souffrir : il l'avait placé dans un paradis de volupté. *Posuit in paradiso voluptatis*. (Gen. ii. 15.) afin que de là il passât au ciel pour jouir de la gloire éternelle des bienheureux. Mais l'homme en péchant se rendit indigne du paradis terrestre , et il se ferma la porte

du séjour céleste , se condamnant ainsi volontairement à la mort et aux misères éternelles. Qu'a fait le fils de Dieu pour délivrer l'homme de ces misères? De très-heureux qu'il était , il s'est soumis à tous les tourmens , toutes les afflictions. Sans doute, le Rédempteur pouvait, sans souffrir, nous tirer des mains de nos ennemis. Il pouvait venir sur la terre y jouir de sa félicité et y obtenir les honneurs qui lui étaient dus comme Seigneur de tout, Une seule goutte de son sang , une seule larme offerte à Dieu par lui aurait suffi pour racheter le monde et mille mondes. *Quælibet passio Christi*, dit le docteur Angélique, *suffecisset ad redemptionem propter infinitam dignitatem personæ.* (Quodlib. 2, act. 2.) Mais non. *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.* (Hebr. XII. 2.) Il renonça aux honneurs et aux plaisirs, et il choisit une vie toute pleine de fatigue, de peines et d'ignominie.

Il suffisait, dit S. Jean Chrysostôme, pour la rédemption, d'une œuvre quelconque du Verbe incarné; mais cela n'aurait pas suffi pour l'amour qu'il portait à l'homme. *Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori.* Et comme celui qui aime veut être aimé, Jésus-Christ voulut souffrir pour que l'homme l'aimât. Le Seigneur a révélé à sainte Marguerite de Cortone qu'il n'avait jamais eu dans sa vie la plus légère consolation : *Magna velut mare contritio tua.* (Thren. II. 13.) La vie de Jésus-Christ a été amère comme la mer, qui n'a pas une goutte d'eau douce. Aussi Isaïe a-t-il appelé Jésus *Virum dolorum.* (C. 55.) Comme si dans cette vie il n'avait pu avoir que douleurs et peines. Ce ne furent point des douleurs communes que celles du Sauveur, dit S. Thomas, *assumpsit dolorem in summo*, c'est-à-dire qu'il voulut être l'homme qui eût le plus souffert sur la terre.

En effet, il naquit pour souffrir, et son corps fut le plus propre à éprouver les souffrances. Dès son entrée dans le sein de Marie, il dit à son père : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* (Hebr. x. 5.) Vous avez refusé, ô mon père, les sacrifices des hommes, parce qu'ils ne suffisaient pas à votre justice que leurs péchés avaient blessée; et vous m'avez donné un corps, tel que je vous l'ai demandé, délicat, sensible, tout propre à sentir la douleur. Ce corps je l'accepte volontiers, et je vous l'offre, afin que, souffrant sur lui toutes les douleurs qui doivent accompagner ma vie et finir par me donner la mort sur la croix, je puisse vous apaiser en faveur du genre humain, et m'attirer ainsi l'amour des hommes.

Le voilà, à peine est-il entré dans la monde que le sacrifice commence; il souffre, mais ce n'est point comme les autres hommes. Les enfans, tant qu'ils sont dans le sein de leur mère ne souffrent pas, ou du moins s'ils souffrent, ils ne sentent point parce qu'ils sont privés d'entendement. Mais Jésus emprisonné pendant neuf mois sent bien ce qu'il souffre de cette contrainte. *Fœmina circumdabit virum*, dit Jérémie (xxxj. 12.) Il prédit qu'une femme telle fut Marie, tiendra renfermé dans ses entrailles non un enfant, mais un homme; enfant sans doute si l'on ne considère que l'âge, mais homme parfait en ce qui concerne l'usage de la raison; car dès le premier moment de sa vie Jésus fut plein de toute la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondisti.* (Colos. ij. 3.) *Vir erat Jesus*, dit S. Bernard, *necdum etiam natus, sed sapientia non a tate*; et S. Augustin (Serm. xxvii. de temp.) ajoute : *Erat ineffabiliter sapiens, sapienter infans.*

Il sort de sa prison : est-ce pour jouir? Non, c'est pour souffrir, car il naît au milieu de l'hiver et de la nuit

dans une étable et dans un tel état de pauvreté qu'il n'a point de feu pour se réchauffer, ni de langes pour se couvrir : *Magna cathedra præsepium illud*, dit S. Thomas de Villeneuve. Comme Jésus-Christ dans la grotte de Bethléem nous enseigne à souffrir sans murmure? *In præsepe*, ajoute le P. Salmeron, *omnia sunt vilia visui, ingrata auditui, olfactui molesta, tactui dura et aspera*. Là tout est peine : peine pour les yeux qui n'aperçoivent que des pierres noires et grossières; peine pour les oreilles qui n'entendent que les mugissemens des bêtes; peine pour l'odorat que blesse la puanteur du fumier; peine pour le tact qui ne touche qu'une crèche et un peu de paille. Voyez ensuite le divin enfant pressé dans son maillot de manière à ne pouvoir bouger. *Patitur Deus*, dit S. Zénon, *pannis alligari, quod mundi venerat debita soluturus*.—*O felices panni*, ajoute S. Augustin, *quibus peccatorum sordes extersimus*. (Serm. ix. de temp.) Il frissonne, il pleure, il souffre, il présente à son Père ces premières larmes pour nous délivrer des larmes éternelles qui eussent été notre partage. *Felices lacrymæ, quibus nostræ obliterantur impietates!* dit S. Thomas de Villeneuve; larmes précieuses qui obtiennent le pardon de nos péchés.

La vie de Jésus continua d'être affligée et tourmentée. Peu de temps après sa naissance il est contraint de fuir en Égypte, errant et vagabond pour se soustraire aux cruautés d'Hérode. Là, dans ce pays barbare il passe plusieurs années de son enfance, inconnu et pauvre; à son retour d'Égypte, il habite Nazareth dans les privations comme auparavant, jusqu'à ce qu'il reçoive la mort sur une croix dans un océan de douleurs et d'opprobres. Il faut d'ailleurs entendre que les douleurs que Jésus-Christ souffrit dans sa passion, la flagellation, le couronnement d'épines,

le crucifiement, l'agonie, la mort, les injures et les outrages, il les avait souffertes depuis le commencement de sa vie, parce que depuis le premier jour il eut sous les yeux le tableau funeste de tous les tourmens qu'il devait subir à sa mort, conformément à ces paroles prophétiques de David : *Dolor meus in conspectu meo semper.* (Psalm. xxxvii. 18.) On a soin de cacher au malade le fer ou le feu qu'on doit employer pour sa guérison ; mais Jésus ne voulut pas que les instrumens de sa passion future lui fussent cachés ; il voulut au contraire les avoir toujours présens sous ses yeux jusqu'au moment où il expirerait épuisé de douleur et privé de toute sorte de soulagement. La sainte Madelaine Orsini souffrait depuis long-temps d'une maladie grave ; Jésus-Christ lui apparut un jour crucifié pour la fortifier en lui rappelant le souvenir de ce que lui-même avait souffert dans sa passion, et il l'exhorta à souffrir avec patience. Mais Seigneur, lui dit-elle, votre agonie sur la croix n'a duré que trois heures, et je souffre depuis trois années. Ignorante que tu es, lui dit Jésus ; dès le premier instant que je me suis trouvé dans le sein de Marie, j'ai souffert tout ce que j'ai eu à souffrir à ma mort. *Christus*, dit Novarin, *crucem etiam in ventre matris menti impressam habuit adeo ut vix natus principatum ejus super humerum ejus habere dicitur.* Je ne vous trouverai donc jamais que sur la croix, ô mon cher Rédempteur : *Domine, nusquam te inveniam, nisi in cruce ?* dit Drogon d'Ostie. Oui, sans doute, car la croix où mourut Jésus-Christ a toujours été présente à son esprit. Même en dormant, dit le cardinal Bellarmin, le cœur de Jésus eut toujours l'aspect de la croix. *Crucem tuam Christus semper ante oculos habuit. Quando dormiebat cor vigilabat, nec ab intuitu crucis vacuum erat.*

Mais ce qui donnait plus de tourment à Jésus-Christ, c'étaient moins les douleurs de la passion que l'aspect des péchés que les hommes devaient commettre après sa mort. Ces péchés furent les bourreaux cruels qui le firent vivre dans une continuelle agonie, et dans une si affreuse tristesse, qu'il aurait suffi de sa seule peine pour le faire mourir à chaque instant. En voyant l'ingratitude des hommes, dit le P. Lessius, Jésus-Christ souffrait mille fois la mort. Les instrumens de son supplice au contraire lui étaient chers; il les désirait: ne s'était-il pas offert lui-même aux souffrances? *Oblatus est quia ipse voluit.* (Isa. LIII.) Ce n'est point contre son gré qu'il a perdu la vie, c'est parce qu'il l'a voulu: *Animam meam pono pro ovibus meis.* (Jd. x. 15.) Son plus grand désir fut donc toujours d'arriver au temps de sa passion pour voir accomplir la rédemption des hommes, ce qui lui fit dire la veille de sa mort: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (Luc. xxii. 15.) Avant d'arriver à ce jour il se consolait en disant: *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur?* (Luc. xii. 70.) Il faut que je sois baptisé d'un baptême de mon propre sang, non pour laver mon ame, mais pour ôter à mes brebis la tache de leurs péchés; et combien je me sens pressé d'arriver au moment de me voir mourir sur la croix! *Non ex metu mortis suæ sed ex mora redemptionis nostræ,* dit S. Ambroise. Ce n'était point la crainte de la mort qui l'affligeait, c'était le retard qu'éprouvait notre rédemption.

S. Zenon, dans un sermon sur la passion considère que Jésus-Christ a choisi le métier de menuisier ou charpentier (et il était regardé, en effet, comme tel, comme S. Marc l'atteste. (vi. 3.) *Nonne hic est faber, filius fabri?*) par une raison qu'il indique en ces termes: *Dei filius*

illis delectabatur operibus quibus lignorum segmentis et clavis sibi sæpe futuræ crucis imago præformabatur. Ces sortes d'ouvriers, en effet, manient sans cesse le bois et les clous, et Jésus aimait leurs ouvrages qui lui représentaient la croix sur laquelle il voulait mourir. Revenons à notre sujet. Ce fut moins le souvenir ou, pour mieux dire, la prévision de sa passion qui affligea le cœur de notre Rédempteur, que l'ingratitude dont les hommes devaient payer son amour. C'était de cette ingratitude qu'il se plaignait dans l'étable de Bethléem; ce fut elle qui le couvrit de cette sueur abondante d'eau et de sang dans le jardin de Gethsémani; elle qui lui causa cette profonde tristesse qu'il exprima lui-même en ces termes : *Tristis est anima mea usque ad mortem*; elle qui le fit mourir sans consolation sur la croix.

Nous avons donc contribué, par nos péchés, à rendre plus amères et plus douloureuses les souffrances de notre Sauveur; mais rendons grâce à sa bonté qui nous donne le temps de réparer le mal que nous avons fait. Comment le réparer? dira-t-on, en souffrant avec patience les peines et les croix qu'il nous envoie pour notre bien; et pour souffrir avec patience, faisons ce qu'il nous dit de faire : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (Cant. VIII. 7.) Mettons sur notre cœur l'image de Jésus crucifié, c'est à-dire considérons l'exemple qu'il nous donne, songeons aux douleurs qu'il a souffertes pour nous, et nous souffrirons ainsi toutes les croix sans nous plaindre. Ce médecin céleste, dit S. Augustin, a voulu se rendre malade pour nous guérir de nos maux avec sa maladie. *Mirabile genus medicinæ! Medicus voluit ægrotare, et ægrotos suâ infirmitate sanare.* (Serm. XIV. de Sanct.) Isaïe avait déjà dit : *Livore ejus sanati sumus.* (LIII). Toutes nos ames

malades, par le péché, n'avaient besoin, pour se guérir, d'autre remède, que la souffrance; et ce remède Jésus voulut être le premier à le prendre pour que nous, qui étions les vrais malades, nous n'éprouvassions pas trop de répugnance. *Primo bibit medicus, ut bibere non dubitaret ægrotus.* (S. Aug. Serm. xviii. de verb. Dom.) Quand Jésus-Christ nous envoie des croix, dit S. Epiphane, nous devrions lui rendre grâce, pour faire voir que nous sommes ses vrais disciples. *Christianorum propria virtus est, etiam in adversis referre gratias.* S. Jean Chrysostôme ajoute une chose bien plus consolante. Quand nous rendons grâce à Dieu, nous dit-il, pour un bienfait reçu, nous ne faisons que lui donner ce que nous lui devons; mais lorsque nous supportons quelque peine avec patience pour l'amour de lui, Dieu devient, en quelque sorte, notre débiteur : *In bonis gratias agens reddidisti debitum; in malis, Deum reddidisti debitorem.* Vous voulez aimer Jésus-Christ ? dit S. Bernard, eh bien ! apprenez de Jésus-Christ comment il faut l'aimer. *Disce a Christo quemadmodum diligas Christum.* (Serm. xx. In. Cant.) Sachez souffrir quelque chose pour ce Dieu qui a tant souffert pour vous. Le désir de plaire à Jésus-Christ et de lui faire connaître leur amour, rendit toujours les saints avides de peines et de souffrances, au lieu de plaisirs et d'honneurs. *Mihi absit gloriari,* disait l'apôtre, *nisi in cruce domini nostri Jêsu Christi.* (Gal. iv. 14.) Heureux compagnon de son Dieu crucifié il ne voulait pas d'autre gloire que d'être crucifié. Ou mourir ou souffrir, s'écriait sainte Thérèse; comme s'il elle eût dit : O mon époux, si vous voulez m'appeler à vous en m'envoyant la mort, me voici, je suis prête et je vous rends grâce; mais si vous voulez me laisser encore quelque temps sur la terre, je ne veux pas y rester

sans souffrir. Sainte Marie Madelaine de Pazzi disait au contraire souffrir et ne point mourir, ce qui signifiait : Mon Jésus, je désire le paradis pour vous aimer mieux, mais je désire plus encore les souffrances pour répondre en partie à l'amour que vous m'avez montré en souffrant autant que vous l'avez fait ; et la vierge sainte Marie de la croix de Sicile, aimait tant à souffrir qu'elle disait souvent : le paradis est beau ; mais une chose y manque, c'est de souffrir. Quand S. Jean de la croix vit apparaître Jésus la croix sur l'épaule et que Jésus lui dit : Jean demande-moi ce que tu veux ? le saint ne demanda que des souffrances de toute sorte : *Domine pati et contemni pro te* ; souffrir pour vous, Seigneur, la douleur et le mépris.

Si nous n'avons pas, nous, le courage de demander les souffrances, tâchons au moins d'accepter sans murmure, celles que le ciel nous envoie pour notre bien. *Ubi patientia, ibi Deus*, dit Tertullien, ou donnez-moi une ame qui souffre son mal avec résignation, et je vous dirai certainement Dieu habite avec cette ame. *Proppe est Dominus iis qui tribulato sunt corde.* (Psalm. xxxiii. 19.) Le Seigneur aime à se trouver auprès des affligés qui souffrent avec courage, parce qu'ils sont résignés à la volonté divine. C'est à eux que Dieu donne la paix véritable qui consiste, comme dit S. Léon, à unir notre volonté à celle de Dieu : *Christiana vera pax est à Dei voluntate non dividi.* La volonté divine, dit S. Bonaventure est comme le miel qui adoucit les choses amères. Celui qui obtient tout ce qu'il veut n'a pas autre chose à désirer : *Beatus est qui habet omnia quæ vult*, dit S. Augustin. Ainsi celui qui ne veut que ce que Dieu veut, sera toujours content et satisfait. Comme il n'aura jamais que ce que Dieu veut, l'ame obtient toujours ce qu'elle désire.

Quand Dieu nous envoie des croix, non-seulement nous devons nous résigner sans murmurer à sa volonté, mais nous devons encore lui rendre grâce, car c'est un signe qu'il veut nous pardonner nos péchés et nous sauver des peines de l'enfer. Il faut que celui qui a offensé Dieu soit puni. Prions donc le Seigneur de nous punir dans cette vie, non dans l'autre. Malheur au pécheur qui au lieu de recevoir ici-bas le châtimement qu'il mérite voit prospérer ses affaires. Nous délivre le ciel de cette miséricorde dont parle Isaïe. *Misereamur impio*, (xxvi. 10.) *Misericordiam hanc nolo*, disait S. Bernard ; *super omnem iram miseratio ista*. Seigneur, disait le saint, je ne veux point de cette miséricorde qui est plus terrible que tous les châtimens ; lorsque Dieu ne punit pas le pécheur sur la terre, c'est qu'il se réserve de le punir dans l'éternité. *De pretio erogato redemptoris tui*, dit S. Laurent Justinien, *agnosce munus, tuæque prævaricationis pondus*. (De triumph. Carat. Cap. x.) Quand nous voyons un Dieu mort sur la croix, considérons le don immense qu'il nous a fait de son sang pour nous racheter de l'enfer ; reconnaissons en même temps la malice du péché qui l'a réduit à mourir. *Nihil ita me deterret*, dit Drogon, *de passione, sicut videre filium tuum propter peccatum crudelissime morte mulctatum*. Dieu éternel ! rien ne m'effraie autant que de voir votre fils frappé d'une mort si cruelle à cause du péché.

Consolons-nous donc lorsque, après avoir péché, nous nous voyons punir par Dieu, dans ce monde, parce qu'il usera de miséricorde envers nous dans l'autre. La seule pensée d'avoir déplu à un Dieu aussi bon doit, si nous l'aimons, nous consoler du mal qui nous arrive, car ce mal nous vaut mieux que si nous étions comblés de biens

dans cette vie. *Major consolatio*, dit S. Jean Chrysostôme *erit si qui punitur ei amet Dominum, postquam exacerbavit tam misericordiam quam qui non punitur*. Pour celui qui aime, dit encore S. Jean, c'est une plus grande peine de penser qu'il a déplu à Dieu, que de recevoir le châtement quel qu'il soit. Encore une fois consolons-nous de nos souffrances; et si toutes ces pensées ne sont pas suffisantes contre la douleur, adressons-nous à Jésus-Christ qui nous consolera comme il l'a promis : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos*. (Matth. XI. 28.) Quand nous aurons recours au Seigneur, ou il nous délivrera du mal qui nous obsède, ou il nous donnera des forces pour le supporter avec patience. Et cette grace vaut mieux encore que la première, parce que les tribulations souffertes avec résignation, outre qu'elles ont pour effet de nous faire expier dans cette vie les péchés que nous avons commis, nous font acquérir dans le paradis une gloire plus grande. Ayons encore recours dans nos afflictions à la mère des miséricordes, Marie, consolatrice des affligés. Allons à elle; nous savons, comme dit Lanspergius, qu'elle ne permet pas qu'aucun de ceux qui vont déposer à ses pieds leur tristesse, s'en retournent sans consolation; *omnibus pietatis sinum apertum tenet, neminem à se tristem redire sinit*. Ses fonctions, dit S. Bonaventure sont de compatir au malheur. *Tibi officium miserendi commissum*. Aussi dit Richard de S. Laurent, celui qui l'invoque la trouve toujours disposée à l'aider : *Inveniet semper paratam auxiliari*. Et jamais personne n'a imploré en vain son assistance. *Quis unquam, ô beata, tuum rogavit opem, et fuit derelictus?* (B. Eutich, *in vita*. S. Théoph.)

SENTIMENS D'AFFECTION ET PRIÈRES.

Sainte Marie Madelaine de Pazzi (p. 1. c. 25.), ordonna à deux de ses religieuses de rester aux fêtes de Noël aux pieds du saint enfant pour faire ce que faisaient les animaux dans l'étable, c'est-à-dire réchauffer ses membres tremblans de froid avec leurs louanges, leurs actions de grâce et leurs soupirs d'amour. Oh! que ne puis je, mon Rédempteur, remplir ces mêmes fonctions. Je vous loue, mon Jésus, je loue votre miséricorde infinie, je loue votre amour sans bornes, j'unis ma voix à celle de vos anges pour que vous soyez glorifié sur la terre et dans le ciel. *Gloria in altissimis Deo*. Je vous rends grâce au nom de tous les hommes, et principalement pour moi-même, malheureux pécheur que je suis! que deviendrai-je, quelle espérance de salut me resterait si vous n'étiez pas venu vous, mon Sauveur, du ciel sur la terre pour me racheter. Je vous loue donc, je vous rends grâce et je vous aime. Recevez, ô saint enfant, mes actes d'amour; et s'ils vous semblent froids, parce qu'ils viennent d'un cœur glacé, rechauffez vous même ce cœur qui vous a offensé, mais qui est repentant. Oui, Seigneur, je me repents par-dessus tout de vous avoir dédaigné, vous qui m'avez tant aimé. Je ne désire maintenant, je ne vous demande que de pouvoir vous aimer. Donnez-moi votre amour, et disposez à votre gré de moi: J'ai été pendant longtemps un misérable esclave de l'enfer; maintenant que j'ai rompu ses chaînes, je me donne à vous; je vous consacre mon corps, ma vie, mon ame, ma volonté, ma liberté. Je ne veux plus être qu'à vous, mon bien suprême. Ah! attachez mon cœur à vos pieds, afin qu'il ne puisse

plus s'éloigner de vous. O très-sainte Marie, demandez pour moi la grâce que je puisse vivre dans les douces chaînes d'amour de votre fils : priez-le de vouloir de moi pour son esclave. Il fait tout ce que vous lui demandez. Ah ! priez-le pour moi, priez-le pour moi, c'est ce que j'espère.

VIII^e DISCOURS.

Le Verbe éternel de riche s'est fait pauvre.

Excutere de pulvere, consurge, sede Jerusalem. (Isa. LII. 2.)

Allons, ame chrétienne, s'écrie le prophète, secouez cette poussière des affections terrestres : *Excutere de pulvere, consurge*. Allons, levez-vous, sortez de cette fange du vice où vous êtes misérablement plongé : *Sede Jerusalem*. Relevez-vous pour régner sur ces passions qui vous traînent à votre perte, et vous éloignent de la gloire éternelle. Que fera cette ame pour réussir ? Elle n'a qu'à contempler la vie de Jésus-Christ, il était ce riche qui possédait tous les biens du ciel et de la terre, et il s'est fait pauvre, repoussant tous les biens de ce monde. Considérons-le sous ce point de vue ; mais éclairons-nous d'abord par le secours de Jésus et de Marie.

Tout ce que le ciel et la terre renferment appartient au Seigneur. *Meus est orbis terræ*, dit-il, *et plenitudo ejus*. (Psalm. XLIX. 10.) Mais tout cela est peu, le ciel et la terre ne composent pas toutes les richesses de Dieu. Il est

ce riche dont les richesses sont infinies, et ne peuvent jamais lui manquer parce qu'elles sont indépendantes de tout et qu'il les possède en lui-même, et par lui-même comme bien infini. *Deus meus es tu*, disait David, *quoniam bonorum meorum non eges*. (Psalm. xv. 1.) Eh bien ! ce Dieu si riche s'est fait pauvre en devenant homme, afin de pouvoir enrichir les pécheurs. *Egenus factus est cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis*. (II. Cor. VIII. 9.) Et pourquoi Dieu s'est-il ainsi appauvri ? Le voici. Les biens de la terre, ne pouvant être que terre et boue, boue qui aveugle tellement les hommes qu'ils ne distinguent plus quels sont les vrais biens. Avant la venue de Jésus-Christ le monde était plein des ténèbres parce qu'il était plein de péchés. *Omnis caro corruerat viam suam*. (Gen. vi. 12.) Les hommes avaient violé et corrompu la loi et la raison ; ils vivaient comme les animaux, ne songeant qu'à se procurer les biens et les plaisirs de ce monde, ne s'embarrassant en aucune manière des biens éternels. Mais la miséricorde divine permit que le fils de Dieu vint éclairer lui-même ces hommes aveugles. *Habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis*. (Isa. ix. 2.)

Jésus fut appelé la lumière des nations : *Lumen ad revelationem gentium ; lux in tenebris lucet*. Le Seigneur nous avait déjà promis d'être notre maître, notre maître visible à tous les yeux, et de venir nous enseigner le chemin du salut qui n'est autre chose que la pratique des vertus. *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum*. (Isai. xxx. 20.) Mais ce maître ne devait pas nous instruire seulement par ses leçons, mais encore par les exemples de sa propre vie. La pauvreté n'existait pas dans le ciel, dit S. Bernard, on ne pouvait la trouver que sur la terre ; mais l'homme n'en connaissait pas le prix ; il ne la demandait

pas; il l'évitait. Mais le fils de Dieu descendit sur la terre et il la choisit pour compagne de toute sa vie, afin que son exemple nous la fit aimer et désirer. *Paupertas non inveniebatur in cælis; porro in terris abundabat et nesciebat homo pretium ejus. Hanc itaque filius concupiscens descendit, ut eam eligat sibi, et nobis sua æstimatione faciat pretiosam.* (Serm. 4. in vig. Nat.) Et voilà notre Rédempteur, qui dès sa naissance, s'est fait précepteur de pauvreté dans la grotte de Bethléem, que le même S. Bernard nomme *Schola Christi*, et que S. Augustin appelle *Spelunca Magistra*.

Mais le fils de Dieu n'est pas né seulement pauvre, mais le plus pauvre de tous les hommes hors de la maison paternelle, dans une grotte qui servait d'étable aux animaux. Les autres enfans qui naissent dans la maison de leur parens, y trouvent d'ordinaire des langes, du feu, des secours qu'on leur donne au moins par charité. Mais comment se fait-il que Jésus naquit dans une étable? Voici comment S. Luc rapporte le fait. Quand le moment arriva que Marie devait être mère, Joseph se rendit à Bethléem pour chercher un logement; mais il eut beau parcourir toutes les maisons, il n'en trouva point, il s'adressa pour lors au maître de l'hôtellerie et ne fut pas plus heureux. *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc. II. 7.) Marie fut obligée de se refugier dans la caverne où, malgré le concours des voyageurs, il n'y avait alors que quelques animaux. Pour les enfans des princes on prépare des appartemens bien chauds, ornés de tentures, des berceaux précieux, des langes fins. Les grands du royaume, les plus hautes dames offrent leurs secours. Le roi du ciel n'a qu'une grotte humide, tapissée d'herbe; à la place des lits de plume il n'obtient qu'un peu de paille dure et piquante; il n'a pour langes que quelque lambeaux

d'étoffe grossière. *Conditor angelorum*, dit S. Pierre Damien, *non ostro opertus sed vilibus tegitur panniculis involutus. Erubescat terrena superbia ubi coruscat humilitas Salvatoris.* (Lib. vi. cap. 18.) Au lieu de feu, au lieu de secours humains, il n'a pour se réchauffer que l'haleine des animaux qui sont dans l'étable; au lieu de berceaux d'argent, il n'a qu'une mauvaise crèche. Eh! quoi, s'écrie S. Grégoire, une mauvaise crèche pour le Roi des rois, qui de sa grandeur remplit les cieus et la terre! *Qui complexu suo ambit omnia, in brutorum præsepe reclinator?* Oui, car ce Roi des rois a voulu pour l'amour de nous naître pauvre, le plus pauvre de tous. Au moins les enfans trouvent-ils d'ordinaire au sein de leur mère une nourriture abondante; mais en cela même Jésus a voulu être pauvre. Dieu n'a donné de lait à Marie qu'en très-petite quantité, ce qui suffit à peine pour soutenir la vie de son fils. Aussi l'Église dit-elle : *Modico lacte pastus est.*

Jésus naquit pauvre, il le fut toute sa vie, non-seulement pauvre, mais mendiant, car le mot *egenus* dans le texte grec a cette signification; ce qui fait dire à Cornelius à Lapidé : *Patet Christum non tantum pauperem fuisse, sed etiam mendicum.* Durant la fuite en Égypte, la pauvreté de Marie et de Joseph était telle, dit S. Bonaventure, qu'ils firent à pied tout le chemin, portant dans leurs bras le saint enfant, et éprouvant beaucoup de privations et de souffrances : *Quomodo faciebant de victu?* s'écrie-il; *Ubi nocte quiescebant? Quomodo hospitabantur?* Un peu de pain dur sans doute leur servait d'aliment; la terre leur servait de lit, un arbre d'abri. Oh! qui aurait rencontré sur cette route inhospitalière ces trois nobles voyageurs, pour qui aurait-il pu les prendre, si ce n'est pour trois pauvres mendiants? A leur arrivée en Égypte, pauvres, étran-

gers, sans parens, sans amis, que ne durent-ils pas souffrir de leur indigence pendant les sept années qu'ils y passèrent? S. Basile dit qu'ils pouvaient à peine se nourrir et qu'ils gagnèrent leur pauvre vie par le travail de leurs mains. *Sudores frequentabant, necessaria vitæ inde sibi quærentes.* Ludolphe de Saxe rapporte que plus d'une fois Jésus pressé par la faim, allait demander à Marie un morceau de pain, et que Marie le renvoyait en lui disant: Nous n'en avons pas. *Aliquando filius famem patiens panem petit nec unde daret mater habuit.* (In vit. Christ. cap. 13.)

De l'Égypte ils revinrent dans la Palestine pour aller vivre à Nazareth, et là Jésus est toujours pauvre; pauvreté dans l'habitation, pauvreté dans l'ameublement. *Domus paupercola, suppellex exigua. Tale elegit hospitium fabricator mundi,* dit S. Cyprien (Serm. 1. de Nat.) Là il vécut soutenant son existence à force de sueur et de fatigues comme les artisans et les fils d'artisans; nous avons vu que les Hébreux le tenaient pour tel: *Nonne hic est faber? Nonne fabri filius?* Enfin le Rédempteur commença de prêcher, et dans les trois dernières années de sa vie, sa fortune ne changea pas, il vécut même plus pauvrement encore, car il vécut d'aumônes. Il dit à un homme qui voulait le suivre, comptant vivre plus commodément: *Vulpes foveas habent, volucres cæli nidos: Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (Mat. VIII. 9.) Si tu comptes sur quelque avantage en te mettant au rang de mes disciples, tu te trompes, car je suis venu sur la terre pour enseigner la pauvreté, et c'est pour cela que je suis plus pauvre que les animaux qui ont des tanières et des nids; je n'ai pas dans ce monde un pied de terre qui m'appartienne, et sur lequel je puisse reposer ma tête, et je veux que mes disciples soient comme moi. *Speras,* dit le com-

mentateur Cornelius à Lapidé : *te in mei sequela rem tuam augere? Sed erras; quia ego velut perfectionis magister, pauper sum, talesque volo esse meos discipulos* : Car, comme dit S. Jérôme : *Servus Christi nihil præter Christum habet.* (Epist. ad Hern.) Les vrais serviteurs de Jésus n'ont et ne désirent rien que Jésus. En un mot, Jésus vécut et mourut pauvre; il fallut pour l'ensevelir que Joseph d'Arimathie donnât un terrain, et que d'autres donnassent un linceul pour envelopper son corps sacré.

Le cardinal Hugues, considérant la pauvreté, l'abjection, les douleurs auxquelles voulut se soumettre notre Rédempteur, dit de lui : *Quasi insanus factus ad miseras nostras descendit.* Il semble que par amour pour les hommes Dieu est tombé en démence, en prenant pour lui toutes leurs misères afin d'obtenir pour eux ses propres richesses, la grâce divine et la gloire éternelle. Et si Jésus ne l'avait fait, continue le même auteur, qui aurait voulu croire que le maître de tous les trésors voudrait être si pauvre; que le Seigneur de tout voudrait être le dernier serviteur; que le Roi du ciel se donnerait au mépris et à l'ignominie, l'être infiniment heureux à tant de douleurs? *Quis crederet divitem ad paupertatem descendere, dominum ad servitatem, regem ad ignominiam, delictiosum ad austeritatem?* Il y a, il est vrai, sur la terre des princes compatissans qui emploient leurs richesses au soulagement des pauvres, mais voit-on un roi pour soulager les pauvres, se réduire lui-même à la pauvreté comme le fit Jésus? On cite comme un prodige de charité ce que fit le roi Edouard, qui rencontrant sur son chemin un mendiant qui ne pouvait se mouvoir, et qui gisait abandonné de tous, le prit sur ses épaules et le porta à l'église. Sans doute ce fut là un acte sublime de charité, bien fait pour

étonner le peuple ; mais en agissant ainsi S. Edouard ne cessa point d'être roi et riche. Mais le fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, pour sauver sa brebis égarée, c'est-à-dire l'homme, n'est pas seulement descendu du ciel pour la venir chercher, ne l'a pas mise seulement sur ses épaules, mais encore déposant sa majesté, ses honneurs, ses richesses, il s'est fait pauvre, le plus pauvre des hommes : *Abcondit purpuram sub miserie vestimentis*, dit S. Pierre Damien. (Serm. LXI.) Il a caché la pourpre royale sous les grossiers vêtements d'un artisan : *Qui alios ditat*, dit S. Grégoire de Nazianse, *paupertate afficitur; carnis mee paupertatem subit, ut ego divinitatis opes consequar*. Celui qui enrichit les autres veut être pauvre afin d'obtenir pour nous, non les richesses périssables et caduques de la terre, mais les richesses divines qui sont immenses et éternelles ; il tâche par son exemple de nous détacher des biens du monde et de ses affections qui entraînent au danger imminent d'une ruine éternelle. On rapporte dans la vie de S. Jean-François Régis, que l'objet ordinaire de ses méditations, c'était la pauvreté de Jésus-Christ.

Albert-le-Grand fait la réflexion que Jésus-Christ voulut naître dans une crèche exposé sur la voie publique par deux raisons : l'une pour nous faire mieux comprendre que nous sommes tous voyageurs sur cette terre de passage : *Hospes es vides et transis*, dit S. Augustin. Certes celui qui loge dans une hôtellerie, ne s'attache point à un logement qu'il doit quitter dans peu. Oh ! si les hommes pensaient toujours qu'ils ne sont ici-bas que passagers, et qu'ils marchent vers l'éternité, quel attachement auraient-ils pour ces biens qui les mettent en péril de perdre les biens éternels. L'autre motif, dit Albert-le-Grand,

fut de nous apprendre par son exemple à mépriser un monde qui n'a pas de biens capables de contenter notre cœur : *Ut mundum contemnere doceret*. Le monde apprend à ses disciples que le bonheur consiste dans la possession des richesses, des plaisirs et des honneurs ; mais ce monde trompeur a été condamné par le fils de Dieu devenu homme : *Nunc judicium est mundi*. (Joan. XII. 3.) Et cette condamnation prononcée contre le monde, disait S. Anselme et S. Bernard, a commencé dans la grotte de Bethléem. Jésus voulut y naître pauvre, *ut inopia illius divites essemus* ; afin qu'à son exemple nous arrachassions de nos cœurs les affections mondaines pour les porter à la vertu, et les remplir du saint amour. *Initiavit Christus*, dit Cassien, *viam novam ; dilexitque mundus odio habuit , paupertatem*.

Aussi les saints à l'exemple du Sauveur, ont-ils cherché à se dépouiller de tout afin de suivre comme pauvres Jésus-Christ pauvre. *Ditior Christi paupertas*, dit S. Bernard, *cunctis thesauris sæculi*. (Serm. v. in vig. Nat.) La pauvreté de Jésus-Christ nous a valu plus de bien que tous les trésors mondains parce qu'elle nous excite à mépriser les biens de la terre pour acquérir ceux du ciel. S. Paul disait aussi : *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam*. (Philip. III.) Au prix de la grâce divine, tous les autres biens n'étaient que fange aux yeux de l'apôtre. Voyez S. Benoît qui à la fleur de l'âge abandonne les commodités et la richesse du toit paternel pour s'aller enfermer dans une caverne, où il vit d'un peu de pain que lui donne par charité un religieux Romain. Voyez S. François de Borgia qui quitta tout pour aller prendre l'habit d'un pauvre religieux. Voyez S. Antoine abbé qui vend tout son riche patrimoine, en distribue le prix aux pauvres et va vivre ensuite dans un désert. Voyez S. François d'Assise, qui aban-

donne à son père jusqu'à ses hardes pour aller vivre en mendiant toute sa vie.

Celui qui veut les biens de la terre, disait S. Philippe de Néri, ne deviendra jamais saint. L'amour divin ne saurait trouver place dans un cœur plein d'affections mondaines. *Affersne cor vacuum?* C'était là ce qu'on demandait d'abord dans les anciens monastères à ceux qui se présentaient pour entrer dans l'ordre religieux. Avez-vous un cœur libre des affections de la terre? sans cela vous ne sauriez être tout à Jésus-Christ. *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* (Math. xvi.) Pour chacun de nous notre trésor c'est l'objet que nous estimons et que nous aimons. Après la mort d'un homme riche, S. Antoine de Padoue du haut de la chaire, annonça que cet homme était damné, et pour preuve de ce qu'il avançait, il demanda qu'on allât au lieu où était son argent et il assura qu'on y trouverait son cœur. On s'y rendit en effet, et l'on trouva réellement le cœur de ce misérable au milieu des pièces d'argent, et encore tout chaud. Dieu ne peut être le trésor d'une ame attachée aux biens de la terre. C'est pour cela que David s'écrie : *Cor mundum crea in me Deus.* (Psalm. l.) Seigneur, purgez mon cœur de toutes les affections terrestres, parce que vous seul êtes mon Dieu et ma richesse éternelle : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* Celui qui veut donc se sanctifier, doit bannir de son cœur tout ce qui n'est point Dieu. Qu'a-t-il besoin de trésors, de biens, de richesses? A quoi servent ces biens, puisqu'ils ne satisfont point le cœur, et qu'au bout de peu de temps il faut les quitter? *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur : thesaurizate vobis thesauros in cælo.* (Matth. vi. 19.)

O quels biens immenses Dieu prépare à ceux qui l'ai-

ment ! Oh quel trésor que la grâce divine pour qui sait l'apprécier ! *Mecum sunt divitiæ, et opes superbæ, ut ditem diligentes me.* (Prov. VIII. 8.) Dieu porte avec lui, ou pour mieux dire, il est lui-même la véritable richesse et la récompense des bonnes œuvres. *Ecce merces mea cum eo*, disait Isaïe. (LXII. 11.) Dieu seul dans le ciel sert de récompense aux bienheureux : lui seul suffit à leur félicité : *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen. xv. 1.) Mais pour aimer Dieu dans le ciel, il faut l'avoir aimé d'abord sur la terre. L'amour dans l'éternité sera réglé sur celui que nous aurons eu ici-bas ; et si nous voulons aimer toujours dans cette vie, de manière à ne plus nous séparer du Seigneur, ayons soin de l'attacher à nous de plus en plus par des liens d'amour, et disons-lui comme l'épouse sacrée : *Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam.* (Cant. III.) Comment l'épouse retient-elle son bien-aimé ? *Brachiis caritatis*, dans les bras de l'amour. C'est par les nœuds de l'amour, dit S. Ambroise, que nous retenons Dieu. *Tenetur Deus vinculis caritatis.* (In Psalm. CXVIII. serm. 7.) Heureux donc celui qui pourra dire avec S. Paulin : *Habeant sibi divitias suas divites, regna sua reges, mihi Christus divitiæ et regnum est* ; ou avec S. Laurent ; *amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.* Seigneur, donnez-moi votre grâce, votre saint amour ; faites que je vous aime, aimez-moi ; et je serai assez riche ; je n'aurai plus de désirs : *Dives sum satis.* S. Léon disait dans un de ses sermons : *Non pavet indigentia laborare, cui donatum est in Domino omnia possidere.* (Serm. IV. in quadr.) N'oublions pas surtout de recourir à notre divine mère et de l'aimer par-dessus tout après Dieu, car elle nous assure qu'elle enrichit de tous les trésors de la grâce ceux qui l'aiment : *Mecum sunt divitiæ ut ditem diligentes me.*

COLLOQUE.

Mon Jésus chéri, enflammez-moi de votre saint amour, puisque c'est pour cela que vous êtes venu sur la terre. Je ne mérite plus, il est vrai, de brûler de ces saintes flammes, tant je vous ai offensé malgré les lumières que vous m'avez données ; je ne suis digne que des flammes de l'enfer ; mais j'entends que vous tournant vers moi vous daignez me dire : *Diliges Dominum Deum tuum in toto corde tuo*. Je vous rends grâce, ô mon Dieu, qui me donnez un si doux précepte, et puisque vous m'ordonnez de vous aimer, je veux vous obéir en vous aimant de tout mon cœur. Autrefois, Seigneur, j'ai méconnu votre voix ; maintenant que vous m'éclairez de nouveau, et que vous me rappelez tout ce que vous avez fait pour moi ; maintenant que je pense que vous vous êtes fait homme pour vous charger de toutes nos misères que je vous vois tremblant de froid sur la paille, et que j'entends vos cris plaintifs, ô divin enfant, comment puis-je vivre sans vous aimer ? Oh ! pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai donnés, quoique je n'ignorasse point tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Mais cette paille qui vous blesse, cette crèche abjecte qui vous sert de berceau, ces plaintes touchantes que vous poussez, ces précieuses larmes que vous répandez me font espérer le pardon de mes fautes avec la grâce de vous aimer tout le reste de la vie. O Verbe incarné, enfant divin ! je me donne tout entier à vous. Par les peines que vous endurâtes à Bethléem, acceptez, ô mon Jésus l'amour d'un malheureux pécheur. Aidez-moi, Seigneur, à perséverer ; et vous ô Marie, sainte mère d'un fils si grand, priez-le pour moi.

IX^e DISCOURS.

Le Verbe éternel de sublime s'est fait humble.

Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. (Matt. xi. 19.)

L'orgueil fut la première cause de la chute de nos premiers parens, qui pour ne pas se soumettre à la volonté divine, se sont perdus eux-mêmes, et ont perdu le genre humain. Mais pour réparer le mal, Dieu dans sa miséricorde a permis que son fils unique s'abaissât jusqu'à prendre une chair humaine, afin de porter les hommes par son propre exemple à devenir humbles, et à détester l'orgueil qui nous rend odieux à Dieu et aux hommes. *Transeamus usque ad Bethleem*, nous dit S. Bernard : *ibi habemus quod admiremur, quod amemus, quod imitemur.* Oui, dans cette grotte, nous trouverons d'abord à admirer un Dieu dans une étable, un Dieu sur la paille ! Ce même Dieu dont le trône est placé au plus haut des cieux ! *Vidi Dominum*, dit Isaïe (vi. 1.) *super solium excelsum et elevatum.* Où est-il maintenant ce Dieu ? Dans une crèche, inconnu et abandonné, entre deux animaux et quelques pauvres bergers. *Quod amemus.* Nous y trouverons aussi en qui placer notre amour : Un Dieu bon, infini, qui s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un faible enfant, pour se rendre plus aimable et plus cher à nos yeux : *Quantum mihi vilior, tantum mihi carior*, dit S. Bernard. Nous trouverons enfin *quod imitemur* : Le roi du ciel s'est humilié,

il n'est plus qu'un pauvre petit-enfant. Mais déjà du fond de cette grotte, il nous montre par l'exemple, dit le saint abbé : *Quod postea docturus est verbo : discite a me quia mitis sum et humilis corde!* Eclairons-nous en invoquant Jésus et Marie.

Qui ne sait que Dieu est le plus noble des êtres, que de lui vient toute noblesse? Sa grandeur est infinie, son indépendance absolue, il n'a rien reçu de personne, il a tout en lui-même, il est le Seigneur de tout, tout lui obéit. *Mare et venti obediunt ei.* (Matt. VIII. 27.) C'est donc avec raison que l'apôtre nous dit : A Dieu seul honneur et gloire. *Soli Deo honor et gloria.* (Timot. I. 17.) Mais le Verbe éternel voulant réparer le mal que l'homme s'était fait par son orgueil, lui a donné l'exemple de l'humilité pour le guérir du vice de l'orgueil, tout comme il lui donnait celui de la pauvreté pour le guérir de l'amour des biens de la terre. Le premier trait d'humilité, ce fut de se revêtir d'une chair humaine : *Habitu inventus ut homo.* (Philip. II.) Celui qui met les vêtements d'un autre, dit Cassien, se cache sous ces vêtements. Dieu cache donc sa divinité sous l'humble nature humaine. *Qui vestitur sub veste absconditur; sic natura divina sub carnis veste se delituit.* S. Bernard s'exprime en d'autres termes : *Contraxit se majestas, ut seipsum limo nostro conjungeret, et in persona sua uniretur Deus et limus : Majestas et infirmitas; tanta vilitas et sublimitas tanta!* (Serm. III. in vig. Nat.) Un Dieu s'unir à la boue, la grandeur à la misère, la gloire à l'abjection! Mais ce qui doit nous frapper bien plus encore, c'est que Dieu ne s'est pas contenté de prendre la forme humaine, mais il a voulu encore prendre la forme d'un pécheur : *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* (Rom. VIII. 3.)

Cela ne suffit pas encore aux desseins de Jésus-Christ. Il fallut qu'il choisit le genre de vie le plus humble et le plus bas, de manière à justifier la prédiction d'Isaïe qui l'appelle : *Novissimum virorum.* (Cap. LIII.) Jérémie disait aussi qu'il serait abreuvé d'ignominie : *Satiabitur opprobriis.* (Thren. III. 30) David, qu'il serait l'opprobre et le rebut de la populace : *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* (Psalm. CXXI. 6.) Aussi Jésus voulut-il naître de la manière la plus abjecte qu'il fût possible de concevoir. Quelle honte en effet pour un homme, tout pauvre qu'il soit, que d'être né dans une étable! Les pauvres naissent dans leurs chaumières, dans une grange, mais non dans l'étable qui n'est que pour les bêtes et pour les reptiles : *Ego vermis et non homo,* disait Job (XXI. 7.) Si le Roi de l'univers, dit S. Augustin, est né dans une position si humble, afin de nous montrer dans cette humilité même sa grandeur et sa majesté, c'est qu'il a voulu par son exemple faire aimer l'humilité aux hommes qui naissent si pleins d'orgueil : *Sic nasci voluit excelsus humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem.* (S. August. lib. II. de symb. cap. 5.)

L'ange annonça aux pasteurs la naissance du Messie, et les signes qu'il leur indiqua pour qu'ils le reconnussent furent tous des signes d'humilité. Cet enfant, leur dit-il, vous le trouverez dans une étable, enveloppé de lambeaux d'étoffe, sur un peu de paille : Voilà votre Sauveur. *Et hoc erit vobis signum invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepito.* (Luc. II.) C'est ainsi que se montre le Dieu qui vient sur la terre pour détruire et abattre l'orgueil. La vie de Jésus en Egypte, durant son exil, fut conforme à sa naissance; il y vecut inconnu, étranger, sans qu'on daignât faire à lui aucune attention. A son retour en Judée, son sort ne change point; il vit jus-

qu'à trente ans dans la boutique d'un vil artisan qui passe pour son père, remplissant les fonctions d'un simple ouvrier, pauvre, inconnu et méprisé. Il n'y avait dans la sainte famille ni serviteur ni servante. *Joseph et Maria*, dit S. Pierre Chrysologue, *non habent famulum, non ancillam : ipsi Domini et famuli*. Le seul serviteur qu'il y eût dans la maison c'était le fils de Dieu devenu le fils de l'homme, c'est-à-dire de Marie : *Et erat subditus illis*. (Luc. II. 51.)

Au bout de trente ans enfin arriva le moment où le Sauveur devait comparaître en public pour prêcher ses doctrines célestes ; il fut donc nécessaire qu'il se fit connaître pour ce qu'il était. Mais qu'il fut petit le nombre de ceux qui le reconnurent et qui l'honorèrent comme il le méritait, à l'exception des disciples qui le suivirent, tous les autres au lieu de l'honorer le décrièrent comme un vil imposteur. Ce fut alors que se vérifia cette prophétie de Siméon : *Positus est hic in signum, cui contradicetur*. (Luc. II.) Jésus fut contredit et méprisé de toutes les manières ; méprisé pour ses doctrines, parce que lorsqu'il disait qu'il était le fils unique de Dieu, on le regardait comme un blasphémateur digne de mort, comme le dit l'impie Caïphe : *Blasphemavit, reus est mortis*. (Jo. IX. 22.) Méprisé pour sa sagesse, car on le tint pour insensé, privé de raison : *Insanit, quid eum auditis?* (Jo. X. 20.) Méprisé pour ses habitudes, car il fut regardé comme un parasite affamé, aimant le vin, un ami des gens de mauvaise vie : *Ecce homo devorator, bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum*. (Luc. VII. 24.) Regardé comme magicien, ayant commerce avec les démons : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (Matth. IX. 34.), comme possédé : *Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?* (Jo.

VIII. 48) comme séducteur : *Quia seductor ille dixit, etc.* (Mat. xxvii. 61.) Enfin il fut traité comme un scélérat reconnu, avec lequel il ne fallait point de procès pour le condamner à la mort, ainsi que les Hébreux le dirent à Pilate : *Si non esset hic malefactor, non tradidissemus eum.* (Jo. xviii. 30.)

Le sauveur arriva enfin au terme de sa vie et à sa passion et dans cette passion, combien d'outrages n'a-t-il point reçus. Il est trahi et vendu par un de ses disciples pour trente deniers, prix inférieur à celui d'une bête; un autre le renie : Il est traîné par les rues de Jérusalem attaché comme un malfaiteur, il est abandonné de tous, même de ses disciples; il est soumis comme un vil esclave à la flagellation, il reçoit des soufflets en public, il est appelé fou, et revêtu par ordre d'Hérode d'une robe blanche, telle que la portaient les insensés. *Sprevit illum tanquam ignorantem quia verbum non respondit; tanquam stolidum quia se non defendit*, dit S. Bonaventure. Il fut appelé roi par dérision, on lui mit à la main un roseau grossier en guise de sceptre, un lambeau d'étoffe rouge sur les épaules en guise de pourpre, un faisceau d'épines sur la tête au lieu de couronne. Puis on lui disait avec des éclats de rire : *Ave rex Judæorum*, on crachait sur lui, et on le chargeait de coups. *Et expuenter in eum*, (Matth.) *et dabant ei alapas.* (Joan.) Enfin Jésus-Christ meurt, mais de quelle mort? de la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Phil. ii. 8.) La mort sur la croix était réputée infâme : *Maledictus qui pendet in ligno.* (Gal. iii. 13.) Le nom des crucifiés était voué à l'infamie : *Christus factus est pro nobis maledictum*, dit l'apôtre. (Eod.) *Dicitur maledictum*, dit S. Athanase, *quod pro nobis male-*

dictum suscepit. Jésus prit sur lui cette malédiction afin de nous sauver de la malédiction éternelle. Mais au milieu de cette abjection, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, où est, Seigneur, votre majesté? *Ubi est Deus, gloria tua, majestas tua?*—*Noli quærere,* répond le saint, *extasim passus est Deus.* (Serm. de Transfig.) Ne cherchons ni gloire, ni majesté dans Jésus-Christ, car il est venu pour prêcher d'exemple l'humilité, et montrer l'amour qu'il a pour les hommes, amour qui l'a mis pour ainsi dire hors de lui-même.

Les Païens disaient d'Hercule qu'il nettoya l'étable d'Augias, et d'Apollon qu'il garda les troupeaux d'Admète. Ce sont là des fables; ce qui est vrai, ce qui est de foi c'est que pour l'amour de nous, Jésus-Christ s'est humilié au point de naître dans une étable, de mener une vie pauvre et méprisée, de mourir sur un gibet infamant. *O gratiam, o amoris vim! Ita ne summus omnium imus factus est omnium?* (Serm. LXI. in cant.) Force de l'amour divin! Le premier de tous s'était fait le dernier, le plus vil de tous. *Quis hoc fecit? Amor dignitatis nescius. Triumphat de Deo amor.* (Serm. LXXXIV. in cant.) L'amour ne regarde point la dignité quand il s'agit de gagner l'affection de la personne aimée. Dieu que rien ne peut vaincre a été vaincu par l'amour qui l'a réduit à se faire homme et à s'immoler pour les hommes: *Semetipsum exinanivit,* continue le même S. Bernard, *ut scias amoris fuisse quod altitudo adæquata est.* Le Verbe divin, qui est la grandeur même s'est par amour humilié jusqu'à s'anéantir; en aucune autre manière, dit S. Grégoire de Naziance, l'amour divin ne pouvait aussi bien se montrer: *Non aliter Dei amor erga nos declarari poterat, quam quod nostri causa ad deterio rem partem se dejecerit.* (Lib. II. de Incarn. Hom. 9.) Richard de

S. Victor ajoute que l'homme ayant offensé la majesté de Dieu, il était nécessaire pour expier ce délit, qu'il y eût une humiliation infinie : *Oportuit ut ad expiationem peccati fieret humiliatio de summo ad imum.* (Lib. de Incarn. cap. 8.) D'ailleurs, comme le dit S. Bernard, plus notre Dieu s'est abaissé, plus il nous a montré de bonté et d'amour : *Quanto minorem se fecit in humanitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate.*

Puisque Dieu s'est si fort humilié pour l'amour de l'homme, l'homme craindrait-il de s'humilier pour l'amour de Dieu ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Phil. II. 5.) Celui-là ne mérite pas le nom de chrétien, qui manque d'humilité et ne cherche pas à imiter celle de Jésus-Christ qui n'est venu au monde, dit S. Augustin, que pour abattre l'orgueil, l'orgueil, maladie cruelle qui a exigé la présence du médecin divin, et qui, pour prix de son dévouement, l'a comblé d'ignominie et l'a fait mourir sur la croix. Que l'homme donc rougisse de se montrer superbe quand il voit que son Dieu s'est tant humilié. *Propter hoc vitium superbiæ, Deus humilis venit. Iste morbus medicum de cælo deduxit, usque ad formam servi humiliavit, contumeliis egit, ligno suspendit. Erubescat homo esse superbus propter quem factus est humilis Deus.* (S. Aug. In. Psalm. XVIII.) *Ut nos erigeret, se inclinavit,* dit S. Pierre Damien ; il a voulu s'abaisser pour nous retirer de la fange de nos péchés et nous élever jusqu'à partager avec les anges le haut royaume des cieux. *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.* (Psalm. DXII. 7.) *Humilitas ejus nostra nobilitas est,* dit S. Hilaire. (Lib. II. de Trinit.) O immensité de l'amour divin, reprend S. Augustin ; un Dieu qui vient se charger de toute la bassesse de l'homme pour lui faire part de ses

honneurs ; qui vient embrasser la douleur pour lui donner le salut ; qui vient souffrir la mort pour lui donner la vie ! *Mira dignatio ! venit accipere contumelias dare honores ; venit haurire dolores , dare salutem , venit subire mortem , dare vitam .*

En choisissant une condition aussi humble, une vie d'humiliation, une mort infamante, Jésus-Christ ennoblit l'humiliation et l'opprobre. C'est pour cela que les saints sur cette terre ont été si avides d'humiliation, qu'ils paraissaient ne désirer rien tant que d'être méprisés et foulés aux pieds pour l'amour de Jésus-Christ. A la venue du Verbe, s'est vérifié ce que prédisait Isaïe. (Cap. xv.) *In cubilibus ubi prius dracones habitabant, orietur viror calami.* Là où habitaient les démons, esprits de présomption et d'orgueil, là naîtra l'humilité de Jésus-Christ. *Viror calami*, c'est-à-dire l'esprit d'humilité, *quia humilis est vacuus in oculis suis*, dit le cardinal Hugues. Les humbles ne sont pas remplis d'eux-mêmes comme le sont les superbes ; ils estiment, ce qui est vrai, que tout ce qu'ils tiennent est un don de Dieu. Cela doit nous faire comprendre combien est chère à Dieu un ame humble et soumise, combien au contraire lui est odieux le cœur superbe. Mais, dit S. Bernard, se peut-il qu'il y ait des hommes superbes, depuis que nous savons la vie que mena Jésus-Christ ? *Ubi se exinanivit majestas, vermis intumescit !* Mais que le superbe ne s'y trompe pas ; il ne sera jamais l'ami de son Dieu. *Erigis te*, dit S. Augustin, *Deus fugit à te ; humilias te, Deus venit ad te.* Le Seigneur fuit le superbe, mais il ne dédaigne pas le cœur qui s'humilie, fût-il le plus grand de tous les pécheurs. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* Dieu a promis d'exaucer quiconque le priera. *Petite et dabitur vobis*, etc. Mais il est dit aussi

qu'il n'exaucera point les superbes. *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam.* (S. Jac. Epist. IV. 6.) Il n'écoute point les prières des superbes, mais il ne refuse aux humbles aucune des grâces qu'ils lui demandent. Sainte Thérèse assurait que les plus grandes grâces qu'elle eût obtenues de Dieu, étaient celles qu'elle avait demandées avec plus d'humilité. La prière de celui qui s'humilie entre au ciel sans avoir besoin d'y être introduite, et jamais elle ne s'en retourne sans avoir obtenu ce qu'elle désire. *Oratio humiliantis se nubes penetrabit... et non discedet donec altissimus aspiciat.* (Eccl. XXXV. 21.)

COLLOQUE.

O mon Jésus trop méprisé, vous avez rendu, par votre exemple, les humiliations chères à ceux qui vous aiment. Comment se fait-il qu'au lieu de les supporter avec joie, comme vous l'avez fait vous-même, je me suis livré à mes ressentimens avec tant de véhémence que j'en ai offensé votre majesté infinie. Ah ! Seigneur, je le conçois, j'ai manqué de patience parce que je n'ai pas su vous aimer. Si je vous aimais, elles me sembleraient douces et agréables. Mais vous promettez le pardon à ceux qui se repentent, et je me repens, moi, de toute mon ame des désordres de ma vie qui m'ont rendu si différent de vous. Mais je veux m'amender ; d'aujourd'hui en avant, je subirai avec résignation tous les outrages qui me seront faits ; je veux que ces outrages deviennent pour moi une source féconde de ces biens qui enrichissent l'ame. Je mérite les plus grandes humiliations, moi qui ai si souvent dédaigné votre grâce ; mais vos mérites, Seigneur, me font espérer. Je veux changer de vie, ne plus vous dé-

plaire, ne faire que votre volonté. J'ai mérité souvent, je le répète, d'être précipité aux enfers; puisque vous avez jusqu'ici daigné m'attendre, faites, ô mon Dieu, que je ne brûle que du feu de votre saint amour. Non, je ne veux plus vivre sans vous aimer. Aidez-moi à rejeter loin de moi l'ingratitude; car je ne veux aimer que vous, je veux que mon cœur ne soit qu'à vous. Ah! prenez-en possession, et que cette possession soit éternelle. Soyez toujours à moi, aimez-moi; que je vous aime, que je vous appartienne toujours. J'espère qu'il en sera ainsi, parce que vous êtes la bonté infinie. Disposez donc à votre gré de moi; accordez-moi seulement la grâce de vous aimer et d'éprouver en même temps votre amour; car cet amour, Seigneur, est mon seul bien, mon seul désir, ma seule espérance. Marie, mère du saint amour, aidez-moi par votre intercession; faites que je puisse aimer toujours, mon Dieu si aimable!

X^e DISCOURS.

De la naissance de Jésus la nuit de Noël.

Evangelizo vobis gaudium magnum.... Quia natus est vobis hodie salvator. (Luc. II. 11.)

Evangelizo vobis gaudium magnum. Ainsi disait l'ange aux pasteurs, et c'est aussi ce que je vous dis cette nuit; ames chrétiennes je vous apporte une heureuse nouvelle, la plus heureuse qu'on puisse donner à un peuple de pauvres exilés, condamnés à la mort éternelle.

C'est le Sauveur qui vient de naître , celui qui doit les délivrer de cette mort terrible , et obtenir pour eux le retour à la céleste patrie. *Natus est vobis salvator.* Jésus-Christ est né , il est né pour vous arracher aux peines de l'enfer et vous ouvrir les portes du paradis. Mais afin que vous montriez dignement votre reconnaissance envers votre Rédempteur , en l'aimant chaque jour davantage , laissez-moi mettre sous vos yeux les circonstances de sa naissance , et vous apprendre où vous le trouverez , cette nuit , afin que vous puissiez l'aller trouver et lui rendre grâce de tout le bien qu'il vous fait. Mais commençons par invoquer Jésus et Marie.

Représentons d'abord en peu de mots ce qui s'est passé à la naissance de ce roi du monde , descendu du ciel pour votre salut. L'empereur Auguste , voulant connaître les forces de son empire , ordonna un dénombrement général de tous ses sujets. A cet effet , chacun était tenu d'aller inscrire son nom chez le préfet de la province , et de payer en même temps un tribut en signe de vasselage. *Factum est edictum ut describeretur universus orbis.* (Luc. II.) Aussitôt Joseph obéit ; il n'attendit pas même que Marie eût mis au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein ; il partit avec elle pour la ville de Bethléem : le voyage était long , il devait durer quatre jours ; les mauvais chemins , le mauvais temps , et surtout l'état de Marie le rendaient extrêmement pénible.

Quand le roi pour la première fois entre dans une ville de son royaume , on lui rend les plus grands honneurs. Prépare-toi donc , ô heureuse cité , à recevoir ton Roi , comme te l'a dit le prophète Michée : ton Seigneur vient te voir , Seigneur de toute la Judée et de tout l'univers. Tu es la plus fortunée de toutes les cités de la terre , puis-

que c'est toi que le Seigneur à choisie , pour naître sur ton territoire. *Et tu Bethleem Ephrata parvulus es in millibus Juda , ex te enim egredietur qui sit dominator in Israel.* (Mich. xv. 2.) Mais voilà Joseph et Marie entrant dans Bethléem , se dirigeant vers le logis de l'officier de l'empereur pour payer le tribut , et s'inscrire au nombre des sujets de César ; Marie qui portait dans son sein le Seigneur de César et de toute la terre ! Mais qui les reconnaît ? qui les honore ? qui les accueille ? *In propria venit , et sui eum non acceperunt.* (Jo. 1.) Ils sont pauvres , on les regarde , on les traite comme des pauvres. Mais , *factum est autem , cum essent ibi , impleti sunt dies , ut pareret.* (Luc. 2.) Cependant Marie avertie par ses douleurs sent qu'elle va devenir mère ; elle avertit Joseph qui aussitôt cherche un logement par toute la ville ; il ne voudrait pas conduire sa femme à l'hôtellerie qui , outre qu'elle n'offrirait pas un lieu convenable , était en ce moment pleine de voyageurs. Mais non-seulement il ne trouva point ce qu'il cherchait , mais il est encore probable qu'on le traita d'insensé , pour avoir conduit sa femme à Bethléem dans l'état avancé où elle se trouvait. Joseph prit alors le parti de se rendre à l'hôtellerie , mais elle était encombrée de voyageurs ; il ne s'y trouva pas la plus petite place. *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc. II. 7.) Il y avait eu place pour tous , même pour les derniers plébéiens : il n'y en eut point pour Jésus. Cette hôtellerie peut être regardée comme une figure de ces cœurs ingrats qui reçoivent tant de misérables créatures et qui refusent l'entrée à Dieu ; de ces gens qui aiment les parens , les amis , les bêtes mêmes , et qui n'aiment point Jésus , ne tenant compte ni de sa grâce ni de son amour. Mais , dit Marie elle-même à une ame dévote : « Ce fut par une disposition particulière de

Dieu qu'il n'y eut de place parmi les hommes ni pour moi ni pour mon fils, afin que les âmes éprises de Jésus s'offrissent elles-mêmes pour le recevoir, et l'invitasent avec amour à y entrer. » (Voyez le P. Petri.)

Poursuivons. Les pauvres pèlerins se voyant repoussés partout, sortirent de la ville pour tâcher de trouver quelque abri hors de ses murs. Ils marchent dans l'obscurité, ils tournent, retournent, cherchent des yeux, et enfin ils aperçoivent une grotte creusée au pied d'un rocher au-dessous de la ville. C'était, disent Baviada, Bède et Brocan, une excavation sous les murailles mêmes de Bethléem, séparée de la ville, ayant la forme d'une caverne qui servait de retraite aux animaux. Alors Marie dit à Joseph : Je ne saurais aller plus loin, entrons dans cette grotte où nous nous arrêterons. Comment, répondit Joseph, ne vois-tu pas que cette grotte est froide, humide, que l'eau y coule de toutes parts ? ne vois-tu pas que cette grotte n'est qu'une étable ? comment pourrais-tu passer ici la nuit ? Il est certain, dit Marie, que cette étable est le palais où veut naître aujourd'hui le fils de Dieu.

Oh ! qu'auront dit les anges en voyant Marie entrer dans cette grotte ? Les princes naissent dans les palais, au sein des grandeurs et de l'opulence, et le roi du ciel n'a qu'une étable obscure, sans langes pour le couvrir, un peu de paille pour lit, une crèche pour reposer ses membres : *Ubi aula, ubi Thronus?* dit S. Bernard. Où est la cour, où est le trône pour ce roi du ciel ? il n'y a là que deux animaux et une crèche. O heureuse grotte où est né le Verbe divin ! heureuse crèche qui a reçu le Seigneur du ciel ! Heureuse paille qui y servit de lit à celui qui est porté par les séraphins ! O ! comme en considérant la naissance de Jésus-Christ nous devons tous brûler d'amour ! que

ces noms de grotte, de crèche, de paille, unis à l'idée de la rédemption doivent exciter en nous de sentimens, d'affections ! Oui vous fûtes heureuses, grottes, crèche, paille, mais plus heureuses encore sont ces ames ferventes qui aiment tendrement notre aimable Sauveur, et qui, brûlant d'amour, vont le recevoir ensuite dans la sainte communion. Avec quel plaisir Jésus-Christ ne va-t-il pas aussi habiter dans le cœur qui l'aime !

Dès que Marie fut entrée dans la grotte, elle se mit en prières, et l'heure de la délivrance venue, elle détacha ses cheveux qui retombèrent sur ses épaules ; aussitôt elle vit une grande clarté, sentit dans son cœur une douce joie, baissa les yeux et aperçut sur la terre un bel enfant dont l'aspect inspire l'amour, mais qui pleurait, qui criait, qui étendait les bras, comme pour demander à sa mère qu'elle le prît dans les siens. *Extendebam membra, quærens matris favorem*, dit-il par révélation à sainte Brigitte. Marie appela Joseph qui, en voyant le nouveau-né, l'adora en versant des larmes d'attendrissement. *Intravit senex et prosternens se plorabat præ gaudio*. (Revel. 16.) Ensuite la sainte Vierge prit respectueusement l'enfant qu'elle porta à son sein, cherchant à le garantir du froid en l'appliquant sur sa poitrine. *Maxilla et pectore calefaciebat eum cum lætitia et tenera compassione materna*. Considérez tous les sentimens d'amour que dut alors éprouver Marie en voyant dans ses bras le fils du Père éternel. Elle l'adore comme Dieu, baise ses pieds comme on fait aux rois, puis l'emmailote comme son fils. Mais hélas ! que ces langes sont grossiers et rudes ; qu'ils sont froids et humides ! et point de feu pour le réchauffer.

Venez rois, empereurs, venez tous, puissans de la terre, venez adorer votre Roi suprême qui pour l'amour de vous

est né si pauvre dans cette grotte. Aucun ne vient ! *In propria venit et mundus non cognovit!* (Jo. 1.) Eh quoi ! le fils de Dieu est venu au monde et le monde le méconnaît. Mais si les hommes ne viennent pas, les anges du moins accourent. Le Père éternel l'a ainsi ordonné ; *et adorent eum omnes angeli ejus.* (Hebr. I. 6.) Ils viennent en grand nombre, chantant des hymnes à la louange de leur Dieu : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc. II. 14.) Gloire à la divine miséricorde qui, au lieu de châtier les hommes rebelles, fait que Dieu lui-même prend sur lui la peine afin de les sauver. Gloire à la sagesse qui a trouvé le moyen de sauver l'homme de la mort qu'il avait méritée et de satisfaire en même temps la justice divine ! Gloire à la puissance qui, d'une si admirable manière, a triomphé des forces de l'enfer, en envoyant le Verbe divin sous la figure d'un pauvre pour souffrir la douleur, l'outrage, la mort, et obliger ainsi les hommes à l'aimer, à mépriser pour lui les biens de la terre. Ainsi l'ont fait beaucoup de jeunes hommes désireux de reconnaître l'amour que Dieu leur a montré. Gloire enfin à cet amour divin qui a réduit un Dieu à se faire homme, pauvre, humble, à mener une vie pénible, à subir une mort douloureuse, pour montrer aux hommes l'affection qu'il leur porte et pour gagner leur amour. *Agnosceamus in stabulo potentiam exinanitam, sapientiam præ amoris nimietate infatuatam.* Nous voyons dans cette étable, dit S. Laurent Justinien, la puissance d'un Dieu presque anéantie ; nous voyons un Dieu, sagesse éternelle, qui pousse l'amour à un excès qui semble démence.

Marie nous invite tous, nobles et plébéiens, riches et pauvres, saints et pécheurs, à entrer dans la grotte de

Bethléem pour adorer son fils déjà né et baiser ses pieds. Entrez donc , ames dévotes , entrez et voyez sur un peu de paille le Créateur du ciel et de la terre ; il a la forme d'un petit enfant , mais il est si beau qu'on le dirait entouré d'un auréole de lumière. Maintenant qu'il est né , la grotte n'a plus rien de hideux ; elle s'est au contraire changée en paradis. Entrez donc sans crainte , Jésus est né , et il est né pour tous et pour chacun de ceux qui veulent le posséder. Il a dit lui-même d'avancer : *Ego flos camporum et lilium convallium*. (Cant. II. 1.) Il s'appelle lis des vallées , pour nous faire entendre que , naissant humble , les humbles seuls le trouveront. Aussi l'ange ne fut-il pas annoncer la naissance de Jésus à César , à Hérode ; il ne l'annonce qu'à de pauvres pasteurs. Il s'intitule aussi fleur des champs , afin que tous puissent le trouver. *Ego flos campi*, dit le cardinal Hugues, *quia omnibus me exhibeo inveniendum*. Les fleurs des jardins sont gardées et défendues par des murs et des clôtures : il n'est pas permis à tous de les apercevoir et de les cueillir ; mais la fleur des champs est exposée à tous les yeux ; la prend qui veut , et c'est ainsi que Jésus-Christ veut être exposé à la vue de tous. Entrons donc ; la porte est ouverte. *Non est satelles*, dit S. Pierre Chrysologue, *qui dicat non est hora*. Les princes sont renfermés dans leurs palais , et des soldats les gardent ; il n'est pas facile d'obtenir d'eux audience ; celui qui veut leur parler doit prendre beaucoup de peine : plus d'une fois on le renverra en lui disant : ce n'est pas le moment ; revenez un autre jour. Il n'en est pas de même avec Jésus-Christ. Il est dans cette grotte , sous une forme enfantine , afin de charmer ceux qui viendront le voir ; et la grotte est ouverte , sans gardes qui en défendent l'entrée , afin que chacun puisse entrer à son

gré voir ce jeune roi, lui parler, l'embrasser même s'il le désire.

Entrez donc ames chrétiennes. Le voici; regardez cette crèche, cette paille, cet enfant qui pleure. Voyez comme il est beau; voyez les rayons de lumière qui l'entourent, l'amour qu'il inspire, les traits qui de ses yeux vont au cœur de ceux qui le cherchent, ces tendres plaintes qui vont à l'ame. N'entendez-vous pas que tout vous dit ici : Aimez celui qui vous aime? *Clamat stabulum, clamant paleæ*, dit S. Bernard. La crèche, l'étable, la paille, tout vous crie : Aimez un Dieu digne d'amour infini; il est descendu du firmament, il s'est revêtu de votre chair pour vous montrer son amour et obtenir le vôtre. Demandez-lui : Bel enfant, quel est ton père? Il vous répondra : Ma mère est cette Vierge pure qui est auprès de moi, et mon père est Dieu. Comment? toi fils d'un Dieu, si humble et si pauvre? Qui te reconnaîtrait dans cet état? qui te respectera? La foi, répond Jésus, me fera connaître pour ce que je suis, et me fera aimer par les ames que je suis venu racheter et embraser de mon amour; car je ne veux pas qu'on me craigne, je veux qu'on m'aime, et c'est pour cela que je me suis montré sous les traits d'un pauvre enfant, afin que vous m'aimiez davantage en voyant à quel état m'a réduit l'amour que j'ai pour vous. Mais bel enfant, dites-moi pourquoi vous portez vos regards autour de vous? Que regardez-vous? vous soupirez! vous pleurez! Ah! pourquoi soupirez-vous, pourquoi pleurez-vous? Je cherche autour de moi, répond Jésus, les ames qui me désirent. Je soupire parce que je voudrais trouver un cœur brûlant d'amour pour moi, comme je brûle d'amour pour lui : je me plains, je pleure, je gémiss, parce que je ne

vois point ou que je ne vois que très-peu d'ames et de cœurs qui me cherchent et qui veulent m'aimer.

COLLOQUE.

Levez-vous, ames dévotes, Jésus vous invite à venir cette nuit lui baiser les pieds. Les pasteurs qui sont venus le visiter dans la grotte de Béthléem ont apporté leurs présens, vous devez aussi apporter les vôtres. Que lui donnez-vous? Le plus beau présent que vous puissiez lui faire, sachez-le bien, c'est celui d'un cœur aimant et repentant. Qu'avant de venir, chacun de vous lui dise: Seigneur, je n'osais point m'approcher de vous souillé de péchés comme je le suis; mais, ô mon Jésus, puisque vous m'invitez avec tant de bonté à m'avancer vers vous, je vous obéirai, je ne ferai pas comme je l'ai fait si souvent : vous tourner brutalement le dos, lorsque vous m'appeliez; je ne résiste pas à la douce invitation que vous me faites, mais hélas! Seigneur, je suis pauvre en toutes choses, je n'ai rien à vous offrir que mon cœur; ce cœur, il est vrai, vous a autrefois offensé, mais il est repentant, et c'est son repentir que je vous apporte. Oui, divin enfant, je me repens de vous avoir déplu. J'ai été envers vous barbare, traître, ingrat, je vous ai causé d'amères souffrances, j'ai fait couler vos pleurs dans la grotte de Bethléem; mais ce sont ces larmes mêmes qui me donnent l'espérance. Je suis pécheur, cela est vrai, je ne mérite point de pardon; mais je viens à vous, ô Dieu, qui pour pouvoir pardonner, vous êtes fait homme. Père éternel, ne voyez pas mes fautes, mais voyez les larmes de votre fils innocent: elles intercèdent pour moi, vous ne refusez rien aux prières de Jésus-Christ.

Exaucez-le maintenant, exaucez-le dans cette nuit d'allégresse, de salut, de pardon.

O Jésus enfant, j'espère de vous le pardon; mais le pardon de mes péchés ne me suffit pas. Vous accordez cette nuit de grandes faveurs aux âmes; je vous demande, moi, une grâce signalée, c'est celle de vous aimer; maintenant que je suis à vos pieds, embrassez-moi de votre saint amour, unissez-moi à vous, mais que ce soit avec des liens tels que je ne puisse plus me séparer de vous. Je vous aime, ô divin enfant, mais c'est peu encore; je voudrais vous aimer davantage. Je viens baiser vos pieds, et je vous apporte mon cœur; je vous l'abandonne, changez-le, et conservez-le à jamais; ne me le rendez pas surtout, car si vous me le rendez je crains qu'il ne vous trahisse de nouveau.

O très-sainte Vierge Marie, vous qui êtes mère de mon Dieu, vous êtes aussi la mienne, je remets en vos mains mon pauvre cœur; présentez-le à Jésus; offert par vous, il sera accepté; vous le prierez d'ailleurs pour qu'il l'accepte.

XI^e DISCOURS.

Du nom de Jésus.

Vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc. II. 21.)

Ce nom de Jésus n'appartenait point aux hommes, il fut donné par Dieu même : *Nomen Jesu*, dit S. Bernard,

primo fuit a patre prænominatum. Ce fut un nom tout nouveau: *Nomen novum quod os Domini nominavit.* (Esdræ. LXII.) Nom nouveau que Dieu seul pouvait donner à celui qu'il destinait pour être le Sauveur du monde. Nom nouveau et éternel, car de même que la rédemption avait été décrétée de toute éternité, de même le nom de Rédempteur avait été donné dès l'éternité. Ce nom fut donné à Jésus-Christ le jour où il fut circoncis: *Et postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Le Père éternel voulut récompenser l'humilité de son fils en lui donnant ce nom glorieux. Oui; tandis que Jésus s'humilie, en s'assujétissant par la circoncision à souffrir le signe des pécheurs, il est juste que le Père l'honore, en lui donnant un nom qui surpasse en dignité tous les autres noms. *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.* (Philip. II. 9.) Les anges, les hommes, les démons ont reçu l'ordre de l'adorer: *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* (Ibid.) Si toutes les créatures adorent ce grand nom, comment ne l'adorerions-nous pas, nous pécheurs, puisque c'est pour nous qu'il a été imposé; Jésus, c'est-à-dire Sauveur, descendu du ciel exprès pour notre bien: *Propter nos, homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis et homo factus est.* Nous devons l'adorer, et en même temps rendre grâce à Dieu qui lui a donné ce nom pour notre bien; car ce nom nous console, nous défend, nous enflamme. Voilà les trois points de notre discours, que nous verrons après avoir invoqué Jésus et Marie.

I. Le nom de Dieu nous console: en invoquant Jésus nous aurons de l'adoucissement à toutes nos peines. Il veut nous consoler parce qu'il nous aime; il le peut parce qu'il n'est pas seulement homme, mais qu'il est encore

Dieu tout puissant. Autrement il ne pourrait pas avoir ce grand nom de Sauveur. Ce nom indique l'essence humaine réunie à une puissance infinie, ainsi qu'à la sagesse et à l'amour pareillement infinis; il n'aurait pu nous sauver si toutes les perfections ne s'étaient pas trouvées en lui : *Neque enim posses*, dit S. Bernard, *vocare te Salvatorem, si quidpiam horum defuisset.* (Serm. 2. de Circumcis.) Le saint dit en parlant de la circoncision : *Circumciditur tanquam filius Abrahamæ, Jesus vocatur tanquam filius Dei.* (Serm. 1. de Circ.) Comme homme il reçoit le caractère du pécheur, car il a pris la tâche de payer pour les pécheurs au prix de ses souffrances et de son sang; mais il s'appelle Jésus ou Sauveur comme fils de Dieu, parce que Dieu seul a le pouvoir de sauver.

Le nom de Jésus équivaut suivant l'Esprit-Saint aux mots d'huile répandue. *Oleum effusum nomen tuum.* (Cant. 1. 3.) Et ce n'est pas sans raison, dit S. Bernard : de même que l'huile a éclairé et qu'elle fournit une préparation pour les alimens et un remède pour la médecine, de même le nom de Jésus est lumière : *Lucet prædicatum.* Et d'où vient que la lumière de la foi s'est répandue sur la terre, que tant de gentils ont connu le vrai Dieu et se sont convertis? C'est en écoutant invoquer le nom de Jésus. *Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux, nisi prædicato nomine Jesus?* (Serm. xv.) C'est à ce nom sacré que nous devons le bonheur d'être devenus enfans de la vraie lumière, c'est-à-dire de la sainte Église; car nous sommes nés au giron de l'Église romaine, dans des contrées chrétiennes et catholiques; grâce que n'ont pas obtenue la plupart des hommes qui naissent idolâtres, mahométans ou hérétiques. De plus le nom de Jésus sert d'aliment à nos ames. *Pascit recogitatum.* Il donne aux fidèles la force de trouver la paix

et des consolations au sein des misères et des persécutions qu'ils éprouvent sur la terre. Les saints apôtres, maltraités et injuriés, se réjouissaient parce que le nom de Jésus servait à les fortifier. *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. v. 41.) Ce nom sert encore de remède à celui qui l'invoque. *Invocatum lenit et ungit.* Le saint abbé ajoute : *Ad exortum nominis lumen : nubilum diffugit, redit serenum.* Si l'âme est affligée et troublée, qu'elle nomme Jésus, et aussitôt la tempête fuira loin d'elle et la paix reviendra. *Labitur quis in crimine? Currit ad laqueum mortis desperando? Nonne si invocet nomen vitæ, confestim respirat ad vitam?*

Si un malheureux est tombé dans le péché et qu'il se sente indigne de pardon, qu'il invoque ce nom de vie, et soudain l'espérance du pardon rentrera dans son cœur; qu'il nomme Jésus, Jésus que le Père a destiné à être notre Sauveur. Eutime soutient que si Judas, lorsqu'il succomba au désespoir, avait invoqué le nom de Jésus, il aurait recouvré l'espérance : *Si illud nomen invocasset, non periisset.* (Eutim. in cap. xxvii. Matth.) Il ajoute ensuite qu'un pécheur, quelque coupable qu'il soit, ne s'abimera jamais dans le désespoir, s'il invoque ce saint nom d'espérance et de salut : *Longe est desperatio, ubi et hujus nominis invocatio.*

Mais les pécheurs n'invoquent point ce nom tutélaire, parce qu'ils ne veulent point guérir de leur mal. Jésus-Christ est disposé à guérir nos blessures; mais si quelqu'un aime son mal et ne veut point de remède, comment Jésus-Christ pourra-t-il le guérir? La vénérable sœur Marie de la croix de Sicile vit une fois le Sauveur dans une infirmerie portant dans ses mains un breuvage pour les malades qui s'y trouvaient; mais ces malheureux, au

lieu de l'appeler et de lui rendre grâce, le repoussaient brutalement. C'est ainsi que font beaucoup de pécheurs; quand une fois ils se sont infectés du péché, ils refusent leur salut, c'est-à-dire la grâce que Jésus-Christ leur offre, et de cette manière leur mal devient mortel. Mais le pécheur qui a recours à Jésus-Christ n'a rien à craindre, puisque Jésus-Christ lui offre d'obtenir pour lui le pardon, pour prix de ses souffrances expiatoires. *Qui offensus fuerat*, dit S. Laurent Justinien, *ipse se intercessorem destinavit; quod illi debebatur exsolvit.* (Serm. in Nativ.) Le même saint ajoute : *Si configeris ægritudine, si doloribus fatigaris, si concuteris formidine, Jesu nomen edito* : Pauvre malade, si tu te sens abattu par le mal, par les douleurs ou par la crainte, appelle Jésus, et Jésus te consolera. Il suffira de prier au nom de Jésus le Père éternel, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons. *Si quid petieritis patrem in nomine meo*, etc. (Jo. xvi.) *Quodcumque petieritis patrem*, etc. (Id. xv. 16.)

II. Nous avons dit que le nom de Jésus nous défendait; et cela est vrai, il nous défend contre les embûches de nos ennemis, et les assauts qu'ils nous livrent. Aussi le messie a-t-il été désigné par le nom du Dieu fort, *Deus fortis*. Le sage a dit que son nom était comme une forte tour. *Turris fortissima nomen tuum.* (Prov. xviii. 10.) C'est-à-dire que l'homme qui se place sous l'égide de ce nom tout-puissant, n'a rien à redouter des attaques de l'enfer. Jésus-Christ s'était humilié devant son père, dit S. Ambroise, au point de ne pouvoir s'humilier davantage. Son père a son tour l'a élevé jusqu'au plus haut degré; *ipse se tantum humiliavit ut ultra non posset; propter quod Deus tantum exaltavit ut ultra non posset.* C'est pour cela que le père lui a donné un nom qui surpasse

tous les autres noms. *Propterea dedit illi nomen super omne nomen*, etc. Nom si grand et si puissant qu'il est respecté dans le ciel, sur la terre et au fond des enfers. Nom puissant dans le ciel, puisqu'il peut obtenir pour nous toutes les grâces; puissant sur la terre parce qu'il peut sauver tous ceux qui l'invoquent avec ferveur; puissant en l'enfer, parce qu'il met en fuite tous les démons: lorsqu'ils entendent ce nom sacré ils tremblent, parce qu'ils se souviennent que c'est Jésus qui a détruit l'empire qu'ils avaient pris sur les hommes; ils tremblent parce que sous ce nom ils doivent reconnaître toute la majesté divine: *In hoc nomine deitatis adoratae tota majestas*, dit S. Pierre Chrysologue. (Serm. DXXIV.) Jésus a dit lui-même que ses disciples auraient, avec son seul nom, le pouvoir de chasser les démons. *In nomine meo dæmonia ejicient*. (Marc. XVI. 17.) En fait la sainte Église dans ses exorcismes se sert du nom de Jésus pour délivrer les possédés, et les prêtres qui assistent les mourans emploient aussi ce saint nom pour délivrer le malade des assauts que le démon multiplie dans ces derniers momens.

Qu'on lise la vie de S. Bernardin de Sienne, on y verra combien il convertit de pécheurs, combien d'abus il détruisit, combien de cités il sanctifia en apprenant aux peuples à invoquer le nom de Jésus. S. Pierre dit qu'il n'y a pas de nom dans lequel les hommes puissent trouver autant de ressources pour leur salut que dans celui de Jésus. *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*. (Act. IV. 12.) Jésus ne nous a pas seulement sauvés une fois, mais il nous sauve continuellement par ses mérites des dangers du péché, toutes les fois que nous l'invoquons avec confiance. S. Paul nous y exhorte fortement; qui-

conque l'invoque , dit-il, sera certainement sauvé : *Qui enim invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (Rom. x.) Si les démons, si les hommes vous persécutent, dit S. Laurent Justinien, s'ils vous excitent au péché, invoquez Jésus et vous triompherez. *Si tentaris a diabolo, si ab hominibus opprimeris, Jesu nomen edito.* Et si les tentations continuent de vous poursuivre, continuez d'invoquer Jésus et vous n'y succomberez pas. Il est prouvé, par l'expérience, que ceux qui ont cette dévote habitude se maintiennent fermes dans la bonne voie et triomphent toujours des tentations. Invoquons aussi le nom de Marie, qui épouvante pareillement l'enfer, et nous pourrons être sans crainte. *Hæc brevis oratio*, dit Thomas A. Kempis, *Jesu et Maria facilis ad tenendum, fortis ad protegendum.* Ces deux mots, Jésus et Marie, si aisés à prononcer et à retenir sont tout puissans contre les insultes de nos ennemis.

III. Le nom de Jésus console des peines et préserve du mal; ce n'est pas tout : il enflamme d'amour tous ceux qui le prononcent avec recueillement et avec ferveur. Le nom de Jésus ou Sauveur exprime par lui-même l'amour, car à ce nom s'attache l'idée de tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous sauver. *Nomen Jesu signum est representans tibi omnia quæcumque Deus fecit propter salutem humanæ naturæ.* (S. Bernard. serm. XLIII.) O mon Jésus, s'écrie un dévot écrivain, il vous en a trop coûté d'être Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur : *O Jesu, quanti tibi constitit esse Jesum, salvatorem meum.*

S. Matthieu, en parlant du crucifiement de Jésus-Christ, s'exprime ainsi : *et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam, hic est rex Judæorum.* (xxvii. 37.) Le Père éternel a voulu que sur la croix où notre Rédempteur est mort, on lût ces mots : Voici Jésus, le Sauveur du monde. Pilate or-

donna de placer cette inscription, non qu'il eût jugé Jésus-Christ coupable pour avoir pris le titre de roi, comme les juifs l'en accusaient, car il ne fit aucun compte de ce chef d'accusation et en même temps qu'il le condamnait il reconnaissait son innocence et protestait qu'il ne prenait aucune part à sa mort : *Innocens sum a sanguine justi hujus*; mais ce fut parce que Dieu le voulut ainsi, afin de pouvoir dire aux hommes : Savez-vous pourquoi est mort mon fils innocent? il meurt parce qu'il est votre Sauveur; il meurt sur cette croix ignominieuse pour vous sauver. Ce fut pour cela que les Cantiques dirent de son nom : *Oleum effusum nomen ejus nempe*, dit S. Bernard, *effusio divinitatis*.

Dans la rédemption, Dieu s'est donné à nous parce qu'il nous aimait. *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*. (Ephes. v. 2.) Et pour le faire, il s'est chargé de subir à notre place la peine qui nous était due. *Languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit*. (Isa. v.) Par là, dit S. Cyrille d'Alexandrie, lib. 12. in Joan., il voulut anéantir la sentence que nos péchés avaient d'abord fait prononcer contre nous. *Hoc titulo adversus genus nostrum chirographum in cruce confixo delevit*. L'apôtre avait dit de même : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti*. (Col. II. 14.) Ainsi notre Rédempteur bien-aimé voulut nous soustraire à la malédiction que nous avions encourue, et pour cela, il devint lui-même volontairement l'objet de cette malédiction en se chargeant de tous nos péchés. *Christus redemit nos de maledicto, factus pro nobis maledictum*. (Gal. III. 13.)

De là vient qu'une ame fidèle, si elle nomme Jésus et qu'en même temps elle se souvienne de tout ce qu'a fait Jésus pour la sauver, ne peut pas s'empêcher d'aimer ten-

drement celui qui l'a tant aimée : *Cum nomino Jesum*, dit S. Bernard, *hominem mihi propono mitem, humilem, benignum, misericordem, omni sanctitate conspicuum, eundem-que Deum omnipotentem qui me sanet et roboret*. En nommant Jésus, nous devons nous imaginer que nous voyons un homme doux, affable, compatissant, plein de toutes les vertus ; nous devons penser aussi qu'il est notre Dieu, qui, pour guérir nos maux, a voulu être méprisé, maltraité, tourmenté jusqu'à souffrir la mort sur une croix. Que le nom de Jésus vous soit donc cher, ô chrétien, s'écrie S. Anselme, qu'il soit toujours dans votre cœur ; que Jésus vous serve d'aliment et de consolation : *Sit tibi Jesus semper in corde ; hic sit cibus, dulcedo et consolatio tua*. C'est ainsi, disait S. Bernard, que dans cette vallée de larmes on peut, en aimant Jésus, goûter les douceurs du paradis : *Expertus potest credere quid sit Jesum diligere*. Plusieurs saints l'ont su par expérience : Sainte Rose de Lima qui, en recevant la communion, avait le cœur enflammé d'amour, que son haleine brûlait la main de celui qui lui donnait un peu d'eau, comme c'est l'usage après la communion ; sainte Marie Madelaine de Pazzi, qui s'écriait, le crucifix à la main et tout embrasée d'amour : Dieu d'amour, Dieu d'amour, Dieu fou d'amour ! (Vit. cap. 11.) S. Philippe de Néri dont la poitrine dut s'élargir, afin de laisser plus de place aux vives palpitations de son cœur enflammé ; S. Stanislas Kostka, à qui on était obligé de baigner la poitrine avec de l'eau froide pour tempérer l'extrême chaleur qu'y causait son amour pour Jésus ; S. François Xavier qui, pour la même raison, se découvrait la poitrine, en disant : C'est assez, Seigneur, c'est assez, reconnaissant par ces mots qu'il lui était impossible de

supporter à un plus haut degré la chaleur brûlante qui remplissait son cœur.

Tâchons donc, nous aussi, autant que nous le pourrions, de porter constamment Jésus dans nos cœurs en l'aimant, et sur nos lèvres en prononçant son nom. Il n'est pas possible, disait S. Paul, de prononcer le nom de Jésus (dévotement s'entend) sans que le Saint-Esprit opère en nous : *Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto.* (I. Cor.) Ainsi le Saint-Esprit se communique à tous ceux qui prononcent avec dévotion le nom de Jésus. Ce nom pourtant est pour bien des gens un nom pour ainsi dire étranger; c'est qu'ils n'aiment point Jésus. Les saints ont toujours eu sur les lèvres ce nom de salut et d'amour. Il n'y a pas une page, dans les épîtres de S. Paul, où le nom de Jésus ne se trouve plusieurs fois. S. Jean ne le nomme pas moins souvent. Le bienheureux Erric Suson, voulant augmenter dans son cœur l'amour de ce nom sacré, grava un jour sur sa poitrine avec un fer tranchant ce nom si chéri, et tandis que son sang coulait, il s'écriait : Seigneur, je voudrais le graver plus avant encore, mais je ne le puis; vous qui pouvez tout, imprimez-le dans mon cœur de manière qu'il ne puisse pas s'effacer, et que votre amour n'en puisse plus sortir. La bienheureuse Jeanne de Chantal parvint aussi avec un fer brûlant à imprimer sur son cœur le nom de Jésus. Mais Jésus-Christ n'en demande pas tant; il se contente d'obtenir notre amour; il aime que nous l'invoquions souvent, et de même que tout ce qu'il dit ou qu'il fit dans sa vie n'eut pour motif que l'amour qu'il avait pour nous, de même il est facile que nos actions et nos pensées aient pour cause l'amour de Jésus-Christ, comme S. Paul nous le recommande : *Omnia quaecumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Jesu*

Christi facite. (Coloss. III. 17.) Et puisque Jésus-Christ est mort pour nous, ne devons-nous pas être prêts à mourir en l'honneur de son saint nom, comme l'apôtre était disposé lui-même à le faire? *Ego autem non solum alligari, sed etiam mori paratus sum propter nomen Domini nostri Jesu Christi.*

Concluons de tout ce que je viens de dire que, si jamais nous nous sentons affligés, nous devons invoquer Jésus qui nous consolera. Si nous éprouvons des tentations, invoquons Jésus et il nous donnera la force de résister à tous nos ennemis. Si enfin nous nous trouvons froids envers Dieu, invoquons encore Jésus et il nous enflammera. Heureux les chrétiens qui auront toujours à la bouche ce nom aimable et saint! nom de paix, d'espérance, de salut et d'amour. Heureux nous-mêmes, si, à notre dernier moment, nous avons dans le cœur ce nom protecteur! Mais si nous désirons que cela nous arrive, il faut que pendant la vie nous prenions l'habitude de le prononcer fréquemment avec amour et confiance. A ce nom, joignons encore le beau nom de Marie; le ciel l'a aussi donné, et il a le pouvoir de faire trembler l'enfer. C'est pareillement un nom bien doux, puisqu'en nous rappelant la reine des cieux, il nous rappelle aussi que la mère de Dieu daigne nous servir de mère, mère d'amour et de miséricorde.

COLLOQUE.

Mon doux Jésus, vous êtes mon sauveur; pour m'arracher à la mort vous avez donné votre sang et votre vie: gravez, je vous en prie, votre nom adoré sur mon cœur, afin que le trouvant toujours là, je puisse aussi l'avoir

toujours sur les lèvres, et l'invoquer dans toutes mes nécessités. Si le démon me tente, votre nom me donnera la force de résister ; si je me sens découragé, votre nom ranimera mon espérance ; si je suis affligé, il me fortifiera, parce que je me dirai que vous avez souffert pour moi des afflictions bien plus vives. Si je sens mon cœur tiède ou froid, votre nom m'enflammera, en me rappelant l'amour que vous m'avez montré. Si j'ai péché si souvent autrefois, c'est parce que je ne vous ai point invoqué ; désormais votre saint nom sera ma défense, mon refuge, mon espérance, mon unique consolation, mon unique amour. C'est ainsi que j'espère vivre et mourir, votre nom sur la bouche. Très-sainte Vierge, obtenez pour moi la grâce d'invoquer dans tous mes besoins le nom de Jésus votre fils, et le vôtre, ô Marie, ma mère ; mais faites que je les invoque toujours avec amour et confiance, afin que je puisse dire, comme vous disait le dévot Alphonse Rodriguez : *Jesus et Maria, pro vobis patiar, pro vobis moriar; sim totus vester, sim nihil meus*. O mon Jésus chéri, ô Marie bien-aimée, accordez-moi la grâce de souffrir et de mourir pour vous ; je ne veux plus être à moi, je veux vous appartenir tout entier, tout entier durant la vie, tout au moment de la mort, moment où par votre secours j'espère pouvoir dire : Jésus et Marie, aidez-moi ; Jésus et Marie, je me recommande à vous ; Jésus et Marie, je vous aime et je remets mon ame en vos mains.

TABLE.

I ^{er} DISCOURS. — Le Verbe éternel s'est fait homme.	Pag. 343
II ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de grand s'est fait petit.	360
III ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de Seigneur s'est fait esclave.	371
IV ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel d'innocent s'est fait criminel.	383
V ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de fort s'est fait faible.	395
VI ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de sien s'est fait nôtre.	405
VII ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de bienheureux s'est fait malheureux.	415
VIII ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de riche s'est fait pauvre.	428
IX ^e DISCOURS. — Le Verbe éternel de grand s'est fait humble.	439
X ^e DISCOURS. — De la naissance de Jésus la nuit de Noël.	448
XI ^e DISCOURS. — Du nom de Jésus.	457
